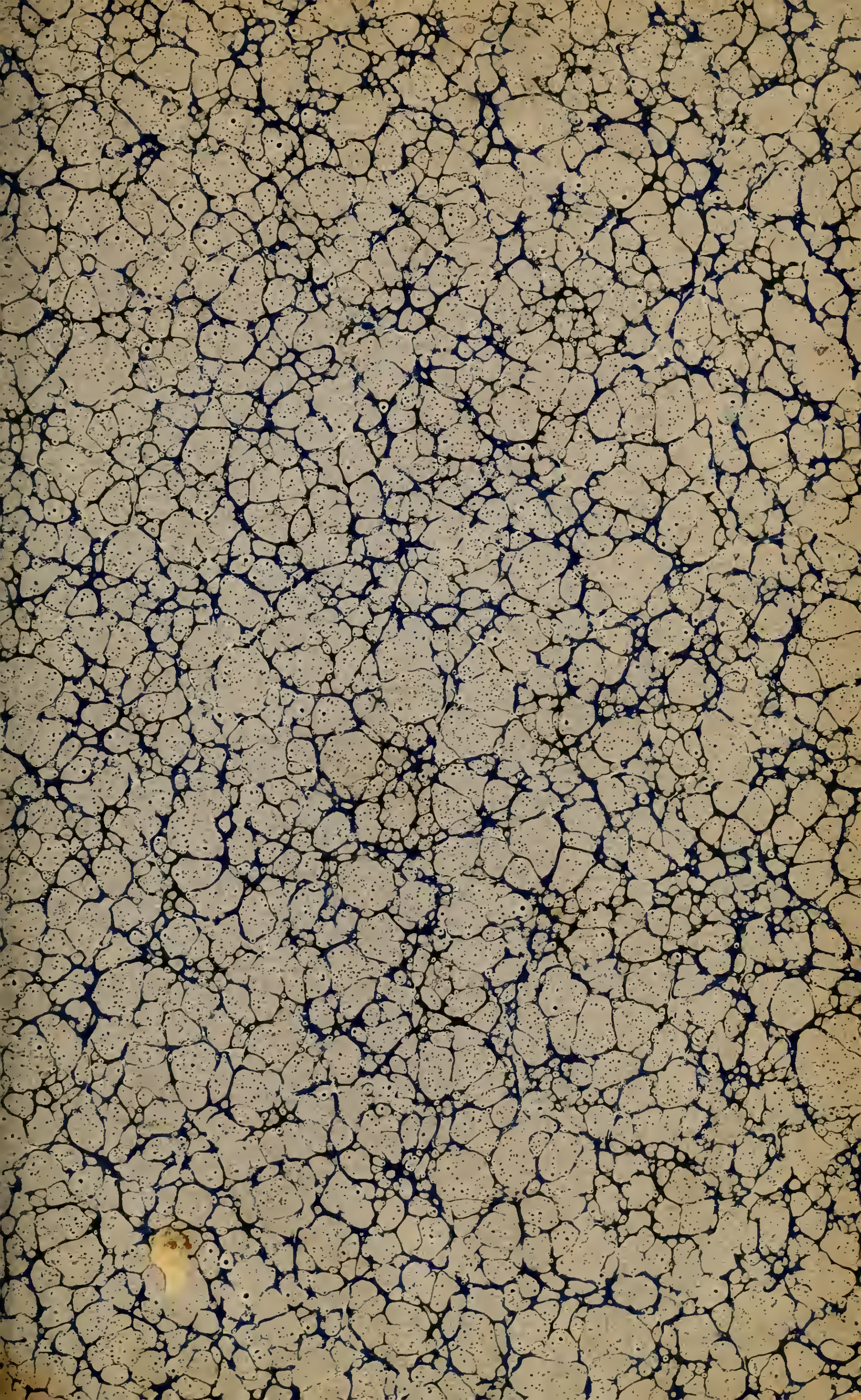




C E [illegible]

LES

PARISIENNES

Deuxième série des

GRANDES DAMES

ARSÈNE HOUSSAYE

LES GRANDES DAMES

MONSIEUR DON JUAN — MADAME VÉNUS — LES PÉCHERESSES BLONDES
UNE TRAGÉDIE A EMS

10e édition. — 4 vol. in-8 cavalier, avec 4 portraits, 20 fr.

HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE

DEPUIS MOLIÈRE JUSQU'A BÉRANGER

7e éd. — Portraits. — 1 vol. in-8 cavalier

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA COUR DE LOUIS XIV

5e éd. — Portraits. — 1 vol. in-8 cavalier

LE ROI VOLTAIRE

5e éd. — Gravures. — 1 vol. in-8 cavalier

HISTOIRE DE L'ART FRANÇAIS AU XVIIIe SIÈCLE

Nouvelle édition. — 1 vol. in-8 cavalier. — Portraits

VOYAGE A MA FENÊTRE

1 vol. in-8 cavalier. — 5e édition. — Gravures de Johannot

NOTRE-DAME DE THERMIDOR

Nouvelle édition. — 1 vol. in-8 cavalier. — Portraits

HISTOIRE DE LÉONARD DE VINCI

1 vol. in-8. — Portraits

MADEMOISELLE CLÉOPATRE

8e éd. — 1 vol. grand in-8

PRINCESSES DE COMÉDIE ET DÉESSES D'OPÉRA

1 vol. in-8 cavalier. — 10e éd. — Gravures de Flameng

LE ROMAN DE LA DUCHESSE

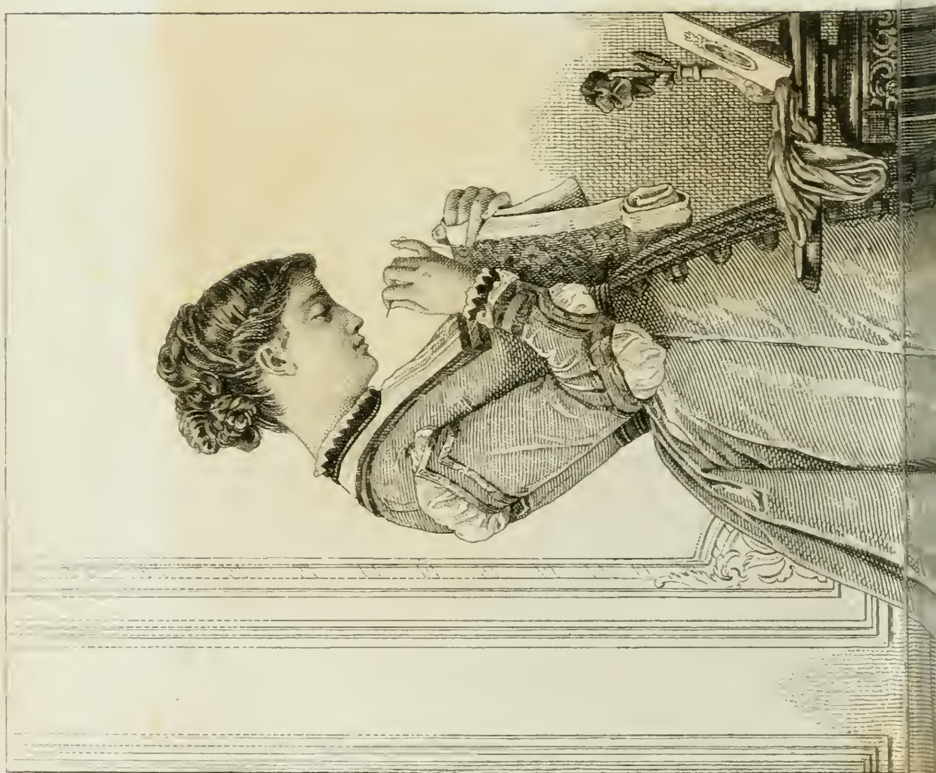
7e éd. — 1 vol. in-18

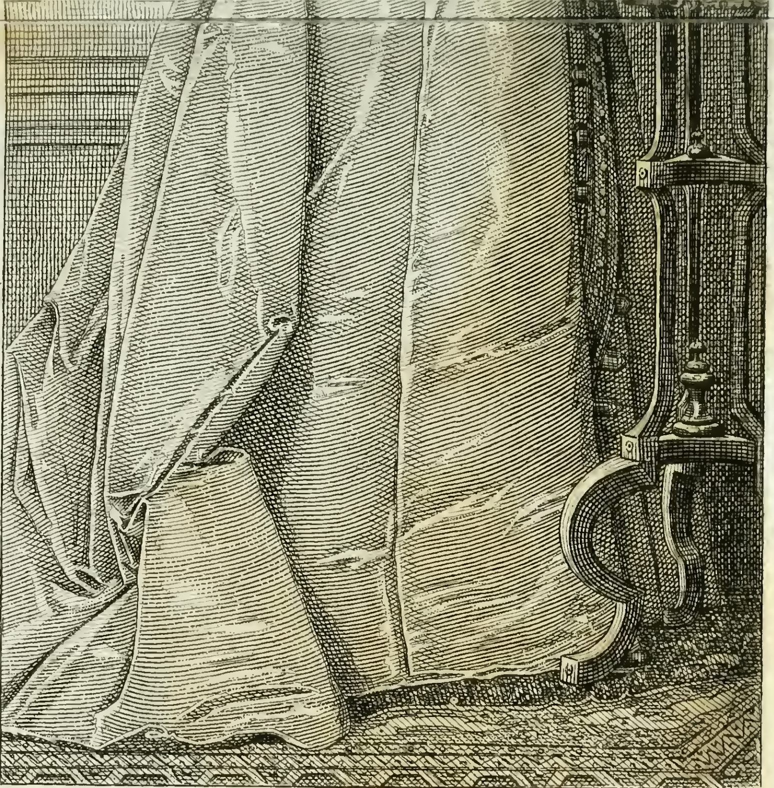
HISTOIRE DES PEINTRES FLAMANDS

1 vol. in-folio, illustré de 100 magnifiques gravures

POÉSIES COMPLÈTES

8e édition. — 1 volume in-8. — Gravures





MADAME PÉNÉLOPE

ARSÈNE HOUSSAYE

LES

PARISIENNES

III

LES FEMMES ADULTÈRES

L'homme s'agite, la femme le mène.

LES GRANDES DAMES.



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

MDCCCLXIX



LIVRE VIII

LES MYSTÈRES DE PARIS

Il reste à savoir si le mariage est un des sept sacrements ou un des sept péchés mortels.

DRYDEN.

Pourquoi dit-on toujours Mon *Dieu et* Notre *Dame?*

M. DE VOLTAIRE.

La meilleure comédie est celle que nous jouons nous-même.

MOLIÈRE.

Pour le philosophe, la femme qui traverse pendant un quart de siècle les joies de Paris sans tremper ses lèvres dans la coupe, est une sainte, comme celle qui jette la première pierre aux autres est une orgueilleuse.

***

Une femme est comme votre ombre : suivez-la, elle vous fuit; fuyez-la, elle vous suit.

SHAKSPEARE.

Lorsque la reine Marguerite fut menée par sa mère au roi de Navarre, son mari.

elle lui dit : « J'achève d'user mes belles robes, car lorsque j'arriverai à la cour, j'y entrerai avec des étoffes et des ciseaux pour me faire habiller selon la mode qui courra. »

« Pourquoi dites-vous cela, ma mie? reprit sa mère, car c'est vous qui inventez les belles façons de s'habiller; — la cour les prendra de vous et non vous de la cour. »

C'est Brantôme qui dit cela. Il aurait bien pu ajouter dans son admirable manière de dire : « Les femmes modent ou démodent les robes; bien mieux, elles modent et démodent la vertu. »

***



MADAME DE KERHOËT



I

Le Souper de Colombe



ORSQUE le duc d'Ayguesvives dit qu'il souperait le soir avec Colombe, le comte d'Aspremont masqua sa jalousie et se contenta de murmurer d'un air distrait :

— Ah ! tu soupes ce soir avec Colombe? Et où donc se passera ce beau tête-à-tête?

— Au Café Anglais.

— Et pourquoi soupes-tu avec Colombe?

— La belle question! pourquoi soupe-t-on avec une femme?

D'Aspremont se tordait les moustaches.

— Je suppose, hasarda-t-il, que Lucia sera de la partie.

— Lucia! Pourquoi donc? Est-ce que tu t'imagines qu'il me faut une femme pour en séduire une autre?

Un troisième ami survenant, on parla des faits et gestes de mademoiselle Perle de Corail.

On se sépara. D'Ayguevives remarqua que d'Aspremont ne lui avait pas serré la main.

— Ah! j'oubliais, dit-il tout à coup, il était toqué de cette innocente.

D'Aspremont s'éloignait sans détourner la tête. Un violent chagrin l'avait saisi. C'était moins encore la jalousie que le regret de voir cette belle fille si blonde et si blanche, qui était pour lui l'image de la vertu, tomber tout d'un coup dans les bras d'un homme. Il ne doutait pas que ce ne fût l'or — ce tentateur presque toujours irrésistible — qui eût fasciné la pauvre enfant.

Il alla rue de Ponthieu.

Pour la première fois il monta les cinq étages de la maison de Colombe. Il n'y avait pas de sonnette à la porte. Il frappa.

La mère vint ouvrir. Il lui demanda si Colombe était là.

Colombe apparut belle, chaste, candide comme toujours.

Elle reconnut d'Aspremont : elle sembla surprise qu'il eût monté si haut, car elle le jugeait un homme du plus beau monde.

— Mademoiselle, lui dit-il, sans s'inquiéter d'un mensonge plus ou moins pieux, c'est demain la fête de ma sœur, je veux lui offrir une Bible ancienne, mais les miniatures sont très effacées. Il faudrait rehausser çà et là quelques tons éteints. Puis-je vous l'apporter, pourrez-vous me la rendre demain matin? Je ne vous cache pas qu'il y a beaucoup de travail.

— Nous passerons la nuit, dit ingénument Colombe.

— Si vous saviez comme elle va vite! murmura la mère, en baisant Colombe au front. Et puis elle est si sûre de sa main que vous ne vous apercevrez pas d'une seule retouche.

D'Aspremont respira comme s'il passait de l'enfer dans le paradis. — Oh! je sais que mademoiselle Colombe a une main de fée, dit-il en

souriant. Je vais tout de suite chez moi pour vous envoyer la Bible.

Une heure après, Colombe se penchait avec amour sur ce travail délicat où elle voulait prouver son talent. Elle était fière qu'on lui eût confié un si beau livre.

Le soir, d'Aspremont retrouva d'Ayguesvives au cercle.

— Eh bien! c'est toujours pour cette nuit, la bonne fortune?

— Oui, pendant que tu souperas chez la duchesse de Montefalcone, je souperai avec cette fillette.

— Dis-moi la vérité. N'est-ce pas que c'est Lucia qui t'a ménagé cette galante entrevue?

— Oui. Elle est exaspérée de toujours entendre parler de la vertu de sa sœur. C'est devenu une légende.

— Et ce souper te coûtera très cher?

— Moins que rien, deux perles noires en pendants d'oreilles que je donne à Lucia.

— Et Colombe?

D'Aspremont se retenait à quatre pour ne pas éclater.

— Colombe! on ne sait pas : quelque joli

bois de rose demain, si elle est bien sage cette nuit. Est-ce que tu es jaloux?

— Moi! j'avais trouvé doux de voir que toutes les filles n'étaient pas comme Lucia; mais tu sais, je suis revenu des passions.

A minuit, d'Aspremont était trop ému pour rester au petit souper de la duchesse. Il retourna rue de Ponthieu. Tout en se promenant devant la porte, il vit de la lumière aux deux fenêtres de Colombe.

Travaillait-elle à sa Bible — ou bien s'habillait-elle pour aller souper?

D'Aspremont passa une heure à battre le pavé, heureux de voir que la porte ne s'ouvrait pas.

La lumière brillait toujours.

— Elle travaille, dit-il avec une joie du cœur.

A ce moment une fenêtre s'ouvrit sur le toit. C'était la fenêtre de la chambre de Colombe. La jeune fille vint s'appuyer audessus des fraisiers et respira en perdant ses yeux dans les étoiles.

L'âme de d'Aspremont s'éleva jusqu'à elle avec amour.

Il n'était pas très bon catholique, mais il remercia Dieu dans une effusion toute religieuse. Il s'aperçut alors que Colombe mordait à belles dents dans un morceau de pain.

— Voilà donc son souper! dit-il.

Elle n'oublia pas d'émietter la moitié de son pain pour ses amis les oiseaux afin qu'ils puissent déjeuner de bon matin.

Après avoir respiré cinq minutes, Colombe referma sa fenêtre pour se remettre au travail.

— Quel odieux mensonge! dit d'Aspremont.

Et il courut au café Anglais pour avoir le mot de cette énigme.

— Est-ce que le duc d'Ayguesvives est ici? demanda-t-il au maître d'hôtel.

— Oui, il soupe là à côté, dans ce cabinet.

— Puis-je entrer?

— Je ne sais pas, car il est avec une femme. Je vais lui dire que vous êtes là.

Le maître d'hôtel frappa trois coups et ouvrit la porte. D'Aspremont, qui avait les yeux bien ouverts, entrevit une Colombe de contrebande, — une Colombe blonde et blanche, — mais non pas délicate, candide, divine comme

cette adorable créature de la rue de Ponthieu. La Colombe de contrebande n'avait pour toute innocence que sa niaiserie.

Le duc d'Ayguesvives dit qu'il ne pouvait pas recevoir, même le comte d'Aspremont.

— C'est bien, dit l'amoureux de Colombe, je ne veux pas entrer.

Il avait vu ce qu'il voulait voir. Il avait le mot de l'énigme.

Il comprit que l'infâme Lucia, descendant plus loin encore dans le crime du mensonge, avait renouvelé la comédie de mademoiselle de Marcy.

Elle avait vendu sa sœur pour deux perles noires : mais ne pouvant livrer sa sœur elle avait fagoté une fille perdue qui savait bien son rôle et qui devait faire illusion au duc d'Ayguesvives.

Il faut dire ici, pour la vérité de l'histoire, que le duc ne se laissa pas prendre à ce piége. C'était un homme d'esprit. Il s'amusa des bêtises de la Colombe de contrebande, il regretta ses deux perles noires, mais il jura de se venger de Lucia.

Le lendemain, d'Aspremont remonta l'es-

calier de Colombe; il était midi. Quoique la jeune fille eût passé presque toute sa nuit à sa Bible elle était déjà au travail. On lui avait apporté des cartes pour un dîner d'apparat.

D'Aspremont fut ravi des retouches faites aux miniatures de la Bible.

— Mademoiselle, lui dit-il, je ne sais comment vous remercier. Permettez-moi de vous offrir ce petit almanach où vous trouverez une image à chaque page du calendrier.

Ce petit almanach était un bijou revêtu en cuir de Russie tout étoilé de myosotis. Colombe émue regardait le fermoir d'or sans oser l'ouvrir.

— Adieu, dit d'Aspremont en serrant tout à la fois la main de la mère et de la fille, vous ne me reverrez que si j'ai encore une Bible à vous apporter.

Il sortit à la hâte, dans la peur de témoigner un sentiment trop expressif.

Quand les deux femmes furent seules, Colombe ouvrit l'almanach, curieuse de regarder les figures dans son amour de l'imagerie, je pourrais dire dans son amour de l'art.

— Oh! mon Dieu, maman, vois donc!

La mère regarda .

Au mois de janvier il y avait un billet de mille francs, pareillement au mois de février, pareillement au mois de mars. Colombe s'imagina qu'elle rêvait, le livre lui tomba des mains.

— Douze mille francs! dit la mère, nous voilà riches.

— Trop riches! dit Colombe en pleurant.

II

Le Chemin de la Vertu

Cependant, depuis que Santa-Cruz et d'Aspremont aimaient la duchesse de Montefalcone, — ils n'en continuaient pas moins de vivre comme s'ils ne l'aimaient point. — A Paris, l'amour n'est pas un article de foi. — On peut être éperdument amoureux sans se soustraire à ce que j'appellerai les civilités puériles et honnêtes. S'il y a encore des Putiphars, il n'y a plus de Josephs. La vie aventureuse du boulevard, du bois, du club, entraîne les jeunes gens en mille et un romans, même quand ils ne les cherchent pas.

Et quand le duel est engagé avec une femme, il n'est pas poli de toujours rompre, surtout quand elle vous dit : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers. »

Du reste, ce que nous avons raconté jusqu'ici s'était passé en fort peu de temps. Aujourd'hui, les romans ne sont plus éternels comme aux beaux siècles de la chevalerie, où l'on s'aimait à la vie à la mort. Le cœur ne se consume plus dans une seule moisson. A Paris, le cœur n'est jamais en jachère. Chaque saison donne ses fleurs et ses fruits.

Nous avons toujours en scène la duchesse de Montefalcone, entre ses deux amoureux. — Violette entre un amour qui s'en va : le fantôme d'Octave de Parisis et un amour qui vient : Achille Le Roy, duc de Santa-Cruz. — La chanoinesse fuyant son passé et voulant se reprendre à la vie avec d'Aspremont. — Mademoiselle de Saint-Réal amoureuse comme une folle du prince Rio.— Antonia veillant comme un ange gardien la duchesse toujours menacée par la maîtresse du duc. — Madame Andamy pleurant encore la première nuit des noces. — Mademoiselle Phryné — Lucia Tournesol —

lançant ses quatre chevaux à travers les ruines. — Sa sœur Colombe ne croyant qu'à l'amour de Dieu. — Madame de Fontaneilles murée pour ainsi dire dans son château. — Quelques « jeunes seigneurs » menant à grandes guides la haute vie parisienne, beaux comparses des passions mondaines. — Enfin Monjoyeux, qui, pareil au philosophe antique, assiste à ces belles folies avec la raillerie de Démocrite.

Une sourde jalousie agitait en même temps le cœur de d'Aspremont et le cœur d'Achille Le Roy depuis qu'ils se voyaient presque tous les soirs chez la duchesse. L'amour est cruel, il aime les larmes et les désespoirs, il est gourmand de jalousie.

Bianca éprouvait, sans se l'avouer, quelque plaisir à voir ces deux rivaux se fuyant et se cherchant. Sa curiosité aimait le spectacle de leur jeu, de leur ruse, de leur malice pour la séduire. Qui arriverait le premier?

Arriveraient-ils tous les deux? Resteraient-ils tous les deux en chemin?

Quoique le sentiment du repentir, du devoir, de la dignité fût entré dans l'âme de d'Aspre-

mont, quoique le plus pur des amours lui fût venu comme une aube nouvelle par la douce et brave figure de Colombe, il ne s'était pas fait ermite pour cela. Mais il pratiquait une théorie qui lui était toute personnelle.

Selon lui, Dieu avait créé deux espèces de femmes : — celles qui sont nées pour la vertu, pour le mariage, pour la famille, filles virginales, épouses filant de la laine, mères résignées au berceau de leurs enfants, — et celles qui sont nées pour les aventures, filles indomptables, épouses adultères, femmes infécondes ou mères déchues, — les comédiennes et les courtisanes, — en un mot toutes ces folles créatures qui passent par le mal pour arriver au bien, ou pour mourir impénitentes.

Or, selon d'Aspremont, il était tout simple de courir l'aventure avec les coureuses d'aventures. Mais c'était un crime de lèse-humanité et de lèse-divinité de semer le péché sur le chemin de la vertu. Comme disait fort spirituellement un moraliste : « Je ne suis pas le berger, mais je ne m'attaque pas au troupeau ; je ne deviens un loup que si je rencontre une brebis égarée. »

D'Aspremont ne remettait pas la brebis dans le bon chemin, parce qu'il savait bien qu'elle se perdrait encore. Mais il n'eût pas plus touché à Colombe qu'à l'arche sainte.

Pour lui, c'était toujours une image divine dans l'enfer de Paris.

Mais Colombe, pas plus que Bianca, ne l'arrachait tout à fait à ses amours de passage. Témoin cette histoire d'une bottine rose qui a fait quelque bruit dans Landerneau.

III

La Bottine rose

Cette jeune femme blonde, grande et souple comme un roseau, le front rayonnant d'intelligence, l'œil bleu, mais voilé et trompeur, cachant l'âme avec la candeur des ingénues, profil de vierge avec une bouche amoureuse, des dents qui rient bien parce qu'elles sont blanches, mais qui se moquent bien parce qu'elles sont aiguës, un menton finement modelé qui s'accuse plutôt qu'il ne fuit, des épaules tombantes qui montrent mieux encore la grâce et la souplesse du cou : n'est-ce pas qu'elle répand autour d'elle un charme étrange?

Les cheveux sont bien plantés et rient dans leur désordre et dans leurs ors, ils ondulent çà et là, mais sans trop de rébellion : ils ne résisteront pas aux baisers. Le sein est imperceptible; mais cette fine jambe que porte un petit pied cambré s'accuse en ronde-bosse. Il n'y a pas de femme maigre qui n'ait ses promontoires. Le bras et la main sont bien en chair. Et quelle blancheur! blancheur de blonde. Saveur de fruit rare. Celle-ci sent la pèche et la fraise. Ses cheveux répandent un pénétrant parfum de foin coupé et de violette foulée.

D'où vient-elle ? Qu'importe. Elle est à Paris; elle est Parisienne à la fureur. Elle vivra d'amour à Paris; à Paris elle mourra d'amour.

Je ne vous dirai que son nom de baptême; elle porte un grand nom de famille. Mais qu'est-ce que cela nous fait? Elle n'aime que son nom de Diane.

D'Aspremont la rencontra un soir au bal; elle valsait, ils firent un tour de valse. Ils sentirent qu'ils étaient de la même taille de corps et d'esprit. Il y avait un vrai homme; il y avait une vraie femme. Aussi, en moins de cinq minutes ils se connaissaient. — ou plutôt

ils se reconnaissaient, — car il y a des gens qu'on a toujours connus, soit dans ce monde-ci, soit dans un autre.

Diane n'était pas bégueule ; elle avait trop d'esprit pour fuir les hardiesses de la causerie. Il y a un mot allemand que je voudrais pouvoir traduire, un mot qui veut dire à peu près : Bouche de feu : c'est-à-dire que la femme est déjà pervertie par les lèvres. Les mots les plus voluptueux les ont déjà caressées au passage : ils ont pris chez elles la virginité d'expression.

Diane en était là.

Toutes les Parisiennes n'en sont-elles pas là? Quelle est celle, parmi les plus pures, qui ne se soit complu à s'exercer aux mots étranges qui surexcitent l'esprit et les sens? On appelle cela donner des coups de canif dans la grammaire.

Aussi Diane faisait-elle toujours cercle dans les salons; on ne s'ennuyait pas en sa compagnie, on n'espérait pas vaincre sa vertu, mais on s'amusait aux escarmouches. Elle ripostait si gaiement, avec tant de verdeur et d'imprévu, que tous les hommes étaient ravis de faire des armes avec elle.

D'Aspremont lui dit bien vite qu'elle était charmante et qu'il allait devenir amoureux d'elle.

— Vous serez bien attrapé, lui dit-elle en riant. L'Amour est un petit monsieur démodé qu'on ne voit plus qu'au théâtre et qui n'entrera jamais chez moi.

— Peut-être, dit d'Aspremont; mais si vous voulez venir le trouver chez moi, vous verrez qu'il n'est pas si démodé que sa réputation.

— Je vous trouve bien impertinent. Est-ce que vous vous imaginez que je cherche des aventures à domicile?

—Je ne m'imagine rien du tout; seulement, puisque vous êtes la vertu même, vous n'avez pas peur de faire une chute en route. Qu'est-ce que la vertu, d'ailleurs, si elle ne se hasarde pas?

On avait parlé à Diane du comte d'Aspremont. On lui avait dit qu'il était une des quatre ou cinq figures parisiennes qui méritaient d'être regardées de près.

Après un silence : — Que fait-on chez vous? demanda-t-elle tout à coup d'un air dégagé.

— Oh ! je suis un homme primitif — je me

trompe, un homme mythologique : J'attends Diane.

— Et Diane ne vient pas?

— Je vous parie que vous n'osez pas venir demain à quatre heures en allant au bois, car vous passez tous les jours sous ma fenêtre.

— Qui sait? Il ne faudrait pas m'en défier.

— Je vous en défie!

— Quelle fatuité! Vous vous imaginez peut-être que si j'étais chez vous entre quatre yeux...

— Et entre quatre lèvres...

— Je ne vous résisterais pas? Mais c'est l'enfance de l'art.

— Eh bien! venez demain, puisque vous n'avez rien à risquer.

— Attendez-moi sous l'orme.

Le lendemain, d'Aspremont n'attendait pas du tout Diane. Aussi, ne fut-ce pas sans quelque surprise qu'il la vit entrer dans son petit salon sans être annoncée. Le domestique n'avait pas fait de façons pour la laisser monter toute seule. L'habitude de la maison n'était pas d'annoncer les femmes.

Diane était voilée.

— Eh bien! me voilà, dit-elle. Vous voyez que je suis brave. Adieu.

D'Aspremont se récria :

— Adieu? vous n'ètes pas comme César : vous êtes venue, mais vous n'avez pas vaincu.

D'Aspremont avait saisi la main de Diane.

— On ne vient pas ici rien que pour s'en aller.

Diane, surexcitée par la vaillance, lui demanda ce qu'on y venait faire.

— Je vais vous dire cela.

Et il l'entraîna sur un canapé, sous prétexte qu'on n'était bien que là pour causer.

— Je sais d'avance toute votre poétique, je connais vos paradoxes, vous allez me prouver que la vertu n'est pas une chose innée, mais une chose conquise, ou plutôt reconquise; que celles qui ne vont pas à la bataille n'ont aucun droit à porter la palme. Et autres opinions avancées.

Diane n'avait pas voulu s'asseoir. Ses grands yeux erraient dans la chambre avec cette ardente curiosité de la femme la moins curieuse.

Tout d'un coup, elle exprima un mouvement de surprise en voyant une petite bot-

tine rose-pâle posée sur une chiffonnière, aussi artistement et aussi coquettement que si c'eût été une œuvre d'art.

— Qu'est-ce que cette pantoufle fait là?

— Elle attend votre pied, madame.

— Vous vous imaginez peut-être que je ne pourrai pas la chausser?

— Je ne vous fais pas cette injure. Votre pied est bien capable d'entrer partout, même dans cette bottine.

Et d'Aspremont souleva rapidement le bas de la robe de Diane.

— Un pied divin! le pied de Vénus marchant sur les vagues!

— Ne soyez pas si poétique. Cette bottine a sans doute sa légende. Contez-la moi.

— Je veux bien; mais comme vous pourriez dormir debout si je vous contais cette légende, il faut vous décider à vous asseoir.

D'Aspremont força la chaste Diane de s'asseoir sur le canapé.

— Voici l'histoire en quatre mots. J'aime les petits pieds. J'ai adoré celle qui chaussait cette bottine : un amour qui a bien duré six semaines, six semaines qui ont bien été six

siècles. Le petit pied est parti pour ne plus revenir. De tant de bonheur perdu, il ne m'est resté que cette bottine. Si je l'ai baisée mille fois, vous n'en doutez pas! J'ai juré que je n'aimerais plus avant de trouver une femme qui la chaussât.

Diane s'était soulevée et avait saisi la bottine.

— Et aucune femme n'a osé tenter l'aventure? Un chameau passe bien par le trou d'une aiguille, — sans comparaison.

— Jusqu'ici, non. Mais je suis sûr que votre petit pied s'impatiente.

Diane mesurait la bottine, de face et de profil.

C'était une adorable petite bottine qui avait toutes les expressions de la coquetterie, de la grâce, de la mutinerie; elle était provocante, campée sur son haut talon; le petit lacet avait des ondulations de serpent.

Telle fut la tentation, que Diane se baissa tout en soulevant son pied. Il ne lui fallut pas deux secondes pour retirer sa bottine.

— Me voulez-vous pour femme de chambre? dit d'Aspremont.

— Chut ! fermez les yeux, ou je ne concours pas !

Mais la petite bottine rose était là sur ses genoux qui lui jetait toujours son défi.

Il était plus difficile de chausser celle-ci que de chausser celle-là. Ce fut un charmant spectacle pour d'Aspremont, — qui ne regardait pas de l'autre côté, — que la vue de Diane, fourrant son petit pied, habillé d'un bas de soie rose, à mille raies, dans la petite bottine rose.

Parmi les actions intimes de la femme, celle-ci, — chausser une bottine, — est une des plus jolies. Si les sculpteurs du dix-huitième siècle, les libertins comme Allegrain, ne l'ont pas consacrée par le marbre, c'est que le marbre ne vit que par le nu.

— Voilà ! dit tout à coup Diane, en levant héroïquement son pied sous le nez de d'Aspremont.

Elle avait chaussé la bottine.

— Vous voilà prise, dit d'Aspremont.

— Pourquoi ?

— Parce que cette bottine est, comme la pantoufle de Cendrillon, toute pleine de malé-

fices. Votre pied appartient à la pantoufle, la pantoufle m'appartient : Vous comprenez ?

Diane était « une très honneste dame, » comme les dames de Brantôme; elle ne voulait pas forfaire à l'honneur : elle ne se déchaussa pas.

Voilà pourquoi, une heure après, le comte de Harken, qui, lui aussi, entrait chez d'Aspremont sans se faire annoncer, surprit si indiscrètement d'Aspremont en tête-à-tête avec Diane, chaussée d'une bottine marron et d'une bottine rose.

Quand la jolie Parisienne se déchaussa vers le soir, c'en était fait de cet amour parisien s'il en fût. — Trois heures d'oubli! — Pourquoi vouloir faire une éternité d'un rayon qui passe, d'un parfum qui s'envole et d'une bottine qui sourit? Dans l'orage de la vie, l'arc-en-ciel ne se montre qu'un instant.

Quand d'Aspremont et Diane se rencontrent, ils sont ravis de se voir, mais sans plus de regret ils se tournent les talons. On ne peut pas toujours chausser la même bottine. Diane et d'Aspremont ont trouvé d'autres chaussures à leur pied.

IV

Les Parenthèses de la Vertu

Combien d'histoires pareilles on pourrait inscrire aussi dans le livre des faits et gestes d'Achille Le Roy! Il ne se contentait plus des trop faciles conquêtes des demi-mondaines, il portait son siége plus haut depuis qu'il avait triomphé de quelques vertus héraldiques, comme madame de Campagnac.

La pauvre égarée lui écrivait du fond de son couvent les lettres les plus brûlantes. C'était Héloïse l'ancienne et la nouvelle. Lui, qui savait le jeu des mots, il lui répondait pour la consoler de la prison et pour la jeter plus avant dans sa folie.

En attendant le jour de la séparation judiciaire — qui devait être pour elle le jour d'une vie nouvelle où elle ne voyait que Santa-Cruz, — il se consolait gaiement dans le monde même de madame de Campagnac.

La comtesse Léonie de Soucy était bien la femme la plus heureuse du monde.

Mais encore une fois, qu'est-ce que le bonheur? Elle ne le savait pas : elle voulut le savoir.

On la citait dans tous les journaux comme une des étoiles du monde. Elle scintillait, que dis-je! elle rayonnait dans toutes les fêtes; elle était fière de ses diamants et de ses perles, mais ses yeux noirs et ses dents blanches qui s'entendaient merveilleusement pour le sourire, jetaient encore plus de lumière et d'éclat que sa couronne, ses pendants d'oreilles, son collier et ses bracelets. Ses ennemis disaient qu'elle louchait. Peut-être un peu. Mais de même que mademoiselle de La Vallière avait acquis une grâce de plus par son art de marcher en boitant, la comtesse de Soucy était plus jolie encore par le *fa* dièze de ses beaux yeux. Ce n'était pas le premier regard venu,

on était plus frappé, on s'arrêtait surpris et charmé

Il y a, si on peut dire, des imperfections toutes divines. Il a fallu à Zeuxis, dans le pays de la Beauté, sept femmes pour en faire une. Pour moi, j'eusse préféré une des sept Athéniennes à la Vénus de Zeuxis. — J'aurais peut-être mieux aimé les sept Athéniennes. —

Donc, madame de Soucy était imparfaite et adorable. Je n'entrerai pas dans le mot à mot de ses autres imperfections. Elle n'avait pas un pied à dormir debout, mais elle ne le montrait pas. Clésinger, qui causait un jour avec elle, lui demanda si elle voulait poser — tout habillée — pour une Daphné.

— Je vous donnerai l'esquisse, lui dit le sculpteur.

— Je ne pose qu'en buste, répondit-elle.

C'est que sa beauté s'arrêtait là, c'est que les jambes étaient grêles, c'est que le pied n'avait pas le suprême contour ni le beau dessin des femmes de marbre.

— Montrez-moi votre pied, dit Clésinger.

— Jamais! répondit-elle. Mon pied m'est

étranger, c'est un pied de grue et je ne fais pas le pied de grue.

— Ni moi non plus, dit le sculpteur.

Ceci se passait dans les salons d'un grand personnage. Comme tous les artistes de race, Clésinger dessina en lignes précises dans son esprit l'adorable expression de la comtesse, qui, un jour ou l'autre, reparaîtra dans quelque beau marbre. Elle a cela de charmant que l'amour, la gaieté, la raillerie même n'ont pu effacer en elle un doux sentiment de candeur. Aussi, quoi qu'elle fasse, on lui pardonnera toujours : on dira qu'elle a été surprise, mais qu'elle n'y était pour rien.

Etait-ce l'opinion de son mari ?

Qu'importe ! ce n'est pas son histoire avec son mari que je raconte ici.

Ce n'est pas le théâtre de la comédie qui est l'école des mœurs, c'est le théâtre du monde. C'est là que toutes les femmes jouent leur rôle sans le savoir, à l'improviste et sans souffleur. Le bruit de l'orchestre couvre toutes les défaillances.

Pendant la première année de son mariage, madame de Soucy disait à son mari : — Veux-

tu valser? — Et ils valsaient ensemble et tout était bien.

La seconde année, la comtesse valsa avec le premier venu, elle s'attarda à souper, elle ne s'indigna pas trop des intimités de la table entre une heure et trois heures du matin. On se trompe de coupe, on mange une fraise à deux. Sous prétexte de myopie, on regarde les bracelets de si près qu'on mange les bras des yeux — et des lèvres.

La comtesse laissait faire, indifférente, dédaigneuse, croyant qu'à toute belle femme il faut un cortége.

Le mari n'avait pas peur de toutes ces idolâtries, il sentait qu'il retrouvait sa femme en rentrant chez lui, parce qu'il la retrouvait plus amoureuse; selon la vieille expression, d'autres avaient payé les fagots pour faire le feu de joie.

Quelques années se passèrent ainsi. On disait de madame de Soucy : très jolie, très folle et très sage. Les plus entêtés dans leur culte pour elle, passaient tous à un autre autel après six semaines de temps perdu. Sa cour se renouvelait sans cesse. De plus hardis tentaient l'a-

venture, mais les fats eux-mêmes s'avouaient vaincus.

Le mari savait cela et disait qu'il n'avait jamais eu le *Soucy* de la jalousie.

Il dit encore cela aujourd'hui; aussi n'est-ce pas à lui que je vais dire cette histoire. Je sais son opinion sur les romans, c'est lui qui a exprimé un jour cette belle maxime : « Je ne sais pas pourquoi on lit, aujourd'hui qu'on sait tout. »

Monsieur, il y a encore le catéchisme qui apprend quelque chose.

Or, il arriva un soir ceci.

A force de voir les passions s'épanouir autour d'elle, la comtesse de Soucy se laissa prendre par la curiosité plutôt que par l'amour.

C'était la fièvre de la trentième année.

A quarante ans, les femmes s'imaginent qu'elles sont jeunes, mais à trente ans elles s'imaginent que tout est désespéré. Elles sont à dix siècles de leur entrée dans le monde ou de leur mariage. Il y a si longtemps qu'on les voit, toujours les mêmes, avec le même mari, que avec les mêmes bouquets! Heureusement que la mode renouvelle leurs robes. Mais

ne peut-elle les renouveler tout entières! A trente ans, c'est toujours le même répertoire; on est comme la comédienne à sa centième représentation. La pièce n'est plus qu'une friperie, tout y est démodé, l'esprit comme l'émotion. Les mots ne portent plus, la source des larmes est tarie.

Aussi, pour ne plus jouer la même pièce, combien de femmes de trente ans se retirent du monde, sauf à y reparaître plus tard dans un renouveau? Combien qui tentent les périlleuses aventures de l'adultère, aimant mieux l'horreur charmante du péché que les pacifiques bonheurs de l'horizon conjugal? N'a-t-on pas vu des matelots chercher la tempête pour la braver?

La comtesse de Soucy avait peur du mal de mer. Elle ne voulait pas tenter les périls d'une longue traversée amoureuse, mais elle se promettait vaguement de « faire une promenade en mer » en côtoyant toujours le rivage, — je veux dire le mariage.

Le nombre de jeunes gens et d'hommes mûrs amoureux de l'adorable loucherie de la comtesse, est indicible aujourd'hui. On lui eût

formé toute une légion d'adorateurs. Elle avait pour tous la même caresse des yeux et la même moquerie de la bouche. Tout le monde se croyait remarqué, mais elle ne remarquait qu'elle-même et son mari était toujours son amant. Aussi M. de Soucy bravait-il tous les dangers avec une certaine fatuité.

Quand on voit le beau monde à Paris, on voit tout naturellement le demi-monde ; car on a fait cette remarque consolante : que quiconque ne voudrait ouvrir son salon qu'aux beautés héraldiques portant un lis dans la main, la maison serait trop grande, fût-ce la maison de Socrate. Je ne parle pas des monstres héraldiques, vieilles filles contrefaites ou jeunes filles mal faites. Je laisse chez elles les pieuses mères de famille, les nobles épouses nées pour filer de la laine, les châtelaines qui donjonnent tout l'hiver. Je parle du monde de Paris. Je vous le dis, en vérité, mes très chers frères, le péché a mis sa marque partout. Quelle est la femme aujourd'hui qui n'ait gardé parmi ses pensées les plus secrètes ces paroles de l'Évangéliste : « Ceux qui ont péché et qui sont arrivés à

Dieu dans le repentir, auront une plus belle part de Paradis que les autres, parce que la rédemption est une vertu toute divine. »

Le comte de Soucy conduisit un jour sa femme au bal de l'Opéra, encapuchonnée et masquée à ne pas se reconnaître elle même.

Quand je dis qu'il la conduisit, je veux dire qu'il la mit à la porte avec une de ses amies, lui indiquant la loge louée, lui disant qu'il la retrouverait bientôt.

Ce fut pour madame de Soucy la vraie préface de la chute.

Elle ne fut pas plutôt à la porte de sa loge, qu'elle vit passer un de ses adorateurs, celui qu'elle aimait le moins : mais enfin on prend ce qu'on trouve sous la main. Elle s'essaya avec lui.

C'était un Italien; il entra dans la loge et parla aux deux amies comme il eût fait à deux filles d'Opéra, c'est-à-dire avec le plus grand respect. Quoique étranger, il était familier à toutes les finesses du langage à la mode les jours de bal masqué, ce qui rappelle ce mot d'un ambassadeur : « Mon gouvernement sera content de moi ; je ne sais pas encore bien le

rançais, mais je connais à fond l'argot; la diplomatie n'a donc plus de secrets pour moi. »

La comtesse de Soucy, tout en ripostant, tantôt par un mot, tantôt par un coup d'éventail, hasarda cette réflexion féminine que dans cette atmosphère endiablée, quand Lucifer Strauss commande à tout ses démons de jouer ses quadrilles infernaux, si une femme se trouvait seule dans l'arrière-loge avec un homme aimé, il lui faudrait quelque stoïcisme dans l'âme pour ne pas l'aimer — verbe actif — pendant cinq minutes.

Et regardant l'Italien :

— Ah! si c'était le duc de Santa-Cruz!

La comtesse était blonde comme l'or. Achille Le Roy était brun comme les corbeaux.

Elle s'aperçut ce jour-là qu'elle l'aimait. Elle l'aimait parce qu'il était beau et dédaigneux; elle se sentait fière de ses adorations. Partout où elle le rencontrait il était poursuivi par les femmes, il ne poursuivait qu'elle seule.

— Vous ne me dites plus rien, dit l'Italien.

— C'est parce que je n'ai plus rien à vous dire, répondit-elle. Vous connaissez le duc de Santa-Cruz?

— C'est à lui que vous avez quelque chose à dire?

— Oui, si vous le permettez. Il doit être dans les couloirs, dites-lui que je l'attends.

L'Italien qui était un homme d'esprit épuisa sa rhétorique à prouver à la comtesse qu'entre un Italien et un Espagnol, il n'y avait pas la distance d'une pointe d'aiguille.

— Songez que ce qu'on aime dans l'homme c'est l'amour, qu'il soit blond, qu'il soit brun, c'est le même cœur.

— Peut-être, dit la comtesse. Mais, moi, j'aime par les yeux.

L'Italien dirigea ses batteries contre son amie : il ne fut pas plus heureux.

Madame de Soucy se hasarda dans le couloir avec des battements de cœur.

Elle reconnut beaucoup de jeunes gens qu'elle voyait tous les soirs, mais elle ne rencontra pas Santa-Cruz. Elle avait trop peur d'être reconnue pour parler beaucoup. Elle dit pourtant quelques malices, mais se sentant trop entourée elle se réfugia dans la loge. C'était au moment où son mari y entrait.

Aller au bal de l'Opéra sans son mari ce

n'est pas bien, mais y aller avec lui c'est absurde. Aussi la comtesse dit-elle au sien :

— Mon cher ami, ne vous montrez pas avec moi, vous feriez supposer que je viens ici, allez m'attendre sous le péristyle, nous descendons tout de suite.

Jusque-là le mari s'était promené au foyer. Madame de Soucy avait eu deux heures de liberté, elle se promit bien de retrouver ces deux heures, — et cette fois — de ne plus les perdre.

Qu'est-ce que la vertu? Un philosophe me répondra ceci ou à peu près : c'est la dignité humaine. Chez les Grecs c'est la fille de la Vérité. Chez les Romains c'est une déesse vêtue de lin blanc, assise sur un cube, tenant à la main tantôt une palme, tantôt une branche de laurier, tantôt un sceptre. Chez les chrétiens la vertu à des ailes et s'envole au ciel, voilà pourquoi nous la connaissons si peu.

Les sages de la Grèce n'ont pu écrire le catéchisme de la vertu. Selon Zénon c'est la vie harmonique, mais la vie harmonique est-elle dans le refrènement des passions ou dans leur épanouissement? Sénèque est plus vague

encore : vouloir et ne pas vouloir constamment la même chose. Selon Socrate la vertu est le fruit suprême de la raison, selon Cléanthe c'est la fleur suprême de la nature. Les païens avait quatre vertus cardinales : l'Héroïsme, la Sagesse, la Justice, la Prudence, c'était une de trop; si l'Héroïsme est une vertu la Prudence n'en est pas une.

Les chrétiens ont changé tout cela, en consacrant trois vertus théologales : la Foi, l'Espérance, la Charité. Puisque l'Espérance est déjà la Foi, comment les Pères de l'Église n'ont-ils pas remplacé l'Espérance par le Repentir ou la Résignation ? Deux vertus celles-là !

Faites une académie de philosophes, faites un concile de prophètes, donnez-leur à résoudre cette question : Qu'est-ce que la vertu? Les uns ne la trouveront pas, les autres la trouveront partout, mais dans le concile pas plus que dans l'académie on ne pourra s'entendre. L'un montrera Sapho éperdue, se jetant à la mer. L'autre, sainte Thérèse plus éperdue, jetant son cœur dans l'abîme du ciel. Celui-ci jurera par Brutus qui tue le tyran, ce

lui-là par Lucrèce qui se tue elle-même. Quels beaux exemples dans le martyrologe des saints comme dans le stoïcisme des païens!

Si on voulait bien m'interroger je répondrais : La vertu est le sentiment divin qui donne à toute créature la dignité d'elle-même.

Voilà pourquoi madame de Soucy voulait cacher son péché, même à son amant.

Mais elle aurait beau faire, elle aurait beau mettre un masque et s'envelopper dans un domino, elle ne pourrait cacher son péché à elle-même. Elle devait, elle aussi, sentir sa déchéance. Or, comment trouver le beau courage de la fierté dans une âme qui a vu sa chute?

La femme de César ne serait pas soupçonnée, mais ce n'est pas assez d'être vertueuse devant les hommes, il faut encore l'être devant soi-même, devant sa conscience qui est l'image de Dieu.

Toutes ces idées des anciens et des modernes sur la vertu, traversèrent-elles l'esprit de madame de Soucy?

Elle consentait dans sa fierté de marbre à s'humilier devant Dieu. Qu'est-ce qu'un grain

de poussière devant la lumière du Très-Haut? Mais elle ne voulait pas subir la domination d'aucun homme. Il y a des amours qui ne descendent jamais jusqu'à l'esclavage. Elle savait bien que dès que la femme est vaincue, l'homme le plus amoureux rit du sacrifice et se relève de ses adorations jusqu'au rôle de triomphateur.

Et pourtant, qu'est-ce que l'amour sans le sacrifice?

Qu'est-ce que l'amour sans ces enivrements qui font de deux amants une seule âme? Recommencer toujours le même rêve, s'il doit toujours échouer, à quoi bon?

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

L'homme de Molière a raison. Puisque Dieu a donné à notre âme un corps de chair, pourquoi dans notre passion la plus divine et la plus humaine, ne pas réunir les joies de la terre et du ciel? pourquoi ne pas ouvrir les bras quand ils sont l'expression de nos désirs?

Si péché caché est à moitié pardonné, la comtesse ne serait qu'à demi pécheresse. Bien

mieux, elle le serait moins encore si elle réalisait son rêve : or, son rêve le voici :

Rencontrer à l'Opéra Santa-Cruz, l'entraîner dans sa loge, lui faire croire qu'elle arrive de Madrid, ne lui parler qu'en espagnol, l'étourdir par un de ces amours impromptus qui charment le plus les hommes.

Elle croyait que Santa-Cruz était un Espagnol de Madrid; elle lui écrivit en donnant à son écriture un caractère anglais : « Je viens de « Madrid tout exprès pour vous rencontrer sa- « medi au bal de l'Opéra; à une heure et demie « frappez à la loge n° 12. Pas une minute plus « tôt, pas une minute plus tard. »

Le même jour elle dit à son mari :

— Je retournerai encore une fois à l'Opéra, mais pour Dieu que nul ne le sache, pas même vous. Retenez-moi la même loge pour mon amie Hélène et pour moi. J'avertirai Hélène qui m'attendra. A trois heures vous viendrez nous chercher, ou mieux encore je me ferai reconduire par Hélène, qui est un dragon de vertu et qui rentrera bien toute seule chez elle.

Le mari obéit sans qu'un nuage traversât

son front. Il était d'ailleurs tout à la pensée d'une aventure qui s'annonçait pour lui.

Comme le samedi passé il conduisit sa femme jusqu'au péristyle de l'Opéra. Il était minuit et demi, elle se mêla à la première bourrasque et elle s'envola jusque dans sa loge. Il est bien entendu qu'elle n'avait pas appelé son amie Hélène.

Elle se montra à peine dans la loge, elle se blottit sur le canapé du petit salon, tout émue et tout embrasée par son rêve. Allait-il venir? S'il la reconnaissait? Elle se promettait de ne parler qu'en espagnol, mais elle pensait avec inquiétude qu'elle avait déjà causé en espagnol avec lui.

Il était une heure, on frappa. Elle souleva le petit rideau et reconnut l'Italien; elle n'ouvrit pas, il frappa plus fort, mais il finit par s'en aller en se disant qu'à l'Opéra il ne faut pas se rappeler des paroles de l'Évangile : « Ne frappez pas, on vous ouvrira. »

Santa-Cruz n'attendit pas qu'il fût une heure trente minutes pour passer devant la porte du n° 12.

La comtesse le vit-elle par la seconde vue?

Il n'avait pas eu le temps de regarder par l'œil-de-bœuf, que déjà la porte s'était ouverte et qu'une petite main avait pris la sienne.

La porte se referma bien vite.

— Qui es-tu? demanda-t-il en baisant au front le domino.

— Une femme, répondit la comtesse.

— D'où viens-tu?

— De la lune.

— Tu ne me feras pas croire que tu as passé les Pyrénées pour me voir.

— Pourquoi pas? Si tu veux m'aimer une heure !

— Une heure!

Achille Le Roy regarda à sa montre.

— Oui, une heure et cinq minutes.

— Tu seras donc bien occupé cette nuit?

— Oui, je soupe avec Blanche d'Antigny, Lasseny, Jeanne Andrée, Henriette Château, Léonide Leblanc et autres archidéesses.

La comtesse ouvrit la porte et dit d'une voix pleine de colère.

— Eh bien! va souper!

— Voilà bien les femmes! Tu veux donc m'aimer pendant l'éternité? Une heure, ici,

c'est un siècle, sans compter les cinq minutes que nous allons perdre à dire des bêtises.

— Tu as peut-être raison.

— Songe que tu es pour moi le vrai bouquet de la fête. Une heure avec une femme qu'on ne connaît pas, ou qu'on ne reconnaît pas! Se perdre soi-même dans ce pays nouveau et oublier!

Et parlant ainsi Santa-Cruz voulait aller à la découverte.

— Voyons, ne voyageons pas si vite.

La comtesse se défendait à belles mains.

— Tu sais mon habitude de faire le tour du monde, de traverser les forêts vierges, de braver les cataractes.

Il me serait impossible de vous noter toutes les variations de ce charmant duo improvisé par deux dilettantes.

Santa-Cruz tenta vainement de découvrir quelle était cette femme qui lui voulait tant de bien. Il avait trop d'esprit pour trop insister; il fit comme les amateurs de tableaux qui prennent un chef-d'œuvre sans signature. C'est peut-être de Titien, c'est peut-être de Giorgione, c'est peut-être du Padouan:

qu'importe, si c'est une œuvre de maître?

Il arriva fort en retard au souper de ces dames.

— D'où diable venez-vous? on ne vous a pas vu ce soir.

— J'arrive d'Espagne.

— Il sera toujours fou!

— Oui, je viens de faire le voyage avec la plus adorable Espagnole qui ait mis le pied en France.

— Comment s'appelle-t-elle?

— Elle s'appelle l'Inconnu. Je ne la connais ni d'Ève ni d'Adam, nous nous sommes dit bonjour, bonsoir, pas un mot de plus, tout est fini.

— Voilà comme je comprends l'amour, dit la plus sérieuse des dames qui soupaient. Il y en a qui n'aiment que les commencements, moi je n'aime que les dénoûments.

— Moi je n'aime ni le commencement ni la fin. Et toi, la Taciturne?

— Question d'argent.

— La Taciturne a toujours raison, parce qu'elle ne parle jamais, dit Santa-Cruz, mais ici toutefois ce n'est pas une question d'argent.

— Eh bien! dit Fleur de Pêche, puisque tu as été heureux pour rien, donne-moi le prix de ton bonheur.

— Oh! dit Santa-Cruz en jetant un billet de mille francs à Fleur de Pêche, il ne faut pas refuser cent sous à un pauvre quand on a le cœur content; mais s'il me fallait payer mon bonheur je ne serais pas assez riche.

Pourquoi la comtesse de Soucy n'entendit-elle pas cette belle parole?

Le lendemain dans la soirée elle rencontra Santa-Cruz dans un bal du boulevard Malesherbes. Il était encore tout plein de son bonheur, il le portait fièrement sur le front : vous savez, cette couronne idéale de Don Juan que voient bien les femmes.

— Asseyez-vous là, dit la comtesse au jeune duc.

— Je voudrais m'asseoir à vos pieds, comtesse.

— Mon cher ami, vous avez dans le regard et dans le sourire je ne sais quelle pointe d'impertinence et de fatuité qui ne vous messied pas d'ailleurs.

Santa-Cruz n'avait pas reconnu dans l'Es-

pagnole du bal de l'Opéra, la comtesse de Soucy, d'autant plus qu'elle avait parlé d'elle-même avec un sentiment de jalousie. Il se rappelait encore ces paroles du domino : « On m'a dit qu'à Paris vous étiez amoureux d'une grande coquette, la comtesse de Soucy. » Il s'était contenté de répondre. « Pourquoi ne serais-je pas amoureux d'elle puisque je suis amoureux de toutes les femmes? »

Cependant la comtesse qui voulait faire jaser Santa-Cruz, lui demanda s'il s'était bien amusé au bal de l'Opéra avec ces demoiselles.

— Qui vous a dit qu'il y eût des demoiselles?

— Les échos d'alentour. Bien décidément vous n'aimez que la mauvaise compagnie.

— Je n'ai peut-être pas passé toute ma nuit avec la mauvaise compagnie.

— Racontez-moi donc cela.

— Jamais.

— Tout de suite. Est-ce qu'il y a vraiment des femmes du monde à ce bal de l'Opéra?

— Je suis bien sûr qu'il y en avait une cette nuit.

— Pour vous?

— Oui, Madame.

— A quoi avez-vous reconnu cela?

— A ceci : que cette femme se donnait et ne se vendait pas.

La comtesse joua de l'éventail.

— Dites-moi donc pour moi seule le nom de cette belle dame?

— Ah! pour cela, ni moi non plus. Cherchez dans le calendrier espagnol.

— C'est une idée cela, de passer les Pyrénées pour faire le bonheur d'un homme!

—Le bonheur et le malheur, dit Santa-Cruz. Sans vous je partais avec elle pour Madrid. Vous me consolerez, n'est-ce pas, comtesse?

— Moi?

Madame Léonie de Soucy laissa tomber de haut un regard dominateur sur celui qui ne la croyait pas sa maîtresse d'une heure.

C'était le regard de la vertu même.

V

Violette amoureuse

Violette vit un matin Achille Le Roy passer à cheval devant son chalet. Ce fut la même rencontre que Prémontré avec la duchesse de Montefalcone. Ils se regardèrent : Achille tourna bride, mais il alla plus vite que Prémontré : il salua Violette, il mit pied à terre et demanda à la belle solitaire si elle lui permettait de franchir le seuil de sa thébaïde. Elle lui dit que non; mais il entra : Santa-Cruz traduisait toujours — avec les femmes — *non* par *oui*.

Elle se sentit émue, comme si Parisis lui-

même se fût promené avec elle. Ce n'était pas la même émotion : avec Parisis elle était prise par le charme, avec Achille Le Roy elle était prise par la peur.

On sait que, comme Parisis, les yeux et les paroles d'Achille Le Roy étaient des caresses et des fascinations. Il ne dit pas un mot de galanterie, mais il eut l'art de troubler ce pauvre cœur par je ne sais quelle éloquence amoureuse, toute de sentiment, comme s'il savait bien le chemin du cœur de Violette.

Il y a deux choses qui consolent : la mort ou l'amour.

Violette n'avait pu mourir, quoique elle se fût jetée tout éperdue dans les bras de la mort.

Il fallait donc qu'un jour elle se reprît à aimer.

Je sais bien que je vais dépoétiser cette adorable figure qui marchait dans l'auréole du sacrifice, tout à sa passion qui semblait immortelle comme son âme. Mais rien ne dure, parce que c'est la loi de l'humanité; tout se renouvelle; l'oubli finit par fouler d'un pied dédaigneux les sentiments les plus chers, comme des roses fanées après le banquet.

Quand deux amoureux se sont bien aimés, ne se réveillent-ils pas un matin en ne s'aimant plus? L'abbé Prévost a écrit lui-même un dernier chapitre à son histoire de *Des Grieux* et de *Manon*. Manon n'était qu'évanouie dans le désert; Des Grieux l'avait placée et enterrée de sa main : mais sous le sable elle vivait toujours. A peine Des Grieux eut-il quitté la fosse, que Synnelet se jette comme une bête féroce sur le sable; il déterre Manon, qui rouvre ses beaux yeux et désarme Synnelet par sa douceur. Quand elle est revenue à elle, elle s'embarque pour la France, elle finit par retrouver Des Grieux. C'est tout un nouveau roman, encore plein de passion, que je vous laisse à deviner. Que font-ils? Ils s'épousent. Des Grieux pardonne à la pécheresse, Dieu donne sa rédemption. Manon est une épouse aussi digne que les plus dignes. Leur joie est donc grande? Oui, si grande, hélas! qu'elle ne doit pas durer. Comme toutes les autres passions, celle-là va mourir à force de passion. Il faut comparer l'amour à une belle saison, qui emporte de soi-même ses fleurs et ses fruits; le cœur humain a un champ bien préparé pour

la moisson des sentiments, mais presque toujours on n'y voit germer que des plantes légères; rarement elles prennent des racines profondes, elles sont étouffées par les nouvelles semailles et les nouvelles pousses.

Que fût-il arrivé si Parisis avait vécu et qu'il eût repris Violette dans ses bras? Des jours de joie, des heures d'expansion, des minutes de bonheur. Et puis, un matin, on se fût réveillé sans amour, comme Des Grieux et Manon.

Violette avait eu beau s'acharner à cette image de son amant : l'image fuyait et ne remplissait pas son cœur.

Bientôt la figure adorée de Parisis, comme la figure bien-aimée de Geneviève, ne furent plus que des pastels souriant dans le musée du souvenir.

Voilà pourquoi un soir qu'elle s'était attardée chez la duchesse, elle rentra tout effrayée, les larmes dans les yeux, l'émotion dans le cœur.

Elle se jeta à genoux, elle pria Dieu, elle se releva tout agitée : Dieu n'avait pu calmer son âme.

Elle prit sur sa cheminée deux cartes photographiques représentant Octave et Geneviève, comme si ces deux figures dussent la défendre de la tentation d'aimer encore. Mais elle fit cette remarque pour la première fois que ces deux portraits avaient perdu toute leur magie : ils s'effaçaient de jour en jour. Elle ne voyait plus dans les traits pâlis l'âme même qui les avait animés; les yeux ne la regardaient plus, les lèvres ne lui parlaient plus. Elle les baisa, mais le papier était glacé.

— C'est donc fini ? dit-elle tristement.

Et la nouvelle image s'était emparée de son âme, plus vivante que jamais.

La photographie n'est inventée que pour faire des portraits d'amoureux; dans les premiers jours, elle a tout son relief et toute son action; mais chaque heure lui enlève de sa force et de son éclat, comme chaque heure prend à l'amour cette poussière d'aile de papillon, ce duvet de pèche, cette perle de rosée qui est le charme de l'amour.

Qui aimait-elle donc, Violette?

Ne savez-vous pas qu'un homme et une femme, quand ils ont un rayon de souveraine

intelligence, quand ils cherchent la poésie de l'amour, ne peuvent pas vivre impunément tout un printemps sans s'aimer, — s'ils n'aiment par ailleurs, — et quelquefois même s'ils aiment par ailleurs?

Ce jour-là, quand Achille Le Roy remonta à cheval, Violette se sentit plus seule que jamais.

Ou plutôt elle sentit que sa solitude serait hantée par une nouvelle figure qui allait chasser ses chers fantômes.

— Non, dit-elle. Non, je ne veux plus aimer.

Mais que peut la volonté de la raison contre la volonté du cœur?

VI

Adolphe de La Chanterie

Achille Le Roy était devenu plus à la mode depuis qu'il s'appelait Santa-Cruz. A la mode par son esprit et par ses duels, à la mode par ses maîtresses et par ses airs dédaigneux. Il semblait toujours que ce sauvage civilisé dans la décadence, regardât tout le monde du haut de sa montagne.

Il avait le beau dédain d'Octave de Parisis; ce fut aussi par là qu'il plut à Violette comme à Bianca.

On se demandait si Achille Le Roy vivait de ses revenus ou de ses dettes : il avait

épuisé un second emprunt de dix mille francs chez son ami La Chanterie. Il n'avait pas quitté l'hôtel de Bade, même quand il était revenu des Pyrénées avec son titre de duc de Santa-Cruz. Quoiqu'il eût des chevaux à lui, il ne dépensait pas trop d'argent, n'ayant pas de train de maison. D'ailleurs, il escomptait ses châteaux en Espagne — de vrais châteaux; — après avoir pratiqué l'emprunt, il pratiquait la dette avec la même insouciance, bien décidé à payer un jour l'argent de la dette comme l'argent de l'emprunt.

Jusque-là, quand on allait chez lui et qu'on l'attendait dans son salon, on ne manquait pas de trouver des protêts, des jugements, des saisies, tout l'arsenal des créanciers qui font la guerre. Il était abrité contre l'impatience de ses fournisseurs par l'hôtel même où il demeurait; on ne pouvait saisir des meubles qui ne lui appartenaient pas. Quand on saisissait son écurie, il trouvait toujours de l'argent pour payer.

Adolphe de La Chanterie ne lui refusait d'ailleurs jamais sa bourse; mais Santa-Cruz avait peur que l'or du *Paratonnerre* ne lui

brûlât les mains. On lui avait parlé si souvent des ascensions et des chutes de quelques financiers célèbres d'aujourd'hui, qu'il craignait toujours que la fortune inespérée de La Chanterie ne fût qu'un château de cartes.

Le bruit s'était répandu à Paris de cette fortune soudaine du directeur du *Paratonnerre*: Il avait cent mille abonnés, mais là n'était pas sa fortune. Il avait inspiré une si grande confiance à ces cent mille personnes, par la folie de ses conseils, que tous mettaient à sa disposition une part de leur capital, quelle que fût l'affaire qu'il leur proposât. Voilà comment il eut sa part de gâteau dans un emprunt étranger de cent millions où il y avait dix millions d'épingles d'or pour les banquiers. Après toutes les remises aux hommes de bourse et aux journalistes financiers il lui resta quinze cent mille francs.

La Chanterie avait voulu qu'Achille Le Roy fût de l'affaire. Le grand d'Espagne ne comprit pas bien pourquoi il trouva dans sa poche cent mille francs, mais il avait pris confiance dans la main loyale de La Chanterie. Et puis il ne s'inquiéta pas beaucoup de faire du tort

à son prochain — en Égypte ou en Turquie.

— Prenez, lui dit La Chanterie, c'est bien à vous, ô mon premier actionnaire! Les esprits mal faits fabriquent de faux billets de banque et frappent de la fausse monnaie; nous autres, qui sommes des esprits droits, nous appelons l'argent et l'argent vient à nous.

La fortune de La Chanterie fut un feu d'artifice. Il en fut lui-même ébloui. Ce qui le sauva en cette élévation subite ce fut de n'avoir pas d'amis, à part quelques étudiants vivant dans un autre monde. Nul ne se trouva là sur le théâtre de son triomphe pour rappeler que la veille il n'avait pas le sou. Comme le marquis de La Chanterie l'appelait son cousin, on ne lui reprocha pas d'être un parvenu de l'argent. On lui reprocha plutôt la mésalliance de son titre avec une maison de banque. Mais aujourd'hui on pardonne volontiers à ceux qui font leur fortune, par la raison qu'on pardonne difficilement à ceux qui ne la font pas.

Ce fut donc un grand bonheur pour Adolphe de La Chanterie, d'être arrivé en pleine lumière sans traîner après lui le passé d'un pau-

vre diable. Aussi fut-il accueilli sans grimaces dans le meilleur monde dès qu'il y fut présenté par Achille Le Roy. Quand je dis le meilleur monde, je veux parler des gentilshommes qui ne font rien et des grandes dames plus ou moins séparées de leurs maris.

Quoique la duchesse de Montefalcone ne voulût pas que la question d'argent fût une question agitée dans son salon, elle finit par accueillir Adolphe de La Chanterie. C'était un homme agréable, tête intelligente, nez légèrement relevé, forêt de cheveux blonds déjà sillonnés par quelques fils d'argent quoiqu'il fût bien jeune encore. On pouvait le trouver tout à la fois beau et laid selon l'expression active ou passive de sa figure. L'abandon ne lui allait pas, il fallait que sa physionomie fût toujours en éveil. Il se donnait une certaine grâce affectée qui n'était pas trop irritante, même pour ceux qui aiment la simplicité.

La Chanterie était avant tout l'homme à la mode. Il en avait tous les trucs et tous les tics. S'il conduisait, c'était toujours avec un lorgnon dans l'œil ce qui l'empêchait de bien conduire, puisqu'il n'y voyait plus d'un côté;

c'était toujours avec un cigare à la bouche qu'il ne fumait jamais : à peine le cigare était-il allumé qu'il s'éteignait d'ennui. S'il revenait des courses, il gardait sa lorgnette en bandoulière pour prouver qu'il avait bien regardé mademoiselle celle-ci et mademoiselle celle-là. Ce n'était pas tout, il portait sa carte verte du pesage comme il eût porté la croix d'honneur. Il saluait de la main avec cette grâce charmante qui fait songer qu'on va recevoir un soufflet plutôt qu'un salut.

Comme Miravault et quelques autres chercheurs d'or, il donnait dans le travers de la politique. Il voulait, lui aussi, devenir député.

— Pourquoi? lui demanda un soir Achille Le Roy dans le salon de Bianca.

— On ne sait pas. J'ai mon système tout créé pour être ministre des finances.

— Mon cher, tous les systèmes nouveaux sont mauvais, le monde va comme il peut, il n'ira jamais mieux. Soyez député si cela vous amuse, mais ne sacrifiez pas le *Paratonnerre;* vos cent mille abonnés, voilà vos vrais électeurs. Voulez-vous que je vous dise le dernier mot de toutes les ambitions des hommes politiques?

— Parlez, dit la duchesse.

— Eh bien, tous les matins, nos Démosthènes et nos Cicérons se mettent en campagne, non pas pour faire arriver la France à l'idéal du bien, mais pour arriver eux-mêmes. Tous parlent tout haut de leurs principes : ils n'ont qu'un principe, celui d'être un jour ministres à leur tour, — et d'être pareillement à leur tour dans les bonnes grâces de la femme à la mode. — L'ambition de l'homme c'est toujours d'arriver à la femme; les hommes politiques prennent le chemin le plus long, voilà tout. Méditez bien mes paroles, vous tous qui m'écoutez, et faites-moi grâce de ces vieux haillons de vertu politique qui ne trompent plus que les provinciaux. M. Guizot disait : « Tout pour le peuple, rien par le peuple. » Savez-vous ce que vous dites, vous autres ? « Tout par le peuple, rien pour le peuple. »

La Chanterie n'attendait pas qu'il fût un homme politique pour être dans les bonnes grâces des femmes à la mode. On a beaucoup parlé de cette histoire, — bien parisienne, — où il joua son rôle.

C'était une autre histoire de diamants.

VII

Les Mystères de Paris

On a bien fait d'ouvrir la rue Auber, non pas seulement parce que le maestro y passe tous les jours pour aller au Bois, lui qui aime les chemins de traverse, lui qui va toujours au Bois parce que les lauriers ne sont pas encore coupés, mais parce que la rue Auber est la rue la plus gaie de Paris, au voisinage de l'Opéra, inondée de soleil, habitée par quelques fortunes prodigues. C'est un conte des *Mille et un Jours* et des *Mille et une Nuits*. Cette rue du Paris de 1869, si loin du Paris d'il y a vingt-cinq ans, jette gaiement par les fenêtres

son cœur, sa jeunesse, son argent, ses passions.

On disait naguère : « Où est la femme? » A tout événement, à toute ambition, à toute aventure on posait cette question avec beaucoup de sens, puisqu'il est reconnu que si l'homme s'agite, c'est la femme qui le mène. Aujourd'hui on dit encore : « Où est la femme?» mais on dit aussi : « Qui est-ce qui paie? » Voyez ces beaux chevaux anglais qui s'envolent en demi-daumont, voyez cet hôtel à la façade somptueuse, qui laisse entrevoir par ses croisées ouvertes des marbres et des tableaux : qui est-ce qui paie? Voyez cette jeune femme au bal qui a eu deux cent mille francs de dot et qui montre pour quatre cent mille francs de diamants : qui est-ce qui paie? Voyez cette comédienne qui a un engagement de dix-huit cents francs par an et qui mène un train de princesse : qui est-ce qui paie? Suivez ce beau-fils qui va, en une seule nuit, jouer sa légitime et son illégitime : qui est-ce qui paie? Et cet autre qui a des équipages de chasse et des chevaux de course qu'un prince du sang n'oserait se donner : qui est-ce qui paie? Et cette merveilleuse qui ruisselle sous les diamants comme

Vénus sous les ondes qui la soulèvent, je ne parle ni de son train de maison ni de ses écuries, le prince de Condé lui-même n'a pas connu ce grand luxe : qui est-ce qui paie?

A chaque pas dans Paris, on se pose ce point d'interrogation. L'économiste sonde l'abîme; le philosophe dit que l'or est une chimère; le sceptique rit et se frise la moustache.

Qui est-ce qui paie? C'est la vertu des femmes. Voilà la vraie banque. Law la connaissait bien lui qui a signé avant Marivaux l'éternelle comédie : *Le Jeu de l'amour et du hasard*.

Mais, où est l'argent? se demandera le provincial. L'argent est partout. Les gardes qui veillent aux portes de la Banque n'empêchent pas les billets de s'envoler gaiement pour les aventures. Et puis toutes les banques étrangères sont tributaires des plaisirs parisiens. C'est à Paris que sont les autels du sacrifice, c'est le pays des royautés qui s'en vont, c'est l'école buissonnière des royautés qui résistent. Que dis-je! les républiques elles-mêmes se soumettent et viennent y acheter le plus pur de leur or. Les États-Unis vantent bien

haut leur gouvernement, mais dès qu'ils ont une heure à perdre, — je veux dire à gagner, — ils viennent la passer à Paris, non pas, comme on l'a dit, parce que Paris est l'hôtellerie du monde, mais parce que Paris est la capitale du globe, parce que l'intelligence resplendit là sur tous les fronts, parce que pendant un siècle encore, tous ceux que Dieu a doués d'une âme chevaleresque, artiste, aventureuse, héroïque, ne reconnaîtront leur vrai pays qu'à Paris même. Là seulement ils seront baptisés par la gloire et consacrés par l'amour. Pas un homme n'est grand s'il n'est marqué au coin de la femme.

Pourquoi madame Alix Lagrange habitait-elle la rue Auber?

Elle avait épousé un chef de bureau au Ministère des finances, — ou des cultes. — Elle était fille d'un papetier de la rue de Rivoli, qui lui avait donné vingt-cinq mille francs de dot, douze cent cinquante francs de rente. Son mari avait huit mille francs d'appointements, le peu d'argent vaillant qu'il avait en main était passé dans la corbeille.

Or, c'était avec ce revenu de neuf mille deux

cent cinquante francs de rente, — si la dot de la femme n'était pas ébréchée, — qu'après six mois de mariage on s'était orgueilleusement perché rue Auber, dans un appartement de huit mille francs.

La belle-mère d'Alix accourut tout effrayée.

— Mais ma fille, que faites-vous? Huit mille francs de loyer! C'est la ruine pour mon fils!

— Ma chère belle-mère, dit Alix, tout en mettant un bouquet de violettes de Parme dans une potiche japonaise, songez qu'il nous reste encore douze cent cinquante francs de rente pour vivre ici. Nous ferons des économies.

La belle-mère était dans la stupeur. Elle s'adressa à son fils qui déjà lui avait dit :

— Cela regarde ma femme.

— Voyons, mon cher Adalbert, toi qui es dans les finances, explique-moi ton budget.

— Maman, je t'ai déjà dit que cela regardait Alix, elle est beaucoup plus forte que moi sur les chiffres, car elle m'a prouvé que deux et deux font cinq.

— Je vois bien, dit la mère, que votre maison n'est plus qu'une maison de fous.

Le tapissier venait d'arriver pour prendre les ordres d'Alix. Quoique le papier de sa chambre fût beau, fond grenat velouté, avec des fleurs de lis d'or, Alix ordonna au tapissier de tout tendre avec une étoffe pareille au lit et aux fenêtres : bourre de soie à dessins persans.

La belle-mère était furieuse.

— Malheureux enfants que vous êtes! Vous ne savez donc pas que vous avez un loyer qui vous coûte un franc par heure? Pendant que vous dormez le loyer court toujours; en vous réveillant le matin vous avez déjà douze francs de loyer.

— Grâce à Dieu, maman, nous ne dormons pas douze heures.

— Ah! vous me faites pitié! C'est à ne plus oser regarder à la pendule, chaque heure qui sonne, sonne votre ruine.

Alix prit les mains de sa belle-mère et l'embrassa pour la désarmer.

— Voyons, ma chère belle-mère, vous ne comprenez rien à la mode. Il faut bien faire comme tout le monde. Demandez à Adalbert. De quoi aurions-nous l'air si nous allions

nous loger à Montmartre ou aux Ternes? D'ailleurs cela nous ruinerait en omnibus. Ici nous irons à l'Opéra sans monter en voiture, je n'ai qu'à descendre de chez moi pour être en plein Paris.

— Ce ne sont pas là des raisons.

Adalbert, qui fumait un régalia, dit philosophiquement à sa mère :

— Laisse-la dire et laisse-la faire.

La bonne femme s'en alla et ne se tint pas pour battue. Elle courut chez le père et la mère d'Alix.

— Comprenez-vous une pareille folie, un loyer de huit mille francs, un ameublement inouï! Les vingt-cinq mille francs de votre fille vont y passer.

— Que voulez-vous! dit le papetier qui venait de gagner deux sous en vendant quatre crayons, c'est la nouvelle manière des Parisiens. On vit au jour le jour. S'ils sont heureux comme cela laissons-les être heureux.

— Je vois bien que vous êtes timbrés comme votre fille et comme mon fils. C'est donc une épidémie? Mon fils s'imagine peut-être qu'il trouvera une fortune quand je mour-

rai, mais j'ai quatre enfants. Cent mille francs à couper en quatre, il n'y a pas de quoi mener la vie d'un prince. Enfin, à la grâce de Dieu! Je m'en retourne à Gonesse fort inquiète; ma seule consolation s'il leur arrivait malheur, serait de leur donner l'hospitalité.

— Rassurez-vous, madame La Grange, Paris danse sur un volcan, mais le volcan n'éclate jamais. C'est comme le commerce, on dit sans cesse qu'il ne va pas, sans doute parce qu'il va toujours.

Alix, quoique emprisonnée jusque-là dans une boutique de papetier, avait un vif sentiment de l'art au point de vue de l'ameublement. Elle dirigea tout et fit un nid charmant. Les étoffes et les tapis mariaient harmonieusement leurs couleurs. Tout avait son cachet, rien de ce qui se voit dans les boutiques, hormis chez Barbedienne et Tahan, ne se voyait chez elle. Il semblait qu'une main de fée eût choisi les choses rarissimes. C'était d'autant mieux que c'était simple. Un observateur eût dit en entrant chez elle : « Il y a là une vraie femme. »

Elle se hasarda à donner un thé. Qui donc

lui avait donné cet adorable service en porcelaine de Saxe? Elle-même. Ce qui faisait dire à tout propos à sa femme de chambre : « Rien n'est trop beau pour madame. »

Qui invita-t-on à ce thé? Les chefs de division au ministère, le secrétaire du ministre, le papetier et la papetière, deux crevés, un violoncelliste, une chanteuse de romances, une jeune fille à marier sous la tutelle de sa mère et une autre sous la tutelle de sa tante, un comte en *ki*, un prince en *off*, et quelques vagues comparses.

Le thé fut charmant. On causa, on chanta, on posa, on joua de l'éventail. Il y eut même la bonne fortune de l'imprévu : Vivier, qui était invité à souper dans la même maison, se trompa d'étage, fut très bien accueilli et s'abandonna à toute sa fantaisie comme s'il avait un public de cour.

Voyant la belle tournure de sa femme, le mari se hasarda à la conduire aux réceptions de son ministre. Elle y fut reçue avec de vraies marques de sympathie. Il n'y a jamais assez de jolies femmes à Paris, surtout dans les salons ministériels.

Adalbert fut nommé chef de division.

Ce ne fut que le prélude : « Monsieur et madame Lagrange » reçurent une invitation pour l'Hôtel-de-Ville.

Au bal de l'Hôtel-de-Ville, Alix se fit présenter par ses amis en *off* et en *ki*, les valseurs et les danseuses du meilleur monde. Elle eut un vrai succès, ici pour sa chevelure blonde, là pour sa robe aérienne, un champ d'azur étoilé, partout pour sa figure.

Le lendemain, parmi les beautés du bal, on la vit en fort belle compagnie dans le *Figaro,* dans le *Gaulois,* dans *Paris*. Il ne lui avait fallu que huit jours pour devenir une femme à la mode.

— Oui, disait-on autour d'elle, elle est fort jolie et elle joue un grand jeu ; mais qui est-ce qui paie ?

Il m'est impossible aujourd'hui de répondre à cette question impertinente. Étudions bien ensemble, si vous voulez, les allures de la dame ; chaque fois qu'il arrivera une lettre, lisons-la ; un bouquet, cherchons-y un billet ou une carte ; un homme, dévisageons-le.

Et d'abord, interrogeons la figure d'Alix et descendons dans son cœur.

C'est une petite figure délicate et chiffonnée, une vraie Parisienne. La malice est sur les lèvres, mais dans cet œil d'outremer on retrouve la vraie expression de la candeur. On dirait une fontaine à son premier jaillissement; le torrent ne l'a pas encore envahie, l'eau est pure et roule toute glacée sur son lit de cailloux.

Alix n'a donc rien à cacher. Son front ne rougit pas, ses lèvres ne blanchissent pas.

Qui sait pourtant si le cœur n'a pas son secret? Ayez avec elle une causerie intime au coin du feu, parlez-lui des autres femmes pour qu'elle se trahisse. Elle ne se trahira pas. Si elle a un secret, comment le garde-t-elle si bien, elle qui est encore à la préface de la vie?

Mais pourquoi douter de sa vertu? C'est que le dieu argent est impitoyable et ne se donne pas pour rien. Comment eût-elle osé aborder d'un pied innocent les horizons dorés du luxe?

Douce comme la colombe, prudente comme le serpent, c'est la femme. N'a-t-elle donc comme toutes les autres étudié son rôle sous l'arbre de la science?

XI

Les Diamants de verre et les Chevaux de bois

Second bal à l'Hôtel-de-Ville.

Cependant madame Alix La Grange n'avait pas de diamants. Elle voulait faire une belle entrée cette fois, mais elle se disait que ce n'était pas assez de ses deux yeux pour faire la lumière sur ses épaules. Et comment illuminer cette féerique chevelure à la Tallien, si on ne pouvait y fixer quelque beau papillon tout ruisselant de roses? Et son bras, son bras fin mais déjà nourri de chair, comment ne pas le rehausser par un bracelet de princesse!

— Mon cher ami, dit-elle à son mari, tu as

compris, n'est-ce pas, que je ne pouvais pas aller à l'Hôtel-de-Ville sans diamants?

— Ma chère amie, tu ne sais donc pas le proverbe : la jeunesse est un diamant et la vertu une perle fine.

— Oui, oui, je connais cette manière d'habiller les femmes; si j'écoutais tous tes proverbes, j'irais toute nue.

— En serais-tu moins jolie? dit gaiement le chef de division qui commençait à prendre le beau langage du monde nouveau où il entrait.

— Je n'en serais pas moins jolie, mais tu ne me permettrais pas d'aller ainsi dans le monde. Vois-tu, ce qui m'exaspère, ce n'est pas de ne pas avoir de diamants, c'est que les autres en ont. Or, comment lutter avec des armes inégales?

— Les femmes qui ont des diamants sont des femmes mûres.

— C'est un bruit que les jeunes maris font courir. Nous avons changé tout cela. Autrefois, à vingt-cinq ans, si on était bien sage, on portait une petite croix en diamants; à trente ans, on avait des boucles d'oreilles, à trente-cinq

ans un bracelet, à quarante ans un collier; c'étaient les stations des pierres précieuses. Mais aujourd'hui, si on n'apparaît pas comme un soleil en pleine jeunesse, on n'est qu'une petite grue, on s'éteint dans un coin, on vous oublie sur un canapé.

Le mari était attristé.

— Tu comprends, ma petite Alix, que je voudrais bien jeter des pierres dans ton jardin, mais je ne sais pas où les ramasser.

— Je le sais bien, moi. Donne-moi mille francs et tu seras ébloui ce soir.

— Par quel miracle?

— Tu sais bien que Bourguignon est un magicien. Pour mille francs, il va me donner une parure qui trompera tout le monde.

— Excepté moi.

— Tu m'amuses! Où as-tu appris à connaître le vrai et le faux?

— Je ne sais pas, mais ma chère je connais les femmes et les diamants. Là-dessus on ne pourrait pas me tromper.

Alix regarda son mari et sembla ne pas douter de ce qu'il venait de dire.

Elle lui tendit sa petite main.

— Mille francs, lui dit-elle. Qu'est-ce que cela?

— Moins que rien, répondit-il, mais je ne les ai pas.

Une triste expression s'empara de la figure de la jeune femme.

— C'est égal, reprit le mari, achète ta parure et envoie-moi Bourguignon au ministère. A moins qu'il ne veuille attendre à ce soir.

— Non, dit-elle, je passerai chez ma mère pour emprunter les mille francs; tu comprends que je ne veux pas donner mon nom à Bourguignon, il me citerait parmi celles qui vont chez lui, je serais déshonorée.

— Eh bien, ne va pas chez ta mère, tout à l'heure je t'enverrai les mille francs.

Le soir, madame Alix La Grange fit une belle entrée à l'Hôtel-de-Ville. Elle ne rougit pas du tout sous ses faux diamants, mais le mari s'empourpra comme un soleil couchant.

— Que le diable emporte ma femme! dit-il entre ses dents.

Il n'avait pas réfléchi : 1° qu'il ne pouvait pas être le mari d'une femme ruisselante

de diamants; 2° qu'il était ridicule d'être l'éditeur responsable d'une parure de pierres fausses. Il aurait voulu être à cent pieds sous terre.

Trois cents regards se posaient tour à tour sur sa femme et sur lui comme des points d'interrogation.

A Paris, la beauté a toujours raison. Comme la jeune femme ne trouvait pas où s'asseoir, un ambassadeur lui prit le bras et la conduisit parmi les femmes les plus renommées, tout en faisant signe à un laquais d'apporter une chaise volante.

Le mari fut heureux de se perdre dans la foule, c'était la première fois qu'il allait au feu, il se sentait atteint, il lui fallait reprendre des forces.

Les femmes à la mode, après avoir dévisagé Alix avec quelque impertinence, se mirent à causer entre elles pour se demander d'où elle venait. Deux railleurs s'entendirent pour conter quatre légendes.

— Nous voilà bien renseignées, dit une des curieuses.

— Après tout, dit une autre, qu'est-ce que

cela fait, quand on est jolie comme elle, on n'a pas besoin de passe-port. Je dirai tout à l'heure à l'ambassadeur de me la présenter et je l'inviterai à mon bal de lundi.

Cependant la vérité commençait à parler dans la région d'élues où était Alix. Une de ses amies, fraîchement mariée comme elle, l'avait reconnue et avait dit, sommairement, que c'était un scandale de voir la fille d'un papetier couverte de diamants.

— Tu ne vois donc pas que c'est du faux? lui dit sa sœur.

— On n'a pas le droit de mettre du faux à l'Hôtel-de-Ville, dit naïvement l'aimable amie d'Alix.

— Es-tu bête! tu t'imagines peut-être qu'elle va être condamnée à vingt ans de travaux forcés.

On prit un curieux à témoin.

— N'est-ce pas que cette parure est fausse?

— Je ne crois pas, voyez donc comme cela jette des feux! J'en suis tout ébloui.

— C'est la beauté de la dame qui vous éblouit.

Survint un autre admirateur, puis un troi-

sième, puis un quatrième, puis deux autres dames. On discuta à perte de vue. Était-ce Bourguignon ou Janisset qui avait fait cette parure-là?

On paria. Sur quoi ne parie-t-on pas?

Passa un homme d'esprit.

— De quoi est-il question?

On lui raconta le pari.

— C'est fort bien, mais qui vous dira la vérité?

— La dame.

— Le mari.

— Vous êtes tous des fous! je vais aller voir cela de près.

Il alla s'asseoir auprès d'Alix.

— Vous êtes si belle, madame, que tous les yeux sont sur vous.

— Je comprends, dit-elle, j'ai là une amie qui doit débiter des malices cousues de fil blanc, car c'est la fille d'une couturière.

— Oui. Figurez-vous qu'elle ose parier que vos admirables diamants ont été taillés chez Bourguignon.

— Eh bien! je lui conseille de ramasser les miettes de la taille.

L'homme d'esprit revint dans le cercle des parieurs et des parieuses.

— Mesdames et messieurs, je parie cent mille francs, — pas un sou de moins, — contre cent louis que les diamants sont vrais.

Personne ne voulut tenir les cent louis.

— Eh bien ! je ne lui en fais pas mon compliment, dit l'amie d'Alix.

— Vous avez tort, madame, car toute la parure est fort belle.

Dans un autre cercle, du côté opposé, on discutait aussi sur les diamants d'Alix.

Le mari était entouré de quelques-uns de ses amis du ministère.

— N'est-il pas merveilleux, dit-il, de voir comment on imite aujourd'hui le diamant ?

— C'est comme les fleurs artificielles, c'est plus beau que nature.

— Je croyais que le diamant faux ne jetait pas de feux ?

— Oui. Moi je m'imaginais que ce n'était qu'un clair de lune.

— C'est qu'on les taillait mal, reprit le mari. Voyez, c'est à y perdre les yeux. Le collier de la duchesse et le bracelet de la marquise, qui

sont bien en vrais diamants, ceux-là! Ont-ils plus d'éclat que ceux de ma femme?

Parmi les amis d'Adalbert La Grange, il y avait un sceptique.

— Vous ne voyez pas, messieurs, comme ce mari se moque de nous? Mais je ne suis pas si simple que cela, mon cher.

Et regardant son ami en face :

— Tu vas me dire aussi que les chevaux qui conduisent ta femme au Bois sont faux?

— Oui, dit le mari, puisque ce sont des normands qui passent pour des chevaux anglais.

— Ce sont des chevaux de bois, dit un gamin de Paris cinquantenaire.

Il n'y a plus d'enfants.

X

Le Portrait de Madame par Raphaël

A quelques jours de là, on conseilla à madame Alix La Grange de se faire peindre ou sculpter. On lui rappela que depuis la Renaissance, toutes les beautés à la mode avaient posé pour la postérité.

— Songez donc, lui dit un de ses amis, quel relief cela va vous donner; être peinte par Cabanel ou sculptée par Perraud! Être exposée au Salon entre un maréchal de France et un évêque! C'est là que vous aurez une cour de curieux! L'Empereur s'arrêtera devant vous et demandera : « Quelle est cette femme? »

— Et comment me peindra-t-on?

— En robe de bal, épaules nues, avec des fleurs et des diamants, dans tout votre triomphe.

Elle commença par prendre des poses devant sa psyché; elle trouva un trois-quarts des plus irrésistibles, l'œil perdu et noyé.

— Amène-moi un peintre, dit-elle à son mari.

Adalbert ne connaissait que des photographes. Il finit par découvrir un jeune peintre qui cherchait encore sa première manière. C'était un de ces furieux coloristes qui ont oublié d'apprendre à dessiner. Il vint chez Alix, il ébaucha la figure et le buste sur un fond de tapisserie d'un très heureux effet.

Tant que le portrait ne fut qu'un croquis lumineux, un vague mirage, une expression perdue, on jugea que ce serait charmant; mais plus le peintre travaillait et plus le charme s'évanouissait.

La jeune femme s'impatienta, elle refusa de poser. Le peintre dit qu'il ne pouvait bien travailler que dans son atelier : il emporta le portrait.

— Voyez-vous, dit-il au mari, votre femme

est trop nerveuse pour bien poser ; je vais d'abord peindre la robe, la coiffure, les fleurs et les diamants, après quoi madame La Grange viendra pour la figure.

Au bout de quelques jours, le mari allant à l'atelier fut émerveillé de la métamorphose. Le peintre avait prié un ami de donner quelques coups de pinceau.

— Quand la figure sera faite, dit Adalbert, je vois d'ici que ce sera un beau portrait. Je vais amener ma femme.

— Non, attendez encore ; je vais prier Desgoffes de venir demain me faire les boucles d'oreilles et le collier. Je sais la forme du collier, mais il me faudrait les boucles d'oreilles.

— Je vous les apporterai demain matin, dit le mari.

Le lendemain matin, Adalbert n'attendit pas que sa femme fût réveillée pour prendre le petit écrin renfermant les boucles d'oreilles.

— Quel joli travail ! dit le peintre en ouvrant l'écrin.

— Oui, répondit le mari ; mais, entre nous, ne vous épuisez pas en admiration, car cela vient de chez Bourguignon.

— En vérité! j'aime mieux cela, j'aurai moins peur de les perdre. Est-ce que votre femme sort ce soir?

— Oui, mais nous allons aux Italiens dans une loge de rez-de-chaussée, elle mettra ses boucles d'oreilles égyptiennes. Vous pouvez garder celles-ci aujourd'hui et demain.

Quand Adalbert vint déjeuner, il dit à sa femme qu'il avait pris les boucles d'oreilles pour les porter à peindre.

— Tu es fou ! dit-elle en s'empourprant de colère. Quoi ! tu prends mes boucles d'oreilles sans me prévenir?

— Tu dormais.

— Es-tu bien sûr de ce peintre?

— C'est toi qui es folle. Tu sais bien que les artistes sont les plus honnêtes gens du monde. Et puis, ne voilà-t-il pas quelque chose de rare, des pierres fausses qui valent bien deux cents francs.

— Deux cents francs!

Madame La Grange se mordit les lèvres.

— Des pierres fausses! reprit-elle, on ne tombe pas toujours sur un pareil cristal. Et puis, d'ailleurs, il me semble qu'à force d'être

à mes oreilles, elles sont devenues vraies. Va tout de suite me les chercher.

Adalbert, qui n'aimait pas les discussions, promit de rapporter le soir les boucles d'oreilles, mais le soir il dit qu'il n'avait pas trouvé le peintre.

Alix était furieuse, Adalbert ne comprenait pas cette impatience..

Le lendemain, en revenant de son ministère, il passa à l'atelier du portraitiste.

— Emportez vite vos boucles d'oreilles, dit le jeune homme en présentant l'écrin au mari, elles m'ont empêché de dormir.

— Comment cela?

— Oui, hier je les avais laissées aux oreilles du mannequin; je rentre à minuit, je regarde le portrait, je regarde le mannequin, les boucles d'oreilles ont disparu. Est-ce un songe? Je réveille mon petit nègre, je lui parle potence et guillotine, il me répond qu'une femme qui pose ici quelquefois les a prises pour aller au bal. Enfin, elle est revenue le matin et elle a réintégré les boucles d'oreilles au mannequin.

— Elles ne sont pas encore peintes, dit Adalbert.

— C'est égal, emportez-les, je les ai dessinées, Desgoffes les peindra de chic.

Le mari emporta les boucles d'oreilles.

— C'est étonnant, se disait-il en les regardant en chemin, elles ne me paraissent pas si brillantes qu'avant-hier. Ce que c'est que d'avoir été mal portées. Je me garderai bien de dire cela à ma femme.

Dès qu'il ouvrit la porte de sa chambre, Alix lui demanda ses boucles d'oreilles. Il lui présenta l'écrin.

Elle l'ouvrit avec une inquiétude fébrile.

— N'as-tu pas peur, lui dit-il, qu'on ait changé tes diamants faux en diamants vrais?

— Peut-être, répondit-elle.

Puis tout à coup, après avoir jeté un coup d'œil rapide, elle jeta l'écrin :

— Ce ne sont pas là mes diamants!

Le mari ramassa une boucle d'oreille échappée à l'écrin.

— Tu as déjà vu cela, toi!

— Oui, j'ai déjà vu cela, moi! Ton peintre est un voleur, je vais le faire arrêter.

— Mon peintre est un très galant homme qui a failli être volé, ce n'est pas la peine de

faire tant de bruit pour rien. Ce seraient de vrais diamants, tu ne crierais pas si haut.

Alix ne pouvait plus se contenir.

— Et qui sait, dit-elle en éclatant dans sa douleur, si ce n'étaient pas de vrais diamants?

VI

Du danger d'avoir une maîtresse qui a un amoureux

Le peintre avait une maîtresse, mademoiselle Estelle, que ses amoureux prophétiques avaient surnommée Stella. C'était une couturière qui avait travaillé chez Worth et qui se promettait bien de faire des robes pour elle, que dis-je! de se faire faire des robes par d'autres mains de fée.

En attendant, elle vivait de peu, s'habillait de peu et s'amusait de peu.

Elle habitait un galetas dans une vieille maison de la rue de Penthièvre où elle rêvait un appartement capitonné. Mais ce n'était

pas le peintre qui devait lui donner son premier mobilier. Il la menait dîner, il lui payait ses gants et ses bottines, quelquefois ses omnibus, mais c'était tout.

Quoique elle fût presque jolie, elle n'avait pas encore trouvé « son homme » ; il fallait qu'elle se résignât à jouer de l'aiguille.

Le dimanche elle hasardait sa bottine sur les planches de Valentino. Le peintre l'y accompagnait quelquefois, mais le plus souvent elle y allait seule pour tenter la fortune.

Un dimanche qu'elle était venue voir son amant dans son atelier, elle le trouva qui peignait les accessoires du portrait de madame La Grange.

— Les belles boucles d'oreilles ! s'écria-t-elle. Cela brûle les yeux.

Et comme elle voulait y toucher :

— Chut ! lui dit-il, cela brûle les mains.

— Dirait-on pas que c'est le Pérou ! Ne vas-tu pas me faire accroire que de vrais diamants se promènent dans ton atelier ?

— Oui, dit le peintre qui voulait jouer à la surprise, sais-tu ce que valent ces boucles d'oreilles ?

— Combien? vingt mille francs?

— Oui, avec deux zéros en moins.

La couturière prit un crayon pour écrire vingt mille francs en chiffres; quand ce fut fait elle effaça deux zéros.

— Quoi! s'écria-t-elle, deux cents francs!

— Pas un sou de plus. J'ai déjà pensé à te donner de ces diamants au jour de l'an.

— Tu me dis cela parce que le jour de l'an est passé. Ah! mon cher, si je me promenais à Valentino avec cela aux oreilles, je trouverais des gens qui me donneraient des chevaux.

Le peintre embrassa sa maîtresse.

— Eh bien! ma chère Stella, le jour où je toucherai le prix de ce portrait tu auras tes pendants d'oreilles.

Survinrent des amis du peintre qui venaient le prendre pour un assaut d'armes.

— Est-ce que tu ne reviendras pas pour dîner avec moi? lui demanda la couturière.

— Si, je te trouverai ici à cinq heures.

— Eh bien! je t'attendrai, en lisant les *Mille et une Nuits*.

Le peintre, qui faisait poser beaucoup de

sultanes, avait acheté, pour les distraire, une édition imagée des contes arabes.

A cinq heures le peintre ne revint pas, ni à six heures, ni à sept heures. Stella, qui s'était endormie sur le canapé, se réveilla transie. Elle eut toutes les peines du monde à trouver les allumettes et la bougie.

— Tant pis ! dit-elle en revoyant les boucles d'oreilles, je vais les prendre pour aller ce soir à Valentino.

Elle les détacha des oreilles du mannequin et les passa aux siennes avec une joie enfantine.

— Comme cela brille! dit-elle en s'approchant d'un miroir, la bougie à la main.

Elle alla donc à Valentino. Elle fit une belle entrée, trouva tout à propos à la porte un juif qui la faisait valser et qui prêtait des bijoux à la petite semaine.

Il fut ébloui.

— Mais, ma chère, on va t'enlever ce soir ?

— J'y compte bien.

— Qui t'a donné ces diamants ?

— Tout le monde. Comme on dit à l'atelier, n'est-ce pas que voilà de beaux trompe-

l'œil? Je te dis cela à toi parce que tu t'y connais, mais il ne faut pas le dire aux autres.

— Explique-moi le mystère.

Le juif était trop juif pour n'avoir pas reconnu si les diamants étaient vrais ou faux.

— Ce mystère, reprit Stella, c'est bien simple. Mon amant fait un portrait, il lui fallait des boucles d'oreilles, on lui a prêté ces bijoux. Il n'y a pas d'autre mystère que cela.

Une mauvaise pensée traversa le front du juif.

— Donne-moi une de ces boucles d'oreilles que je la regarde bien. Oui, c'est du diamant américain. Ah! ils savent tailler le cristal, ces gaillards-là!

Et remettant la bouche d'oreille à Stella.

— Si tu veux me les prêter pendant une heure, le temps de les montrer à Marx pour lui donner un modèle, je t'en donnerai de pareilles.

— Oh! non, dit Stella, tu n'aurais qu'à me les changer en nourrice.

Et comme elle entendait le prélude d'une valse.

— Valsons.

On valsa. Un ami du valseur offrit du vin de Champagne : on acheva de perdre la tète dans le quadrille. Après le quadrille on but une seconde bouteille de vin de Champagne. Après quoi on valsa et on fit encore sauter le bouchon. Stella oublia son amant jusqu'à aller souper avec le juif, « l'homme aux bijoux. »

On soupa chez Hill's. Vers une heure du matin, Stella ne savait pas où elle allait quand elle alla chez le juif. A peine arrivée elle s'endormit.

Que se passa-t-il?

Elle rêva qu'on lui prenait ses boucles d'oreilles. Elle voulut crier, mais le sommeil était si fort qu'elle ne put le vaincre.

Quand elle s'éveilla, le matin, elle porta la main à ses oreilles, et comme elle les sentit, elle murmura :

— C'était un rêve.

Elle arriva tout inquiète à l'atelier et remit les diamants aux oreilles du mannequin.

Comme elle sortait, le petit nègre qui, lui aussi, avait eu une nuit agitée dans le cabaret du coin, arriva pour faire du feu.

— Pampas! tu lui diras que je suis furieuse.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il m'a fait poser.

— C'est lui qui est furieux! Vous avez dévalisé la poupée.

— Il a rêvé cela : regarde plutôt.

Une heure après, le peintre rentrait à son tour : il crut avoir rêvé en voyant les boucles d'oreilles. Il prit la belle résolution de finir ce jour-là tous les accessoires du portrait.

— Je veux travailler comme un nègre, dit-il en voyant Pampas endormi avec le fagot dans les bras sans avoir allumé le feu.

XI

Où Adalbert ne voit que du feu

Cependant le mari avait saisi la main de sa femme avec une violence inouïe.

— Madame! dit-il en grinçant les dents, vous dites que c'était des diamants? Vous ètes donc une...

Il retint l'injure sur ses lèvres.

Mais elle sentit l'injure. Elle s'indigna; de pâle qu'elle était, elle devint pourpre.

— Monsieur! cria-t-elle vous ètes donc un.....

Elle retint aussi l'injure.

Mais quoiqu'il voulût la dominer par son

mépris, il se sentit dominé par le dédain de la jeune femme.

Il la regardait avec des yeux égarés.

— Alix, je vais te tuer!

C'était une scène tragi-comique. Madame La Grange eut peur, recula d'un pas et partit d'un éclat de rire.

— Vous riez, c'est infâme!

— Ne faut-il pas pleurer pour toutes vos bêtises? Mon cher, vous êtes encore plus amusant que terrible.

Elle le fit tourner vers la glace :

— Regarde-toi si tu l'oses.

Tout en ne voulant pas se regarder, Adalbert La Grange se vit et ne put s'empêcher de reconnaître qu'il n'était pas beau dans ce rôle de cocu plus ou moins imaginaire.

Il s'adoucit comme par enchantement.

— Alix! puisque tu ris, c'est que tu n'es pas coupable. Mais alors pourquoi me faire cette scène pour avoir prêté tes boucles d'oreilles?

La jeune femme reprit toute la sérénité de son esprit.

— Pourquoi! pourquoi! C'est que j'aimais

mes boucles d'oreilles toutes fausses qu'elles fussent, c'est qu'il est inutile d'aller dire à tout le monde comme tu le fais que je suis éblouissante de strass. Et puis, tu sauras qu'entre une pierre et une pierre il y a un monde, même si elles ne sont vraies ni l'une ni l'autre. Il y a cristal et cristal, il y a le strass, il y a le caillou du Rhin, il y a le diamant américain, c'est à ne plus s'y reconnaître. Je te l'ai déjà dit : le jour où j'ai choisi mon collier, mes pendants d'oreilles, mon papillon chez Bourguignon, j'ai pris ce qu'il y avait de plus beau. Il ne faut rien dire, mais je crois qu'il s'est trompé lui-même.

— Mais s'il s'est trompé, je veux l'avertir.

— Es-tu assez idiot! S'il s'est trompé, c'est qu'il a été trompé.

Alix regardait tristement les pendants d'oreilles que venait de lui rapporter son mari.

Est-ce que tu trouves qu'ils ont le même feu?

— Il faudrait voir cela à la lumière.

— Ton peintre est-il un honnête hom me?

— Oh! pour cela, j'en réponds.

— Eh bien! c'est égal, les pierres ont été



changées. Il me semble d'ailleurs que celles-ci sont plus grosses ; vois-tu, on a forcé les petites griffes d'or.

— Tu es folle, je te dis que c'est impossible.

M. La Grange voulut embrasser madame La Grange, elle lui présenta sa main.

— Tenez, méchant jaloux, baisez cette main que vous avez tenaillée dans la vôtre.

Adalbert baisa avec passion la main d'Alix.

— Pauvre petite main! ce que c'est que la colère dans la jalousie! Vois-tu, Alix, je t'aime trop.

Alix eut un mouvement d'épaules contenu.

— Tu m'aimes trop. Si tu m'aimais tant que cela, je ne porterais pas des parures de Bourguignon.

— Et comment ferais-je?

— Comme tant d'autres qui ont la main heureuse. Un homme qui, aujourd'hui, ne gagne pas cent mille francs par an n'est pas un homme.

— Je ne te comprends plus. Je me trouve très heureux d'être à mon âge chef de division.

— Ces bureaucrates! dit la jeune femme avec une raillerie hautaine, comme si elle n'avait vécu qu'avec des princes.

Elle regarda son mari en face.

— Eh bien! oui, chef de division, chevalier de la Légion d'honneur, comme si tu t'étais battu à Solferino ou à Puebla. Quoi encore? Ne dirait-on pas que tu vas escalader le ciel!

— Non, je ne vais pas si haut, mais je travaille pour mon pays.

— Ton pays! tu ferais bien mieux de travailler pour ta femme.

Adalbert ne trouva plus un mot à dire. Après un silence de cinq minutes il murmura tristement :

— J'y songerai.

Le lendemain, il arriva tard à son bureau. Il avait pris le chemin des écoliers, il avait voulu prendre conseil de ses amis qui jouaient à la Bourse.

— Quelle mouche te pique, mon cher? N'es-tu pas heureux comme un coq en pâte?

— Oui, je serais heureux si ma femme n'était pas ambitieuse.

— Eh bien! que lui manque-t-il donc? Elle

va partout, elle reçoit, elle a des diamants.

— Des diamants, des diamants!

— Ils ne sont donc pas à elle?

— Si, mais elle rougit de porter du strass.

— Tu vas me faire croire qu'elle porte du strass, n'est-ce pas?

— Oui, mon cher, tu es trop de mes amis pour que je te cache la vérité.

L'homme de Bourse regarda sérieusement l'homme de bureau.

— Eh bien! mon cher, tu es trop de mes amis pour que je te cache la vérité.

— La vérité! Parle.

— Les diamants sont vrais.

Le mari eut un admirable sourire de raillerie.

— C'est merveilleux comme on peut faire illusion à bon marché.

— C'est merveilleux comme on peut faire illusion à un mari.

— Je te dis que ce ne sont pas des diamants.

— Je te dis que ce sont des diamants.

— Je m'étonne qu'un homme d'esprit comme toi...

— Tu sais que je vais t'envoyer deux témoins.

— Oui, mais ces deux témoins ce seront Moïana et Bourguignon.

— La vérité se fera sur cette grave question qui préoccupe tout Paris.

Le mari était exaspéré.

— Quoi! tout Paris se préoccupe de cela?

— Mais, mon cher, comment n'as-tu pas eu l'idée d'aller demander au premier bijoutier venu si la parure de ta femme était en toc?

— Parce que je le sais bien sans cela.

L'ami salua le mari avec admiration.

On changea de conversation, on parla Bourse, emprunts étrangers, création de compagnies d'assurances; on médita d'acheter toute la récolte des pommiers de Normandie pour faire du vin de Champagne.

— Vois-tu, mon cher, dit l'ami malicieux, on trompe toujours son prochain ici-bas. Tout le monde se trompe, toi-même tu trompes ta femme : crois-moi, il n'y a vraiment que ta femme qui ne trompe pas son mari.

Adalbert prit cela pour de l'argent comptant et s'en alla content.

Quand il rentra le soir chez lui, il embrassa sa femme avec effusion.

— J'ai trouvé, dit-il.

Alix l'interrogea du regard :

— Quoi? mes diamants?

— Oui, ma chère, tu seras ruisselante et éblouissante. Nous allons acheter avec des gens de bourse toute la récolte des pommiers de Normandie pour en faire du vin de Champagne à la marque d'une comédienne célèbre.

— Eh bien! c'est cela, dit Alix, c'est la pomme qui a perdu Ève, c'est la pomme qui me sauvera.

Tout sage qu'il fût, Adalbert avait eu sa petite passion vers sa vingtième année. Il avait connu, je ne sais comment, une lingère, Marianne Duru, surnommée *Le Faucheux,* qui était devenue première demoiselle dans une lingerie du boulevard Sébastopol. On ne s'était pas perdu de vue; le mariage, car elle s'était mariée elle aussi, n'avait pas empêché les anciens amants de se dire bonjour à chaque rencontre. Bien mieux, on s'était confié les ivresses et les déboires de l'hyménée.

Or, vers ce temps-là, Adalbert vit un jour

venir Marianne à son bureau. Elle avait été battue par son mari, elle voulait être consolée. Dans la commune expansion, Adalbert confessa lui-même qu'il n'était pas si heureux qu'il en avait l'air. Il parla des diamants de sa femme, il avoua à feu sa maîtresse qu'il était fort perplexe, ne sachant pas s'ils étaient vrais ou faux.

— Montre-les-moi, je te dirai cela.

— Oui, mais elle les met sous clef, depuis une certaine aventure.

Et il conta l'histoire des pendants d'oreilles, du moins ce qu'il savait de l'histoire.

Marianne était comme toutes les femmes qui ont un secret à garder et qui ne demandent qu'à le dire.

— Ta femme va au Bois?

— Oui, deux fois par semaine, elle loue un coupé à deux chevaux.

— Si je te disais que les chevaux sont à elle, que me répondrais-tu?

— Que tu es folle.

— Mon cher ami, tu assistes comme un simple spectateur à la comédie qui se joue chez toi, on dirait que tu ne mets jamais le

pied dans les coulisses. Veux-tu connaître les trucs?

Pour la première fois, le mari sentit que la lumière se faisait devant lui.

— Oui, dit-il avec effroi.

— Eh bien, c'est demain vendredi. Toi aussi tu iras au Bois de trois à quatre heures.

— C'est impossible, c'est le moment où le ministre m'appelle pour la signature.

— C'est précisément parce que c'est ce moment-là qu'il faut que tu ailles au Bois, car on ne t'y attend pas entre trois et quatre heures.

— Et que verrai-je?

— Ah! tu es trop curieux. Tu verras ce que tu verras.

— Au bord du lac?

— Mais non, au bord du lac on ne fait que des coquetteries. Tu iras à la vacherie.

— Je ne comprends pas.

— A la vacherie du Pré Catelan. Ne te mets pas aux premières loges, va droit à l'étable.

Adalbert était atteré. Il regardait Marianne en silence.

— Est-ce que je rêve? lui demanda-t-il.

— Non, tu te réveilles.

— Mais comment ne m'as-tu pas dit cela plus tôt?

— Pourquoi? Parce que je te trouvais si heureux dans ton malheur que cela me faisait de la peine de t'arracher tes illusions sur ta femme.

— Mais enfin, que verrai-je?

— Des vaches — et ta femme.

— Toute seule?

— Tu verras, tu verras.

Et, disant ces mots, Marianne serra la main d'Adalbert et sortit en toute hâte.

Il l'eût sans doute retenue si un garçon de bureau n'était venu l'avertir que le secrétaire général l'attendait.

Les bureaucrates sont comme les soldats, ils obéissent à leurs chefs avant d'obéir à leurs passions.

XII

Le Sang dans le Lait

Le lendemain, à trois heures précises, Adalbert La Grange entrait au Pré Catelan. Il était pâle comme la mort. Il se sentait chanceler en marchant, il n'avait jamais tant aimé sa femme, il avait l'épouvante de la voir coupable.

Qu'allait-il se passer?

Il s'arrêta un instant devant les tables de la vacherie.

— Du lait chaud ou du lait froid? lui demanda une des servantes en levant vers lui son nez retroussé.

— Du lait chaud, répondit-il.

La servante lui présenta une chaise.

— Non, dit-il, je veux le boire à l'étable.

— A la source, dit cette fille en riant.

Il la suivit.

Comme il l'avait regardée d'un œil doux quoique égaré, elle voulut bien causer avec lui.

— Vous avez mal à la poitrine?

— Oh! oui, dit-il, j'ai le sang là.

Et il montrait son cœur.

Quand ils furent dans l'étable, elle lui présenta une chaise.

— Aimez-vous les brunes ou les rousses?

Et comme il ne répondait pas :

— Tenez, je vais traire pour vous cette vache bourguignonne, une vraie nourrice, celle-là.

Tout en commençant un air de Chilpéric, la servante prit les pis de la vache et remplit la tasse.

— La belle mousse, dit-elle, en la rapportant à M. La Grange, ne dirait-on pas une coupe de vin de Champagne?

Adalbert trempa ses lèvres dans la mousse.

— Tout à l'heure, dit-il en déposant la tasse à ses pieds.

Il prit une pièce de vingt francs dans son porte-monnaie et l'offrit à la servante.

— Tenez, mon enfant, payez au comptoir et gardez le reste pour vous.

Il espérait que, grâce à cette munificence, on lui permettrait de rester dans l'étable.

Il n'était pas là depuis plus de cinq minutes, qu'il entendit le bruit de pas de deux chevaux amenant un coupé dans la cour. Un des stores était baissé.

Le store se leva, la portière s'ouvrit, une jeune femme sauta, légère et rapide, pour donner la main à un jeune homme.

C'était une blonde figure à demi masquée par la chevelure et la barbe.

La servante rentrait alors dans l'étable.

— C'est monsieur le vicomte, dit-elle à Adalbert.

Il s'était levé et regardait sans se montrer.

— Quel vicomte? demanda-t-il.

— Le vicomte de La Chanterie.

Quoique le mari fût très troublé, il eut assez de présence d'esprit pour demander si

c'était la vicomtesse, voulant savoir si sa femme était connue.

— La vicomtesse! Oh! la la la la! Vous ne savez donc pas que c'est le pays des biches ici? Ces princesses-là, il y en comme cela un mille à Paris.

Cependant, madame La Grange, passant la première, avait franchi le seuil de l'étable.

Adalbert s'était penché dans l'embrasure d'une porte contre quelques brassées d'herbe fraîchement fauchée.

La Chanterie, depuis quelque temps, avait l'habitude de venir tous les jours respirer pendant une demi-heure l'air tiède de l'étable. Il avait eu une fluxion de poitrine. Il aimait la vache.

— Ah! comme il fait bon ici, dit-il en s'approchant de la servante qui déjà s'était mise à traire pour lui.

A cet instant, Alix vit briller quelque chose dans l'ombre, comme un éclair.

C'était son mari qui ouvrait son couteau. Elle s'imagina que c'était un jeu de lumière; elle alla s'appuyer nonchalamment sur le bras de La Chanterie.

— Ah! ma chère, dit-il en lui baisant les cheveux, il n'y a qu'avec toi que je bois du lait.

La servante lui présenta la tasse toute pleine.

— C'est beau, le blanc, dit Alix en penchant la tête avec nonchalance.

A cet instant, le sang de La Chanterie jaillit dans la tasse et sur la robe de la jeune femme.

— J'ai mal frappé, dit le mari en laissant tomber son couteau.

Il était à bout de forces, il faillit s'évanouir.

Alix poussa un grand cri et se jeta dans les bras de La Chanterie.

Ce fut un horrible tableau.

La servante s'était enfuie, portant toujours à la main la tasse pleine de lait et de sang.

La Chanterie avait voulu se jeter sur son assassin, mais Alix s'attachait à lui en criant.

Le mari était toujours là, ne pouvant faire un mouvement, comme s'il eût été changé en statue.

Tout à coup, il se mit à rire bruyamment :

— Eh bien! dit-il en regardant sa femme

que La Chanterie entraînait vers la porte, les diamants sont vrais!

Il tendit les bras et tomba à terre, riant, criant, hurlant.

Vingt personnes étaient survenues.

La Chanterie, qui sentait bien que sa blessure n'était pas bien grave, mais qui ne voulait pas rester en spectacle, jeta Alix dans son coupé, monta à côté d'elle et donna l'ordre de rentrer à Paris.

On questionna le malheureux mari. On ne put lui arracher que ces mots :

— Les diamants sont vrais! Les diamants sont vrais! Les diamants sont vrais!

Il était devenu fou.

XIII

Moralité de cette histoire

On parla beaucoup de cette histoire dans Paris, on en parla tout un soir chez la duchesse.

D'Aspremont s'indigna contre l'adultère.

— Ces pauvres femmes, dit le prince Rio, vous voulez donc les condamner à la prison perpétuelle?

— Elles n'ont qu'à ne se point marier.

— La famille! une autre prison, reprit le prince.

— Eh bien! elles se feront chanoinesses, comme mademoiselle de La Rochemarvy.

D'Aspremont n'était pas convaincu.

— Je ne comprendrai jamais, dit-il, que pour une fantaisie de cinq minutes, celle-ci pour avoir des diamants, celle-là pour se désennuyer, brise le cœur et l'esprit d'un pauvre homme jusqu'à faire de lui un fou pour Bicêtre.

— Je suis sûre, dit la duchesse, que ce beau moraliste qui parle si haut tentera demain de voir le mari devenu fou et de consoler la femme devenue sage.

— Il n'y a pas de quoi rire, reprit d'Aspremont; si je pouvais sauver cette femme et cet homme, je le ferais. Je sais bien que le beau rôle est pour celui qui perd la femme, mais je brave les préjugés.

La Chanterie entra dans le salon et vint silencieusement tendre la main à la duchesse qui lui dit :

— Vous êtes un réprouvé, je ne vous donne pas la main aujourd'hui. Elle était donc bien jolie, cette madame Alix La Grange?

— Qui sait? la beauté du diable! la Parisienne pur sang, toutes les gentillesses et toutes les malices.

— Pourquoi lui avez-vous donné des diamants?

— Il faut bien jeter quelques pierres précieuses dans le jardin des femmes.

La duchesse versa du thé à La Chanterie.

— Vous êtes un tentateur, je ne vous recevrai plus.

— Oh! dit La Chanterie en jouant l'humilité, ce n'est pas avec des diamants qu'on tente les femmes ici.

Et avec une pointe de raillerie, regardant les trois femmes qui étaient là :

— Voyez, vous n'en portez pas. M. de Voltaire avait bien raison de dire : « L'honneur est la seule pierre précieuse que la vertu montre à son doigt. »

— Est-ce que vous revoyez cette jolie dame, demanda Éva?

— Non, elle voyage. Elle est allé pleurer à Florence.

— Florence! Florence! dit la duchesse, la ville des consolations, le pays du renouveau. Avant d'y entrer, on dépouile la robe de Nessus et on s'y habille de la robe des roses. Et avec qui la voyageuse est-elle partie?

La Chanterie se mordit les lèvres.

— Toute seule, répondit-il.

— Vous l'avez conduite au chemin de fer?

— Oui.

— Mais si quelqu'un l'attendait à la première station?

— C'est mon espoir le plus vif. Vous comprenez bien que ce n'est pas à moi à la consoler.

— Et le mari, qui le consolera?

LIVRE IX

ANNA LAFONTAINE

Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, quels que soient les obstacles qui les séparent, — la famille ou le mari, — les deux amants sont l'un à l'autre, de par la nature : *ils s'appartiennent* de droit divin *malgré les conventions humaines.*

CHAMPFORT.

L'adultère est une affaire de canapé.

NAPOLÉON, *au Conseil d'État.*

L'amour plait plus que le mariage, par la raison que les romans sont plus amusants que l'histoire.

CHAMPFORT.

Le divorce est le sacrement de l'adultère

SOPHIE ARNOULD.

Le divorce est si naturel qu'il couche toutes les nuits entre les deux époux.

CHAMPFORT.

Tout ce que je puis affirmer, c'est que mon plaisir n'avait rien de commun avec celui que m'avait fait ressentir, quelques

moments plus tôt, l'aspect de la voie lacté et du ciel étoilé. Cependant, comme dans les situations les plus embarrassantes de ma vie j'ai toujours voulu me rendre raison de ce qui se passe dans mon âme, je voulus à cette occasion me faire une idée bien nette du plaisir que peut ressentir un honnête homme lorsqu'il contemple la pantoufle d'une dame, comparé au plaisir que lui fait éprouver la contemplation des étoiles. Quel reproche pourrait-on faire à un homme qui se trouverait pourvu d'un cœur assez énergique pour aimer toutes les femmes aimables de l'univers? Oui, madame, je les aime toutes, et non-seulement celles que je connais ou que j'espère rencontrer, mais toutes celles qui existent sur la surface de la terre. Bien plus, j'aime toutes les femmes qui ont existé et celles qui existeront, sans compter un bien plus grand nombre encore que mon imagination tire du néant.

Xavier de Maistre.

Que voulez-vous que fasse le mari? Qu'il garde sa femme? Impossible. Qu'il demande une séparation pour délit d'adultère? Allons donc! Je vous dis que vous n'en sortirez qu'avec le divorce.

Napoléon.



I

Prologue d'un drame



UOIQUE la duchesse de Montefalcone n'aimât pas les nouvelles figures, elle accueillait pourtant çà et là quelques personnalités parisiennes présentées par ses amis de la veille.

Ce fut ainsi que le marquis de Monthiers fut de son salon.

C'était l'homme à bonnes fortunes par excellence, quoiqu'il ne fût ni jeune ni beau.

On pourrait s'étonner, au premier abord,

des bonnes fortunes du marquis, car ses traits exprimaient je ne sais quoi de rude et d'abrupte; mais en regardant bien, on voyait le jeu de la bouche et des yeux, des yeux d'aigle, une bouche spirituelle, l'accent de la nature, l'accent de l'art; la bouche achevait ce que les yeux commençaient.

C'était Achille Le Roy qui avait présenté le marquis à Bianca.

— Vous ne voyez pas le jeu de Santa-Cruz, dit d'Ayguesvives à la duchesse; il fait la cour à la marquise et vous donne le marquis. Vous verrez qu'ils ne seront jamais ici tous deux ensemble.

— Je m'en lave les mains, dit Bianca qui ne voulait pas, comme d'Aspremont, remettre dans le bon chemin les femmes qui vont se perdre.

La marquise de Monthiers avait vécu dix ans en pleine vertu, sans sortir de cette « ile escarpée et sans bords », mais elle en était sortie à force d'entendre corner à ses oreilles les bonnes fortunes du marquis. Le vice allait si bien à son mari, il était si resplendissant dans son rôle donjuanesque, il s'épa-

nouissait dans une si belle santé au milieu de toutes ses batailles amoureuses, que la marquise s'était dit un jour :

— A force de vertu, si j'allais vieillir plus vite !

En effet, elle s'apercevait que son mari ne vieillissait pas d'une ride ni d'un cheveu blanc, comme s'il cueillît chaque jour la jeunesse dans ses conquêtes juvéniles. Madame de Monthiers pensa que l'amour conservait ; elle chercha un amoureux quoiqu'il fût un peu tard : on la croyait vouée, sans retour, aux œuvres de charité.

Mais tout d'un coup, on la vit reparaître chez Worth, ce qui indiquait un renouveau chez elle. La baronne de Sparre cita ses toilettes tapageuses dans son menu quotidien, la marquise redevint à la mode, plus éclatante que jamais, comme le soleil après une éclipse.

Santa-Cruz la rencontra dans ces belles dispositions de rouvrir ses bras et ses lèvres sur les fêtes de la vie.

C'était au concert des Champs-Elysées. Elle vint s'asseoir dans un cercle de femmes qu'il connaissait. Quand on le présenta à la

marquise, il avait déjà fait beaucoup de chemin dans son esprit. Elle l'invita à venir chez elle, sous prétexte de bonnes œuvres. — Les bonnes œuvres, c'était son affaire à lui. — Aussi ne se fit-il pas prier.

Cette rencontre fut la première station d'une comédie — ou plutôt d'un drame que nous allons raconter.

II

Monsieur et Madame

Minuit venait de sonner à une petite pendule Louis XVI : un temple grec avec des colonnes doriques, marbre blanc, chapiteaux de bronze doré, cadran horizontal, avec tout le spectacle intérieur du travail des heures.

Le timbre retentissait encore dans le silence nocturne, comme le battement d'ailes d'une heure qui s'envole.

La pendule, comme le sablier des anciens, comme le beffroi du moyen âge, rappelle sans cesse aux vivants qu'ils vont à la mort. La

vie est un voyage, les heures marquent les stations.

Monsieur entra chez madame.

Madame sans doute ne comptait pas les heures, car elle dormait du sommeil profond des enfants et des femmes mariées. Les jeunes filles ne dorment jamais bien.

Monsieur avait une lampe à la main; il la porta sur la cheminée en respirant avec amour le vague parfum de volupté répandu dans la chambre à coucher d'une femme du beau monde. Ce vague parfum est inanalysable, il trahit tout à la fois les senteurs pénétrantes de la chevelure, la poudre de riz qui nuage encore les joues, l'eau de Portugal dont on a arrosé le mouchoir, quelques fleurs jetées çà et là.

— Comme elle sent bon ! dit monsieur en marchant vers le lit.

Madame savait cela, aussi ne se réveilla-t-elle pas.

Il la regarda dormir.

Je ne sais si elle avait étudié sa pose. Elle était dans l'attitude souple et abandonnée des dormeuses de Titien et de Giorgione. Comme

ces héroïnes du seizième siècle, elle offrait le spectacle d'une créature « abondante »; épaules et bras bien nourris de chair, seins robustes quoique un peu amollis, hanches savoureuses et ondoyantes.

Mais chut! il ne faut pas juger ce que nous ne voyons pas par ce que nous voyons. Madame était dans l'attitude des belles Vénitiennes que l'art nous a révélées toutes nues, mais elle était aux trois quarts cachée par la toile de Hollande de son lit et par la batiste historiée de sa chemise.

Pour un œil voluptueux, elle eût paru ainsi beaucoup plus nue que toute découverte, l'imagination dépassant toujours la nature dans les heures de volupté.

— Est-elle assez belle comme cela! dit monsieur.

Il voyait se soulever la gorge de madame dans le rhythme harmonieux de la pendule. Il suivait d'un regard ravi les ondulations d'une chevelure opulente, à demi dénouée, s'éparpillant jusque sur l'épaule.

Madame respirait par la bouche, ce qui donnait à ses lèvres le charme d'un sourire

commencé, ce qui montrait l'accord parfait de ses dents.

— C'est singulier, dit monsieur, on n'a jamais le temps de regarder sa femme.

Et monsieur dévora madame des yeux.

Un sculpteur ne se fût pas écrié du premier coup : « Comme elle est belle ! » parce que madame avait plutôt encore la beauté du charme que la beauté de la ligne. Mais un amoureux ne se fût jamais avisé de regretter pour cette figure les têtes de marbre qui s'ennuient dans les musées, tant elles ont peur d'exprimer les passions de la femme.

— Que c'est beau d'être aimé de sa femme, — quand sa femme est si belle ! — pensa monsieur.

Et il prit en pitié tous ses amis qui se ruinaient avec des créatures sans nom et sans amour.

— Quoi qu'ils en disent, il n'y a encore que le mariage.

Monsieur avait éteint ses bougies. Réveilla-t-il madame ?

III

Qu'il faut cacher son bonheur

Qu'est-ce que monsieur et qu'est-ce que madame?

Il s'appelle Raoul de Kerhoët, elle s'appelle Anna La Fontaine.

Quand ils se sont mariés, — il y a quatre ans, — il apportait en dot un nom et presque une fortune, — un vieux nom qu'il avait rajeuni en se battant comme un lion au Mexique, — une fortune si la terre était aujourd'hui une fortune. Mais qu'est-ce que cinquante mille livres de revenus?

Anna La Fontaine n'avait rien apporté en

dot. C'était la fille d'un magistrat qui avait emporté toute sa fortune en mourant. Elle vivait chez une tante qui connaissait Raoul; elle avait gagné son cœur en chantant, timbre d'or s'il en fût qui pénétrait dans l'âme. M. de Kerhoët aurait bien pu faire un beau mariage avec son nom, avec sa croix, une vraie croix d'honneur comme toutes ne le sont pas, avec sa fortune qu'on croyait plus grande. Il trouva que c'était bien de partager tout cela avec une pauvre fille qui aspirait au bonheur par l'amour. En l'épousant, il était heureux de son bonheur, mais aussi du bonheur d'Anna, — d'autant plus heureux qu'elle lui fit bien comprendre qu'elle ne l'épousait pas parce qu'il était riche et parce qu'elle était pauvre. — Elle faillit même refuser d'être sa femme à cause de cela; quand on parla du contrat de mariage, elle se révolta de n'avoir rien à y mettre.

— Vous savez que nous ne nous marions plus, avait-elle dit un matin à Raoul.

Il ne voulut pas prendre ce mot au sérieux.

Elle se fâcha de son scepticisme et déclara à sa tante qu'elle voulait mourir fille. Raoul

l'aima bien plus, mais elle tint bon dans sa résolution, jusqu'à ce qu'enfin l'amour, surexcité par la résistance, la rejeta violemment dans ce mariage inespéré.

On n'avait jamais eu tant de peine à épouser une fille sans dot.

Raoul était fier de cette victoire; il s'enorgueillissait de faire un mariage là où tant d'autres ne font qu'une affaire. Il remerciait au fond de l'âme cette jeune fille qui avait ainsi prouvé par ce trait de caractère sa noblesse de cœur.

Aussi disait-il à sa sœur, la comtesse de Montreuil, une femme un peu vaine de ses parchemins :

— Anna a plus de race que moi.

Elle avait d'ailleurs une figure qui pouvait compter pour une dot. La beauté, c'est l'argent comptant du contrat de mariage.

C'était la beauté des Parisiennes. Les sculpteurs n'en peuvent rien faire de beau, mais les peintres en font des merveilles. — Figures chiffonnées, disent les pédants, — figures irrésistibles, disent ceux qui aiment l'amour.

Raoul de Kerhoët n'était pas beau, mais

il avait un grand air; le caractère de la famille s'était perpétué en lui. Il n'était pas d'ailleurs trop déshérité par la figure. Si les traits étaient un peu accentués, l'œil bleu et le vague sourire des lèvres avaient une douceur pénétrante; les femmes s'y laissaient prendre aisément, mais il ne s'occupait que de sa femme; à peine avait-il ébauché quelques aventures qu'il n'avait pas voulu finir.

Au sortir de Saint-Cyr, il avait été de l'expédition du Mexique avec son ami, le marquis de Galiffet. Il s'était marié au retour. Jamais mariage n'avait été célébré sous de plus heureux auspices. Mademoiselle La Fontaine était une vraie Parisienne, tout à son cœur et à son esprit; elle avait aimé Raoul pour trois raisons : il était noble jusqu'au bout des ongles, il l'aimait et elle n'avait pas voulu d'abord l'aimer.

Rien ne manqua au bonheur des jeunes mariés, si ce n'est un peu d'argent; on n'avait que cinquante mille livres de rentes et on vivait de pair et compagnie avec des gens qui allaient à quatre chevaux. Mais comme on ne recevait pas, comme la mère de Raoul donnait

tantôt une parure, tantôt un cheval, tantôt un meuble rare, on ne se trouvait pas trop pauvre. Raoul avait le bon esprit de ne jouer ni à la Bourse, ni au club, de fuir les faiseurs d'affaires, en un mot de ne pas retourner sa fortune de l'autre côté comme font ceux qui ont la maladie de l'argent.

Leur vie était charmante : on vivait pour vivre; bien mieux, on vivait pour s'aimer; vous connaissez cette vie-là : une matinée paresseuse, un gai déjeuner, une promenade au Bois, une soirée au théâtre, une soirée dans le monde. On disait partout en les voyant : Sont-ils assez heureux de ne pas s'apercevoir qu'ils sont mariés! En effet, c'étaient des amoureux plutôt que des épousés.

L'hiver passé, qui ne se rappelle la comtesse chantant avec un charme pénétrant, — trop amoureux peut-être, — cette chanson que Reber a mise en musique, comme si Mozart lui eût laissé des airs à placer :

Il est une claire fontaine
Qui murmure nonchalamment
Non loin d'un cabaret flamand.

Le soir, dès que l'ombre incertaine

A jeté ses voiles flottants
Sur la vieille épaule du Temps ;

Quand l'abeille rentre à la ruche,
A la fontaine avec sa cruche
La belle rêve à son amant.

Son amant, dans l'ombre incertaine,
Vient s'enivrer à la fontaine
Bien mieux qu'au cabaret flamand.

Oui, elle chantait et tout chantait en elle et autour d'elle. Mais après quatre ans de bonheur on n'est heureux à deux que si un berceau entre dans la maison; or il y avait déjà plus de trois ans que le comte et la comtesse étaient heureux sans qu'ils aient eu encore à célébrer la fête de l'Annonciation.

Elle n'était pas plus parfaite qu'il n'était parfait : je ne peins pas ici un bonheur d'Arcadie; ils avaient comme tout homme et toute femme leur marque humaine; il était colère, elle aimait la révolte, mais c'était la colère qui éclate de rire et ce n'était pas la révolte à main armée.

Madame de Kerhoët avait un défaut plus grave, elle adorait son mari, mais elle aimait qu'on l'adorât; au bal et au théâtre elle por- ait des robes fort longues, mais il semblait

toujours qu'elle avait oublié le corsage dans son cabinet de toilette.

Après cela elle avait de si belles épaules et un si beau sein que c'eût été un crime de lèse-beauté de ne pas les montrer un peu.

C'était Raoul qui rougissait quand elle entrait dans le monde ou dans sa loge des Italiens, mais à chaque robe nouvelle il avait beau payer un mètre d'étoffe de plus, il n'y paraissait pas. Et pourtant il avait failli se battre en duel avec un de ses amis qui lui dit un jour en regardant les épaules de sa femme :

— Cache donc ton bonheur.

IV

Pourquoi la Comtesse sortit de son lit comme un ouragan

Raoul se retrouva un soir — toujours amoureux — devant le beau lit Louis XVI qui était toujours le lit nuptial.

C'était six mois après que le tableau vivant du parfait bonheur — que nous avons vu — eut été signé par l'amour.

Anna dormait dans la même attitude voluptueuse — plus voluptueuse — comme si elle s'abandonnât à quelque rêve caressant.

Raoul, posé en point d'admiration devant elle. finit par lui apparaître comme un point d'interrogation. Un nuage passa sur le front de la dormeuse, un léger mouvement des

lèvres transforma en petite moue le beau sourire de sa bouche de pourpre et de neige.

Il n'y a pas de sommeil si profond qui ne subisse l'influence présente du spectateur.

Raoul s'éloigna discrètement, tout en murmurant :

— En vérité, ce serait un crime de la réveiller!

Il marcha vers la cheminée et se demanda s'il irait se coucher dans sa chambre. Mais il pensa que ce serait un crime de ne pas la réveiller, pour lui dire au moins une fois combien il la trouvait belle cette nuit-là.

Dans son indécision, il s'était assis sur une petite paresseuse de brocatelle jaune, où la comtesse appuyait son front la moitié du temps.

Il se souleva tout à coup avec une surprise de haute volée.

— Des cigarettes! murmura-t-il. Est-ce que Anna fume depuis qu'elle est devenue dame patronnesse?

Il n'en pouvait douter, c'étaient bien des cigarettes.

— Suis-je assez bête ! dit-il tout à coup, ce

sont mes cigarettes russes. Elle se sera ennuyée ce soir et elle aura voulu faire un peu de fumée.

Il se passa alors une chose extraordinaire.

Vous rappelez-vous la terrible légende du château de Courthuys?

Le sire de Courthuys avait adoré sa femme, mais madame de Courthuys avait adoré le baron de Monthenault.

Un jour de jalousie, M. de Courthuys jeta sa femme à ses pieds et lui dit : « Confesse ton crime, jure-moi que tu as l'horreur de ton amant ou je te foudroie à mes pieds. »

Elle confessa sa faute dans la crainte de Dieu, mais, déjà frappée d'un coup d'épée, elle jura qu'elle mourrait en adorant le baron de Monthenault.

Elle n'eut pas plutôt dit ces mots qu'elle tomba frappée au cœur.

Le sire de Courthuys eut la terreur et le repentir de son crime; son amour survécut à sa haine.

Il s'enferma avec sa femme morte, il la veilla, il la pleura, il pria.

Il eut peur de la justice de Dieu, mais il eut peur de la justice des hommes.

Le meurtre avait été commis dans sa chambre, au rez-de-chaussée du château, devant la grande cheminée.

Qu'allait-il faire de ce beau corps qui avait été son idole et qui était son désespoir? Il souleva le plancher devant l'âtre, il creusa une fosse et il y mit sa femme. Quand il eut recloué le plancher, quand il eut lavé toutes les taches de sang qui l'accusaient, quand il eut prié encore, il sortit et demanda si femme était revenue. On lui répondit qu'on ne l'avait pas vue depuis deux jours. Elle était sans doute allée dans sa famille, ou plutôt, comme le disaient entre eux les gens du château, elle était allée courir l'aventure avec le baron de Monthenault.

Dix années se passèrent. Où est la femme? Nul ne pouvait le dire. L'amant la cherchait encore, le mari l'avait oubliée. Cependant sa dernière heure était venue. Une nuit qu'il était veillé par tout le château, il s'endormit dans le démon ou dans le Seigneur. Il avait béni tout le monde, tout le monde pleurait un si bon maître.

Depuis une heure déjà, il ne respirait plus;

on avait mis la main sur son cœur, il ne battait plus. On avait passé la lampe sur ses yeux, ils ne voyaient plus.

Minuit sonnait à l'horloge, tout le monde était silencieux, on n'entendait que les rafales du vent et le pétillement du feu dans la cheminée.

Tout à coup, voilà qu'une bûche tout allumée se détache du brasier et tombe sur le plancher.

Avant qu'aucun des serviteurs n'ait eu le temps de rejeter la bûche enflammée dans l'âtre, le mort souleva la tête, se jeta hors du lit, prit de sa main blanche le charbon ardent et le précipita au fond du foyer, après quoi il retourna dans son lit s'y coucher pour l'éternité.

— Le maître n'est pas mort, dirent les serviteurs.

Il était bien mort!

En vain essayèrent-ils en le secouant et en lui jetant du vinaigre à la face de le ramener à la vie, oncques depuis le mort ne fit un mouvement.

Si vous savez cette histoire vous compren-

drez bien ce qui se passa dans la chambre à coucher de madame de Kerhoët.

Or voici ce qui se passa.

Tant que Raoul se contenta d'admirer sa femme et de penser qu'il était « le plus heureux des hommes, » style consacré, la jeune femme jouit du sommeil le plus doux et le plus profond, comme si elle eût été bercée par les anges.

Mais dès qu'il s'approcha de la cheminée, un mouvement d'inquiétude agita Anna. Etait-ce un mauvais rêve qui venait s'emparer de son esprit?

L'inquiétude s'exprima plus visiblement quand Raoul murmura tout bas : « Des cigarettes »!

S'il avait pu voir la figure de sa femme, il se fût aperçu qu'elle reprenait sa sérénité quand il crut reconnaître ses cigarettes russes.

Mais qui pouvait lui prouver que c'étaient bien les siennes?

Le feu s'éteignait dans l'âtre; à peine trois ou quatre braises scintillaient-elles encore déjà toutes poudrées de cendres. Çà et là une légère flamme voltigeait comme un feu follet.

Raoul présenta une cigarette vers les braises, mais il se brûla les doigts sans l'allumer. Dans l'âtre, une feuille de papier chiffonnée, à demi mordue par le feu, attira sa main. Il la prit pour allumer sa cigarette, mais voyant une couronne de duc imprimée en couleur :

— Qu'est-ce donc que cela? se demanda-t-il.

Quoiqu'il eût vu sa femme dormir du sommeil de l'innocence, il eut l'incroyable indiscrétion de lire quelques mots de cette lettre déchirée :

Ma belle amie,

Vous n'êtes pas venue, aussi ma journée a été mauvaise. Quand nous quêtons ensemble nous faisons des miracles, aussi c'est par vous que je ferai mon salut. Demain, n'oubliez pas que je vous prends
la Madeleine. Je suis allé au Bois
je n'ai rien vu de beau à la
je ne vous y ai pas vue.
consolation pour
le coupé olive...
marronniers...

C'était tout ce qui restait de la lettre.

— Ah çà! dit Raoul avec une pâle inquiétude, est-ce que je ne sais plus lire?

Il se tourna vers le lit. Anna semblait lutter contre le sommeil et contre le rêve.

Il relut plusieurs fois « n'oubliez pas que... le coupé olive... marronniers... »

— En vérité, ne dirait-on pas que c'est un rendez-vous sous les grands marronniers?

Mais la jalousie n'était pas encore entrée dans son cœur.

— Suis-je assez bête! dit-il, c'est un billet de madame de Monthiers.

Il respira le billet, qui était écrit sur un vergé parchemin.

— C'est cela, reprit-il, ma femme a allumé une cigarette avec la moitié de ce billet, je vais en allumer une avec l'autre moitié.

Et il se pencha vers le feu.

— Singulière orthographe, dit-il en rapprochant le billet vers la lampe. « Je suis allé. » Ces femmes du monde ne savent pas mieux l'orthographe que madame de Sévigné.

Il alluma la lettre pour allumer sa cigarette; après quoi il la rejeta dans l'âtre.

Décidément elle ne voulait pas brûler. Il y avait là une influence diabolique. Aussi la ramassa-t-il une seconde fois, en murmurant :

— Gardons ces pattes de mouche.

A cet instant, madame de Kerhoët, tout endormie encore, se jeta hors du lit et vint en trois pas jusqu'à la cheminée.

Raoul avait eu le temps de cacher la lettre.

— Qu'est-ce que tu fais là? demanda la comtesse à son mari.

— J'attendais que tu fusses réveillée. Mais toi! pourquoi te jeter hors du lit comme un ouragan?

Il se fit un silence.

— J'ai eu peur, je ne sais pourquoi, en te voyant là.

Raoul regarda Anna.

— Tu t'imaginais donc qu'un autre pût être là?

— Tu es fou!

La comtesse embrassa son mari.

— Qu'est-ce que tu fais là? lui demanda-t-elle encore.

— Tu vois, je fume une cigarette.

— Mes cigarettes, dit Anna

— Mes cigarettes, dit Raoul.

Réponse maladroite qui permit à Anna d'ajouter :

— Mes cigarettes, puisque je vous les ai prises.

Car c'était peut-être des cigarettes de la marquise de Monthiers.

— Vous ne m'attendiez pas, Anna?

— Je vous attends toujours et je ne vous attends jamais.

Les maris d'aujourd'hui sont comme les amants d'autrefois.

— Quelle heure est-il?

— Minuit et demi, si vous le permettez.

— Il n'est que minuit et demi? Je suis confuse d'avoir déjà dormi comme une Parisienne de l'île Saint-Louis. Avouez que je suis une bonne pâte de femme. Vous courez le monde et je file de la laine.

— Oui, c'est le sommeil qui tricote.

— Voudriez-vous que ce fût l'amour qui embrouillât l'écheveau?

— Je ne veux rien, sinon vous aimer.

— M'aimer! à minuit et demi, c'est indiscret, monsieur, allez vous coucher.

Mais Raoul ne voulait pas aller se coucher comme cela, — soit qu'il fût jaloux, — soit qu'il fût amoureux, — soit qu'il fût l'un et l'autre.

Il avait prits poɹn oucement sa femme par la taille.

Joli tableau à faire par quelque Baudouin ou quelque Fragonard, que ce mari égaré sous cette femme échevelée à peine vêtue d'une chemise de nuit transparente. Comme le pinceau passerait avec amour du noir au blanc, du drap à la batiste, de la botte vernie au pied nu; comme la lumière jouerait voluptueusement sur cette chevelure caressante, sur ce sein ondoyant, sur cette jambe de chasseresse.

Mais lacomtesse ne resta guère dans cette pose. Elle s'échappa des bras de Raoul et courut se nicher dans son lit.

Sa figure n'exprimait pas la moindre inquiétude. Elle allait dormir encore dans la même insouciance.

D'où vient qu'elle n'avait plus peur ? C'est qu'elle ne voyait plus que par les yeux du corps.

Par la seconde vue, quand elle dormait, elle avait aperçu son mari prenant la lettre dans l'âtre, — cette lettre fatale qu'elle croyait brûlée. — Maintenant qu'elle était tout éveillée, elle ne voyait plus que ce que lui montraient ses yeux, c'est-à-dire un mari qui s'attarde dans la chambre de sa femme dans le vague désir d'y être le bienvenu.

V

Serpents et Couleuvres

Cependant Raoul demeurait toujours à la cheminée, profondément atteint par cette arme empoisonnée de la jalousie qui est la mort et la vie du cœur.

— Raoul, je vous en supplie, laissez-moi dormir, car j'ai perdu ma journée.

— Vous quêtiez pour les pauvres, la quête n'a donc pas été féconde?

— C'est pour demain, nous n'avons pas quêté aujourd'hui.

— Il faudra pourtant que la marquise de Monthiers me présente au marquis.

— Ah! mon ami, quelle mauvaise compagnie et quel mauvais exemple! Bonsoir, monsieur mon mari.

La comtesse se retourna de l'autre côté. La géographie du lit fut toute changée; les golfes, les détroits, les îles, les caps — de bonne espérance — se dessinèrent vaguement comme sous le déluge. Raoul remarqua avec une émotion contenue que les Alpes étaient plus hautes encore que tout à l'heure.

— Vous savez que j'ai tiré les verrous et que je vais violer l'hospitalité.

— Monsieur, ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

— Madame, on ne croit plus aux paroles de l'Évangile.

— Monsieur, vous êtes un impie, je vous ferai excommunier. Après tout, vous êtes le maître chez moi, donnez-vous la peine de vous coucher.

Ces paroles furent dites avec un air si dégagé, que la passion de Raoul tomba sur le tapis pendant que madame se réfugiait presque dans la ruelle.

— En vérité, madame, vous n'êtes pas une

femme nocturne, — je veux dire une belle de nuit.

— Vous avez bien raison, monsieur, ne venez jamais me voir avant que le soleil ne soit levé.

— Adieu, madame!

— Adieu, monsieur!

Dès que Raoul eut fermé la porte, il s'écria en frappant du pied :

— Que le diable emporte les femmes qui deviennent des dames patronnesses!

Quand il fut rentré chez lui, il reprit la lettre. Elle ne brûlait plus, mais elle le brûlait.

— Est-ce que je serais jaloux? se demanda-t-il en se regardant dans un miroir.

Et comme il se trouvait moins beau, il reprit :

— Allons donc! je ne serai jamais ridicule. J'ai mal joué mon jeu ce soir. La vraie diplomatie conjugale, c'est l'action et non la parole; si j'avais été mieux inspiré, j'eusse tout doucement embrassé ma femme en éteignant la lampe.

Il se coucha.

— Ces pattes de mouche m'impatientent. « Je suis allé... » avec un seul *é!*

Il s'endormit.

Mais quand la pendule sonna une heure, Anna trouva que son oreiller était bourré de serpents et de couleuvres; elle jugea que son mari était bien ennuyeux de l'avoir réveillée, parce qu'elle avait mal dormi et qu'elle serait toute pâle le lendemain.

Une faute d'orthographe allait amener le drame dans cette maison où le bonheur payait son loyer depuis quatre ans.

VI

Les suites d'une faute d'orthographe

Quand Raoul s'éveilla, le soleil frappant son lit d'un rayon furtif, éclairait la lettre brûlée qu'il avait jetée sur son couvre-pieds.

— Encore cette lettre, dit-il avec impatience.

Il la ressaisit.

— Quelle folie! Tout cela est de l'histoire ancienne. Et pourtant pourquoi cette nouvelle secousse de jalousie?

Son cœur battait.

— Est-ce bien là l'écriture de la marquise? un homme ne ferait pas de pareilles pattes

de mouche. C'est égal, cette orthographe m'inquiète.

Il se leva et sonna.

— Madame est-elle réveillée?

On lui dit que madame avait demandé du chocolat, mais qu'elle avait recommandé de ne plus entrer dans sa chambre avant midi.

— Quel sommeil ! dit Raoul, elle dort à minuit, elle dort à midi, c'est décidément le sommeil de l'innocence.

Il devait déjeuner chez sa sœur qui arrivait de la campagne et qui avait à lui parler de ses fermiers. Il entrelut ses journaux, il écrivit deux lettres et il sortit à pied.

Il demeurait rue de Morny, sa sœur demeurait avenue Matignon, la course ne fut pas bien longue.

Il était préoccupé en entrant chez sa sœur. Comme elle avait dix années plus que lui, elle avait toujours été sa confidente. Toutefois, il ne voulait pas lui dire qu'il était jaloux ; il lui avait si souvent chanté son bonheur sur tous les tons et surtout sur le *fa* dièze, qu'il lui eût trop coûté de changer de gamme.

Mais, tout en parlant fermage :

— Est-ce que tu ne connais pas madame de Monthiers?

— Non, je l'ai à peine vue trois fois à la messe.

— C'est cela, une dame patronnesse qui quête avec ma femme. Et le marquis, le connais-tu?

— Comme toi; ne le rencontre-t-on pas un peu partout, à la Cour, au Bois, aux Italiens? Tu sais, moustaches retroussées, lorgnon dans l'œil, sourire de fat.

— Je ne l'ai jamais bien remarqué, il n'est pas de mon club. Est-ce que tu pourrais m'avoir de l'écriture de la marquise?

— Quelle idée! tu en es donc amoureux?

Raoul pâlit.

— Peut-être.

Et se reprenant : — Non, ma chère; je te dirai pourquoi il me faut de son écriture.

— Tu veux donc la faire pendre? Pour un homme, écrire est un cas pendable; pour une femme c'est bien pis. Qu'importe? dans deux heures je te promets l'écriture de la dame.

— Comment feras-tu?

— C'est bien simple.

La sœur de Raoul prit son buvard et écrivit :

« *Madame,*

« *Une femme de chambre qui a été à*
« *votre service et qui s'appelle je crois*
« *Marie, Maria, Marianne ou Mariana,*
« *va entrer chez moi; soyez assez gracieuse*
« *pour me dire un mot de ses états de service.*

« La comtesse de Montreuil. »

Aussitôt écrite la lettre fut envoyée. Le messager rapporta ce billet :

« *Madame,*

« *Marie, Maria, Marianne, Mariana est*
« *une vraie coquine; je ne me la rappelle*
« *pas, mais je suis bien sûre de ce que je dis,*
« *car tous les états de service de ces demoi-*
« *selles sont écrits avec de l'encre de la très*
« *petite vertu. Je suis désolée, madame, de*
« *n'avoir pas à vous donner de meilleurs*
« *renseignements sur cette demoiselle.*

« La marquise de Monthiers. »

La comtesse de Montreuil avait passé ce billet à Raoul; il le regarda avec une émotion visible.

— Mais ce n'est pas l'écriture de la marquise, dit-il, parlant malgré lui.

— La marquise t'écrit donc?

— Non, elle écrit à ma femme; voilà ses pattes de mouche changées en belle anglaise.

— Elle fait donc quelquefois écrire ses lettres par sa femme de chambre?

— Allons donc! cela ne se fait que chez ces demoiselles; une femme du monde ne dit ses secrets qu'à elle-même.

— Et encore elle se trahit.

— Qu'est-ce que ce marquis de Monthiers?

— Le marquis de Monthiers est un homme d'esprit cuirassé de scepticisme, qui dit que sa vie est un jeu et non un devoir. Il a son point d'honneur comme Lovelace : il n'a jamais menti avec les hommes, mais il n'a jamais dit une vérité aux femmes, pas même à la sienne. Il ne s'est marié que pour s'abriter. Sa femme est une pieuse créature qui se console à l'église. Elle voit tout; mais, comme le roseau, elle pleure et s'incline.

— On m'a dit qu'elle avait des réveils de jeunesse.

— Décidément tu aimes madame de Monthiers.

— Tu sais bien que j'adore ma femme.

Raoul relisait la lettre.

— Au moins, cette fois, elle a mis l'orthographe, « je suis désolée »; il y a bien deux *e*.

VII

Que les Maris les plus spirituels sont les plus bêtes

Madame de Montreuil parlait encore à Raoul que déjà il n'était plus là.

La marquise de Monthiers demeurait rue Boissy-d'Anglas.

Pourquoi Raoul alla-t-il se promener rue Boissy-d'Anglas? C'est une des rues les plus ennuyeuses de Paris. Ce que c'est que d'avoir la prescience des choses! Il y était à peine depuis un quart d'heure, il avait allumé un second cigare, quand il reconnut le coupé de sa femme qui venait par le faubourg Saint-

Honoré. Il se jeta dans le passage de la Madeleine et revint bientôt sur ses pas.

Comme il l'avait prévu, le coupé était arrêté devant la maison de la marquise, un hôtel à trois familles, deux appartements sur la façade et un petit corps de logis au fond de la cour.

Il éprouva quelque embarras à entrer lui-même, un peu à cause de son cocher qui le regarda avec curiosité, mais surtout dans la crainte de rencontrer la marquise avec sa femme. Sans doute, elles devaient avoir grande hâte d'aller quêter. Mais la jalousie triomphe de tout, même pour s'humilier. Il alla droit au concierge et ne craignit pas de l'interrompre dans la lecture d'un *Premier Paris*.

— Madame la marquise de Monthiers est-elle chez elle? demanda-t-il d'une voix rapide.

— Non, monsieur, elle est sortie tout à l'heure.

Raoul reçut cela en pleine poitrine.

— Eh bien! se demanda-t-il, où donc est allée ma femme?

Il se tordait la moustache.

— Et le marquis est chez lui, sans doute?

— Oui, monsieur, mais monsieur le marquis ne reçoit que le dimanche.

Il vint cette idée à Raoul, qu'après tout, puisqu'il y avait plusieurs locataires dans la maison, sa femme pouvait bien n'être pas chez le marquis.

Le caractère de la jalousie, c'est de jeter le doute sur toutes choses, c'est de répandre la nuit sur la lumière. La jalousie est la plus belle brouilleuse de cartes qui soit au monde. Si bien que Raoul ne savait plus que faire, d'autant plus que le portier avait remis ses lunettes pour se replonger dans son *Premier Paris*. Raoul se hasarda pourtant à lui faire encore une question :

— C'est au fond de la cour que demeure monsieur de Monthiers ?

— Non, monsieur, au fond de la cour, c'est une famille américaine. Monsieur le marquis demeure au premier.

Raoul fit un pas pour franchir le seuil du vestibule sans bien savoir s'il irait plus loin.

Il fit un second pas, puis un troisième pas. Il monta vingt marches. Quand il vit la porte il réfléchit.

— Pourquoi pas ? dit-il.

Et il sonna.

— Oh ! mon cœur, dit-il en se contenant.

Voyait-il dans son imagination sa femme en conversation plus ou moins criminelle avec le marquis ? Pourquoi se hasarder au spectacle de son malheur ? Pourquoi pénétrer dans la coulisse avant que le rideau ne fût levé ?

Raoul ne pouvait s'expliquer comment sa femme qu'il adorait, avait pu tomber sous le charme de cet homme. Puisqu'elle avait tant aimé son mari, pourquoi courait-elle chez un amant ?

Cependant un grand laquais vint ouvrir. Raoul avait déjà sa carte à la main.

— Annoncez-moi, dit-il d'un ton impératif.

— Monsieur le marquis ne reçoit pas.

— Portez ma carte, il me recevra.

Le valet eut l'air d'obéir, mais il revint presque aussitôt dire que le marquis ne recevait pas.

Puis se ravisant :

— Monsieur, veuillez entrer par ici.

Il ouvrit la porte du fumoir qui donnait sur

l'antichambre et qui s'ouvrait sur une petite serre.

—J'espère, dit-il, décider monsieur le marquis à recevoir monsieur le comte.

Le laquais, digne d'être un valet de comédie, avait vu la comtesse monter au-dessus. Il savait bien pourquoi. Il s'imagina qu'il la sauvait d'un grand péril en retenant son mari.

Il avertit le marquis, qui vint à la rencontre de Raoul.

— Quoi! dit-il gaiement, dans le fumoir, sans cigare!

— Monsieur, dit Raoul gravement, je croyais que votre femme et la mienne quêtaient ensemble aujourd'hui?

—Je crois, monsieur, que votre femme et la mienne sont en effet en route pour quelque bonne œuvre.

Le marquis dit cela avec un si grand air de bonne foi, que Raoul fut presque apaisé, mais il ne put s'empêcher de dire :

— Quand ma femme est entrée, la marquise était sortie.

— Eh bien! monsieur, c'est que madame

de Kerhoet est montée plus haut, chez madame de Saint-Yon. Voyez.

Raoul respira.

— Qu'est-ce que madame de Saint-Yon.

Le marquis sourit.

— Ni moi non plus, répondit-il.

Raoul salua et sortit, regrettant déjà d'avoir écouté sa jalousie.

Comme il montait les premières marches du second étage, la comtesse apparut sur le palier.

— C'est vous, Raoul, quelle bonne aventure vous amène ici?

Si la comtesse n'eût pas été voilée jusqu'au menton, elle n'eût certainement pas osé parler ainsi.

Raoul était un homme d'esprit, mais tout homme d'esprit renferme une bête les jours de passion. Voilà pourquoi Raoul, au lieu de condamner sa femme par un regard sévère, lui demanda grâce par un sourire. Il lui demanda grâce pour avoir osé la suivre dans une maison où elle n'était pas encore allée avec lui.

— Ma chère Anna, quand j'ai vu votre

coupé, j'ai voulu vous demander si vous vouliez venir dîner chez ma sœur qui repart bientôt pour Montreuil.

La comtesse comprit que son mari était battu et qu'il était sur le point d'être content, aussi reprit-elle son accent souverain :

— Eh bien! mon ami, allez dire à votre sœur que je dînerai avec elle.

Le mari et la femme étaient arrivés devant le coupé. Raoul ouvrit la portière, elle monta lestement et la referma.

— Adieu, lui dit-elle, je vais tenter de retrouver madame de Monthiers que j'ai manquée d'un quart d'heure.

— Et où espérez vous la retrouver?

— Madame de Saint-Yon m'a dit qu'elle n'avait pu m'attendre parce qu'elle était à la Madeleine à une messe de mariage.

Cela fut si naturellement dit qu'il ne resta pas un doute dans le cœur de Raoul. Quand il se retrouva seul une larme de joie vint baigner sa paupière.

— Je l'aime tant! murmura-t-il. J'aimerais mieux mourir que de la perdre.

Mais ce rayon de bonheur ne fut qu'un

rayon qui passe, car le souvenir revint à Raoul des deux écritures de la marquise.

— Si la première lettre était du marquis? dit-il avec un serrement de cœur.

Et il s'enfonça une fois encore dans sa jalousie.

A ce moment il s'aperçut que le coupé, au lieu de prendre la rue de Suresnes pour aller à la Madeleine, gagnait la rue du Faubourg-Saint-Honoré et remontait vers Saint-Philippe.

— Oh! les femmes! dit-il en frappant du pied, des énigmes toutes pétries de mensonges!

Une grande tristesse traversa son esprit.

— Je suis trahi! dit-il. Et quand je pense que dans ma lâcheté, — dans ma bêtise, — je lui ai galamment ouvert la portière!

Il voulut retourner chez le marquis pour le souffleter. Mais ce n'était pas contre le marquis, c'était contre sa femme que se tournait sa colère.

Ce n'était pas contre celui qui lui volait son bien, c'était contre la complice qui ouvrait la porte au voleur.

Mais était-il possible que le marquis de

Monthiers fût l'amant de cette belle comtesse de Kerhoët?

Et puis, qui sait si c'était le marquis de Monthiers qui avait fasciné Anna?

Pourquoi Santa-Cruz avait-il loué le second étage de l'hôtel du marquis de Monthiers sous le nom de madame de Saint-Yon qu'il ne connaissait pas?

VIII

Un peu — beaucoup — passionnément — point du tout.

Raoul alla au club comme pour échapper à lui-même. Madame de Montreuil ne devait rentrer qu'à l'heure du dîner.

Il joua un jeu d'enfer. Pourquoi gagna-t-il, lui qui avait toujours perdu jusque-là?

— Ce Raoul! dit le vicomte d'Arcy. Il est heureux aujourd'hui comme un mari de Molière!

Raoul jeta un regard furieux sur celui qui le trouvait si heureux.

— Est-ce que ta maîtresse te trompe? lui demanda un autre joueur.

— Peut-être, dit Raoul.

— Vous savez bien qu'il n'a pas de maîtresse, dit un troisième. C'est un mari à mettre sous cloche, tant il aime sa femme.

— Oui, dit un quatrième qui avait tout perdu, il adore sa femme et il a bien raison. Le marquis de Monthiers me disait ce matin que c'était bien la plus délicieuse des Parisiennes.

— Monsieur ! dit Raoul en jetant les cartes au visage de celui qui parlait, le marquis de Monthiers n'en sait rien, ni vous non plus.

Le vicomte d'Arcy voulut calmer celui qui gagnait et celui qui perdait, mais il était trop tard.

En moins d'une minute, les témoins, le lieu du combat, le choix des armes, tout était résolu.

Raoul ne put s'empêcher de songer à la folie des hommes. Il allait se battre avec un de ses amis, qui ne lui avait jamais fait de mal, au lieu de se battre avec le marquis, qui peut-être lui avait volé son bonheur.

Quand Raoul arriva chez sa sœur pour dîner, il maîtrisait assez son émotion pour la

masquer par un visage mélancolique, mais presque souriant.

Sa sœur ne s'y méprit pas.

— Raoul ! il y a quelque chose là ! dit-elle en lui mettant la main sur le cœur.

Il se contint d'abord ; mais il eût bientôt éclaté dans son expansion si sa femme ne fût arrivée. Jusque-là il avait tout dit à sa sœur. Il avait même été jusqu'à s'humilier devant ce confesseur d'un ordre profane, qui ne pardonnait pas au nom de Dieu, mais au nom de la famille.

Tout homme, même s'il est fort et s'il brave l'opinion, a toujours en ce monde un cœur caché où vient se réfugier le sien dans les grands jours de doute, de défaite et de chagrin. Celui qui n'a pas cet ami-là arrive toujours à cet hôte qui s'appelle le suicide.

Les femmes peuvent tromper les hommes, elles ne trompent jamais les femmes. Dès que Anna fut entrée, madame de Montreuil jugea qu'elle avait trahi son frère. La comtesse n'avait pourtant pas écrit cela sur son chapeau. Elle affectait la belle insouciance des femmes qui ne portent pas en elles une

passion cachée, mais elle avait perdu ce limpide regard qui montre l'âme comme la lumière montre le ciel : les nuées d'orages avaient traversé l'azur.

— Comme vous êtes heureux d'être heureux ! dit-elle en regardant bien le mari et la femme.

— N'est-ce pas ? dit Anna en essayant un sourire qui n'était pas gai, parce que c'était le sourire du mensonge.

— Qu'est-ce que le bonheur ? murmura amèrement Raoul.

— La belle question ! reprit madame de Montreuil, qui n'avait été mariée qu'un an. Le bonheur est d'être deux.

— C'est peut-être d'être trois, dit Anna.

Raoul frémit jusque dans ses cheveux.

Les femmes aiment à jouer avec le danger. La comtesse regarda Raoul et ajouta d'une voix câline :

— Pourquoi n'ai-je pas un enfant !

Raoul ne doutait pas que sa femme ne voulût exprimer cette pensée-là, mais il ne pouvait s'empêcher d'entrevoir la figure du marquis plutôt que la figure d'un enfant.

On se mit à table. Le dîner fut saccadé. Chaque parole était une arme à deux tranchants. Madame de Montreuil voyait l'abîme entre les deux époux. La comtesse avait beau trouver des mots d'amour pour son mari, c'était des fleurs qui tombaient dans l'abîme.

Au dessert, on vint avertir que la voiture de la comtesse attendait.

— Ma chère sœur, dit la comtesse, je vais aux Italiens, la Patti va bientôt ne plus chanter, voulez-vous venir avec moi?

— Non, dit madame de Montreuil, qui voulait causer avec Raoul, je n'allais aux Italiens que pour voir le Persan; je suis d'une autre période; Mario était mon homme. Je suis une vieille lune, je ne me montre plus, ni de face, ni de profil, ni de trois-quarts, si ce n'est aux rossignols de mon parc. Mon ténor est un merle et ma prima donna une fauvette.

— Adieu donc, dit la comtesse sans insister.

Elle se pencha vers Raoul, le baisa au front et lui dit doucement :

— Vous viendrez me prendre, n'est-ce pas?

Raoul conduisit sa femme à son coupé. Comme le matin, il ouvrit la portière. Il n'é-

tait descendu qu'avec l'idée de remonter chez sa sœur, mais il monta dans le coupé à côté de sa femme, plus amoureux et plus jaloux que jamais.

— Anna! m'aimes-tu?

— Quelle question! Tu es fou!

— Non, je ne suis pas fou, je suis bête; je te demande si tu m'aimes?

— Il n'y a que les marguerites qui répondent à ces questions-là. On aime son mari — un peu — beaucoup — passionnément — pas du tout — cela dépend des heures.

On passait sous un réverbère. Raoul prit sa montre et regarda l'heure. Il était huit heures trente-huit minutes.

— Eh bien, aujourd'hui samedi, 5 décembre, à huit heures trente-huit minutes du soir, m'aimes-tu?

— Beaucoup.

— Ce n'est pas assez.

— Eh bien, je ne t'aime pas du tout.

— C'est trop.

— Mon cher mari, vous n'êtes qu'un enfant! Quand on va aux Italiens avec un collier de perles, une coiffure embarrassante, des

boucles d'oreilles trop lourdes, un corset oppresseur, on n'a pas le loisir de questionner son cœur.

M. de Kerhoët était furieux.

— Ma chère, quand on aime, on le sait bien sans se le demander. Qu'est-ce que tout cet échafaudage de la coquetterie devant un cri de l'amour? Si tu m'aimais, tu ferais le sacrifice de ta coiffure et de tous ces diamants, qui sont des miroirs aux alouettes, pour venir m'offrir chez toi une tasse de fleurs d'oranger.

— Parfum de la lune de miel, mon cher Raoul. Nous sommes bien loin de ce temps-là!

— C'est-à-dire que tu es bien loin de moi, n'est-ce pas?

— C'est-à-dire que tu es un tyran. Ne faudrait-il pas que je sacrifiasse une soirée aux Italiens pour te voir lire le journal, les pieds sur mes chenets? Tu sais comme j'aime la Patti.

— Pourquoi me dis-tu cela? Tu sais bien que la Patti ne joue pas. On donne *Sémiramide*.

— Oh! quel bonheur! s'écria la comtesse.

Mademoiselle Krauss y sera superbe! Tu m'apporteras un bouquet au dernier acte.

Raoul vit bien qu'il perdait son temps. La femme qu'il avait adorée n'était plus là. Celle qui parlait était une autre créature qu'une passion nouvelle avait créée.

— A quoi penses-tu? lui demanda Anna. Prends-donc un visage plus gai.

— Oui, murmura-t-il, car il faut porter le deuil en rose.

IX

Les Secrets de la maison.

On était arrivé à la place Ventadour. La comtesse descendit rapidement, espérant que Raoul se ferait conduire au club par le coupé ; mais il descendit aussi et il lui offrit le bras.

La salle était éblouissante. La reine s'en va, vive la reine ! Mademoiselle Krauss allait succéder à mademoiselle Patti. Il n'y a jamais d'interrègne au théâtre.

— Et pourtant, dit Raoul, la Patti n'a jamais été plus belle et plus passionnée que dans ses dernières représentations.

— Oui, dit Anna, il n'y a que la Patti qui puisse faire oublier la Patti.

Au moment d'entrer dans la loge, le premier homme que rencontra Raoul, ce fut le marquis de Monthiers.

La comtesse le vit sans l'avoir regardé. Il la salua vaguement.

— Est-ce que la marquise de Monthiers viendra ce soir? demanda Raoul à sa femme.

— Sans doute, elle est déjà là-bas à l'avant-scène du second rang.

A peine la comtesse fut-elle assise dans sa loge, qu'elle prit sa lorgnette pour regarder la marquise — je me trompe — les hommes qui étaient dans sa loge.

Sans doute les deux amants se comprirent. « Ne venez pas dans ma loge. » « Ne me rencontrez pas quand je sortirai. » « Prenez garde, on a les yeux ouverts. » « Ne m'écrivez plus. » Et autres petites dépêches télégraphiques plus ou moins diplomatiques et expressives.

— Qui donc est dans la loge de madame de Monthiers? demanda M. de Kerhoët à sa femme.

— Je n'en sais rien... M. de Monthiers,

M. d'Ayguesvives, le duc de Santa-Cruz...

— Est-ce qu'il n'est pas un peu l'amant de la marquise?

— Pas du tout.

Si Raoul n'eût pas été jaloux du marquis, il le fût devenu du duc en écoutant ce *pas du tout*.

Au premier entr'acte, il sortit en disant à sa femme qu'il allait au foyer.

A de certains jours le cigare est l'ami de l'homme; quand tout vous trahit, on se met à fumer avec fureur, comme pour enivrer son chagrin. Raoul entra au passage Choiseul et s'y promena tout en fumant pendant cinq minutes.

— Pourtant, dit-il tout à coup, il faut que j'aie le dernier mot de mon malheur!

La jalousie ne recule devant rien, ni devant le ridicule, ni devant l'humiliation, ni devant la trahison. Tout savoir, c'est peut-être une douleur, mais c'est aussi une joie. C'est la volupté de la colère, de la vengeance et des larmes. Raoul rentra chez lui et demanda la femme de chambre d'Anna.

C'était une fille intelligente, qui, comme toutes les femmes, aimait à servir les trahi-

sons. Sa maîtresse avait eu beau faire, elle l'avait surprise dans son crime; il avait bien fallu qu'elle se confessât un peu à cette fille. Elle n'avait pas voulu la prendre pour confidente, mais elle était inquiète devant elle, surtout devant certaines allusions que se permettait cette fille. Elle avait songé à la mettre dehors, mais elle avait eu peur : elle jugea plus prudent d'être douce pour elle. La femme de chambre ne pardonnait pas à la maîtresse de ne pas lui avoir tout dit.

Quand cette fille fut devant Raoul, il se trouva misérable de la vouloir interroger; mais la jalousie le brûlant, il lui demanda avec brusquerie :

— Est-ce que ma femme aime beaucoup la marquise?

— La marquise? dit la femme de chambre avec un sourire imperceptible; oui, monsieur, madame l'aime beaucoup.

— Depuis quand?

— Monsieur doit bien le savoir; depuis que madame n'aime plus monsieur.

Raoul s'avança comme pour foudroyer la femme de chambre.

— Savez-vous bien ce que vous dites ?

La femme de chambre avait reculé jusqu'à la porte.

— J'ai voulu dire que depuis que madame voit tant la marquise, tout est changé autour d'elle ; elle ne parle plus que d'aller à la messe, au sermon, aux conférences, aux assemblées de charité ; madame est toujours dehors.

— Connaissez-vous le marquis?

— Dieu m'en garde ! c'est un homme à bonnes fortunes ! Il enjôle toutes les femmes ! Monsieur a-t-il donc oublié que l'an passé encore, il a tourné la tête à cette jeune princesse qui venait ici ? Je ne me suis jamais expliqué comment monsieur permettait à madame d'aller chez la marquise.

— La marquise est une sainte femme !

— Oh ! pour cela, non ! Et puis, si la marquise n'était pas là quand madame va pour la voir?

Raoul fit un effort surhumain pour se contenir.

— Parlez, parlez, dit-il en élevant la voix.

— Monsieur le comte me fait peur !

— Parlez ! vous dis-je.

La femme de chambre jugea qu'elle en avait trop dit pour s'arrêter en chemin; elle avait brûlé ses vaisseaux vers la femme, il ne lui restait plus qu'à obtenir grâce du mari.

— Ah! monsieur, dit-elle avec une sensiblerie théâtrale, j'ai pleuré de votre malheur; je n'ai jamais compris comment ce coureur de femmes a pu triompher de madame la comtesse. Que voulez-vous, monsieur! il y a des heures de vertige, de folie, d'entraînement...

— Mais que savez-vous donc?

— Je sais tout.

Raoul bondit.

— Vous ne savez rien! cria-t-il à cette fille. Vous ne savez rien, parce qu'il n'y a rien. Pas un mot, ou je vous tue!

X

Le Testament d'un jaloux

Raoul sortit pour aller au club où il devait retrouver ses témoins pour le duel du lendemain.

On décida qu'on se battrait à l'épée dans un petit jardin boisé et perdu du Parc des Princes.

Ce duel ennuyait Raoul : toute sa colère contre son adversaire était tombée avec les cartes qu'il lui avait jetées à la figure. Sa vraie fureur se tournait contre le marquis de Monthiers ; il espérait bien d'ailleurs que le premier duel n'empêcherait pas le second qu'il

méditait. Il était renommé, quoiqu'il ne se fût battu que deux fois, pour son adresse de main; on disait de lui que c'était le chat qui joue avec la souris, tant il était sûr de son épée. Il était bien décidé à désarmer son camarade du club, à le blesser à la main, sans se découvrir jamais; il voulait se réserver pour l'autre duel : un duel à mort cette fois.

Comme il ruminait toutes ses idées, il vit passer son adversaire.

Il alla à lui :

— Voulez-vous m'accorder vingt-quatre heures? J'ai une autre affaire...

L'adversaire savait bien que Raoul ne reculait pas devant le danger.

— Un duel de femme? dit-il en essayant de rire.

— Peut-être, dit Raoul.

— Eh bien! c'est dit. C'est ennuyeux de remettre cette partie de plaisir, mais après tout, c'est demain dimanche, je suis un peu Anglais par là, je ne tiens pas à me faire tuer ce jour-là.

Raoul retourna vers ses témoins.

— Le duel est retardé de vingt-quatre heu-

res, mais soyez mes témoins contre le marquis de Monthiers. Vous irez lui dire à minuit, à son club, quand il reviendra des Italiens, que je veux un duel demain. Il sait pourquoi. S'il n'accepte pas d'être l'insulteur, je le serai, moi !

Les deux témoins s'étaient remis à jouer.

— Qu'est-ce que cette fureur de tuer tout le monde? Laisse-nous un peu respirer.

— Si tu continues, il te faudra des témoins à l'année.

Dans sa fièvre, Raoul aurait voulu jouer en une heure le dernier acte de sa vie.

Quand il retourna aux Italiens, sa femme était partie quoiqu'on ne fût qu'au commencement du dernier acte.

Il regarda la loge du marquis de Monthiers, la marquise y était seule. Il ressentit une nouvelle secousse de jalousie et de fureur.

A son club, il rappela à ses témoins que l'heure approchait. Il passa au club du marquis comme pour s'assurer de sa proie. Le marquis n'avait pas paru.

Il courut chez lui, sa femme n'était pas rentrée.

Le pauvre homme faisait sa descente aux enfers; jamais un amoureux n'avait subi plus violemment les misères de la passion.

Il s'enferma dans sa chambre pour écrire des lettres d'adieu; il lui sembla que tout était fini pour lui.

Il prit la plume et commença par écrire à sa mère.

Sa mère! il y avait un an qu'il ne l'avait vue; pour complaire à sa femme, il n'était pas allé, comme les autres années, la conduire au pays natal; on avait couru les Pyrénées, Bade, Biarritz. Il ne put s'empêcher de penser à cette ingratitude des enfants qui ne se tournent vers leur mère que les jours de désespoir.

Il n'acheva point la lettre. Il prit une autre feuille de papier et écrivit d'une main agitée avec une plume qui grinçait de colère comme lui : « *Ceci est mon testament.* »

— Mon testament! dit-il avec amertume. Pas un enfant! Des amis d'une heure! Une femme qui me tue!

Il jeta sa plume.

— Et pourtant, si on laisse ce qu'on a à

ceux qu'on aime, c'est encore pour cette femme que je dois faire un testament.

Et il pensa au lendemain.

Le lendemain, s'il était mort, peut-être le pleurerait-elle! Peut-être ce grand coup lui rouvrirait-il ce passé tout rayonnant d'amour où ils avaient vécu si heureux, un paradis d'où ils étaient chassés parce qu'elle avait eu, elle aussi, ces infernales curiosités qui perdent toutes les femmes.

Raoul reprit sa plume et écrivit :

« *Je lègue ma fortune à Anna La Fon-*
« *taine, ma femme.*

« *Je lègue dix mille francs aux pauvres de*
« *Kerhoët et dix mille francs aux pauvres de*
« *Paris. Je lègue vingt mille francs au*
« *sculpteur Monjoyeux, qui a exposé*
« *mon buste au Salon de 1868. Je lègue*
« *cinquante mille francs à mon ami Arthur*
« *Blanchemain. Je lègue ma bibliothèque à*
« *Théodore de Grave et à Guy de Charnacé,*
« *mes témoins dans mon dernier duel.*

« *Je prie monsieur le comte de Juvisy*
« *d'être mon exécuteur testamentaire, à la*

« *condition qu'il choisira dix de mes ta-*
« *bleaux pour son cabinet. Il a trop d'a-*
« *mitié pour moi pour me refuser malgré la*
« *condition que je lui impose.*

« Ecrit à Paris, ce samedi 5 décembre 1868.

« RAOUL DE KERHOET. »

Il plia le papier, le mit sous enveloppe et l'enferma dans son secrétaire. Après quoi il se remit à la lettre commencée pour sa mère. Mais avant de la continuer, il sonna :

— Il me semble que j'ai reconnu les chevaux.

— Oui monsieur, madame rentre.

Il voulut courir à elle et la foudroyer sous sa colère. Il se retint à la table comme s'il voyait apparaître la douce et chère image de sa mère.

Il acheva ses adieux à celle qu'il avait bien aimée, à celle qu'il avait oubliée pour un autre amour.

— Ah! dit-il, l'amour des mères c'est le seul amour qui ne trahisse pas!

Et quand il eut fini sa lettre, il alla droit à la chambre de sa femme.

XI

Que la femme adultère n'a pas d'insomnie

Il ne fut pas peu surpris de la voir couchée et sommeillant déjà. Il ne lui avait fallu que cinq minutes pour se décoiffer et se déshabiller.

Il ne comprenait plus rien à cette femme; dormait-elle ou faisait-elle semblant de dormir? Comment n'avait-elle pas verrouillé sa porte? Pourquoi ne se réveillait-elle pas à son arrivée? Pourquoi n'avait-elle pas éteint le chandelier à deux branches allumé sur sa cheminée? Attendait-elle donc que Raoul vînt lui dire bonsoir comme de coutume?

Il s'indigna de ce calme dans la trahison.

Est-ce donc si naturel à la femme de tromper son mari? de dormir sur les volcans et de braver les abîmes? Qu'est-ce donc que la vertu si on la perd sans remords? L'âme n'est donc qu'un mot, puisqu'elle laisse le sommeil envahir le corps, même dans les affres de la passion?

La comtesse était, comme la veille, couchée mollement, un bras hors du lit, les cheveux épars, la bouche entr'ouverte. On voyait du premier regard que le sommeil la prenait sans secousse, sa respiration n'annonçait ni la fièvre, ni l'inquiétude. Les rêves qui allaient venir seraient des rèves charmeurs qui la berceraient doucement jusqu'au réveil.

Raoul se rappela ce roman où le héros frappe une femme endormie. Peut-être eût-il lui-même éprouvé une joie terrible à saisir un poignard et à voir jaillir le sang de ce cœur pervers.

— Mais, se dit-il à lui-même, pourquoi frapper le marbre? Faut-il donc tuer pour avoir raison?

Son regard furieux s'adoucit jusqu'à l'amour. C'est qu'il avait sous les yeux la seule

femme qu'il eût aimée. C'est qu'elle lui avait donné des siècles de joie; c'est qu'il ne s'était senti vivre que le jour où il avait vécu d'elle et où elle avait vécu de lui. Cette femme exécrable! elle avait été digne de toutes les adorations. Après l'avoir maudite, il arrivait presque à l'excuser. Il cherchait à s'expliquer comment elle avait subi cette loi fatale qui jette tant de femmes hors de leur chemin. Sans doute, elle avait lutté, peut-être n'avait-elle succombé qu'après bien des larmes, surprise dans une heure de folie, aveuglée soudainement par une passion d'autant plus forte qu'elle était mauvaise.

Le mari redevint un homme; l'homme devint un philosophe. Il n'était pas jusque-là de ceux qui condamnent la femme; il avait appris dans l'Évangile comment Dieu lui pardonne. Dieu qui voit mieux que l'homme les égarements du cœur.

Raoul, s'oubliant lui-même, ne pensa plus qu'à cette belle et cruelle dormeuse qui aurait son réveil terrible. Il la plaignit dans l'avenir en face de ses remords, pleurant sa chute et ne trouvant plus un cœur pour s'y réfugier.

Ce jour-là, elle se souviendrait, elle tendrait les bras vers les images de sa jeunesse, elle jetterait un grand cri de repentir, mais il ne serait plus là pour entendre.

A cet instant, la comtesse ouvrit les yeux et regarda son mari sans paraître surprise qu'il fût là.

Elle vit qu'il pleurait. Ces larmes, ce fut sa lumière.

Si Raoul lui eût à cet instant jeté à la face les colères de sa jalousie, elle se fût enhardie dans le mal et lui eût répondu par quelques paroles amères et railleuses. C'est le caractère de la femme de ne pas vouloir s'humilier quand on la frappe sous l'insulte.

Anna, comme tant d'autres, se fût attachée à sa passion et à son crime avec tout l'héroïsme du désespoir, elle eût tout bravé jusqu'à la mort, plutôt que de baisser le front.

Mais, devant les larmes de Raoul, lui qui n'avait jamais pleuré devant elle, une révolution se fit dans son cœur, elle eut tout à coup horreur de sa trahison : elle se souleva, elle saisit Raoul, elle se cacha la tête sur son sein en éclatant en sanglots.

— Raoul! Raoul! tue-moi!

XII

La Confession

Raoul éprouva une secousse de joie, mais aussi un déchirement de cœur.

— Oui, je voudrais te tuer et mourir!

Il repoussa violemment Anna sur le lit.

— Qu'as-tu fait de ton cœur?

— Raoul, tue-moi! Puisque je suis indigne de toi, c'est que je suis indigne de vivre.

Revenu à sa jalousie, Raoul cria à sa femme :

— Je ne voudrais même pas te toucher pour te tuer!

Et après un silence, comme elle le regardait toute suppliante :

— Mon cœur se soulève, je te regarde avec horreur! Que t'avais-je donc fait?

La comtesse s'était agenouillée dans le lit.

— Raoul, voulez-vous m'entendre? Mais pourquoi vous dirais-je cela!

— Eh bien! dites.

Le malheureux homme voulait qu'on lui retournât le poignard dans la blessure. Quand nous sommes atteints par la douleur, nous la prenons face à face et nous nous appuyons sur elle.

— Non, reprit Anna, je n'aurai jamais le courage de te dire...

Et comme elle se taisait :

— Parle! parle! dit Raoul.

— Tu sais combien je t'ai aimé. L'hiver passé on m'a présenté madame de Monthiers qui devait quêter avec moi. C'est une femme qui vit tout en Dieu, mais avec un amant, le duc de Santa-Cruz. Il y a longtemps que son mari ne lui parle plus qu'en public. Tu n'as pas voulu venir aux soirées de l'ambassade, c'est ce qui m'a perdue. Le marquis,

sous prétexte de bonnes actions, est venu à moi ; on s'ennuie un peu à ces soirées officielles : il m'a amusée, j'ai subi sans le vouloir le charme de son esprit, tout à la fois brutal et caressant. Je suis arrivée presque à l'aimer en croyant le haïr.

— L'aimer ! s'écria Raoul, comme s'il venait de recevoir un coup de couteau.

Anna se jeta au fond du lit tout effrayée.

— Non ! je ne l'aimais pas, mais j'avais peur de lui. Il a subjugué toutes les femmes par je ne sais quel accent tyrannique qu'on redoutait et qu'on recherchait. Il y a du démon dans cet homme. J'ai commencé par le haïr. J'entendais toutes les femmes parler de lui avec émotion ; elles l'aimaient ou le haïssaient, aucune n'est impassible si elle a vécu une heure avec lui. Nous avions été si heureux, que la vie était alors pour moi tout effacée comme ces pastels qu'a trop touchés le soleil. Je sentis l'orage avec je ne sais quel plaisir coupable. Ce n'était d'abord qu'un jeu pour moi, je me croyais forte, je m'imaginais que j'aurais toujours raison de ce coureur d'aventures : je croyais que ceux qu'on n'es-

time pas ne sont jamais dangereux. Comment cela se fit-il? Je devins folle à ce point que si je ne le voyais pas dans la journée, je m'ennuyais le soir! Je me disais toujours : J'aime Raoul et je ne crains rien. Et en effet je ne l'aimais pas. Cette aventure dans ma vie n'était qu'un roman que je lisais à mes heures perdues; mais, comme il arrive souvent, le roman, quelque mauvais qu'il fût, m'intéressait plus que ma vie elle-même. Raoul! Raoul! pourquoi n'as-tu pas songé à occuper mon esprit?

La comtesse releva les yeux sur son mari. Il était là, toujours devant le lit, pâle et atterré, ne sachant pas ce qu'il allait faire.

— Parle! dit-il à sa femme.

Il voulait tout savoir.

— Malheur! malheur sur moi! J'allais une fois par semaine voir la marquise. Un jour elle était absente, pour quelques minutes, le marquis voyageait... on me fit entrer... Je trouvai...

Anna baissa la voix.

— Je trouvai le duc de Santa-Cruz.

— Santa-Cruz! Quoi! ce n'était pas le marquis de Monthiers?

— Le crime est-il donc plus grand avec M. de Santa-Cruz qu'avec le marquis de Monthiers ?

Raoul se mordait les lèvres jusqu'au sang.

— Parle, reprit-il, j'aurai du courage dans ma lâcheté.

— Je parle, puisque tu me l'ordonnes. Il y avait longtemps déjà que le duc, comme le marquis, s'évertuait à me prouver que rien n'est beau que l'amour d'où qu'il vienne ; que le mariage n'est qu'une station ; que pour être fidèle à l'amour, il faut tromper son mari ou son amant. Enfin, mille sentences folles qui me troublaient, parce qu'il parlait avec passion. Je riais toujours comme si je n'étais pas convaincue ; il riait aussi : je ne voyais pas le danger. Que te dirai-je encore, Raoul ? J'avais juré de ne pas retourner chez la marquise. Pourquoi y suis-je retournée ? J'obéissais lâchement à ma curiosité ; une fois encore je trouvai le duc au lieu de trouver la marquise... Mais pourquoi mentir !... M. de Santa-Cruz habitait au-dessus de madame de Monthiers... Je ne sais comment je suis montée chez lui...

Anna retomba agenouillée.

— J'avais eu de la vertu devant le marquis de Monthiers, j'ai succombé avec le duc de Santa-Cruz. Le vertige m'a prise. J'étais folle. Tue-moi.

Le comte retint sa main déjà levée.

— Ce jour-là, continua la comtesse, je sortis épouvantée de cette maison maudite où je trouvais l'amant quand je ne trouvais pas le mari; je sortis épouvantée, en horreur à moi-même, résolue de mourir dans ma honte. Mais quand je rentrai, je te trouvai si doux, si souriant, si amoureux, que je pris la résolution d'oublier mon crime, de reprendre ma figure d'honnête femme à force de t'aimer et de prier Dieu. Mais on a beau prier Dieu, une pareille faute se paie par des larmes de sang. Sais-tu quelle a été ma punition? J'avais perdu mon bonheur, j'avais perdu mon amour, je ne t'aimais plus.

— Mais tu l'aimais donc, ce Santa-Cruz? dit Raoul en étreignant son cœur.

— Non, je ne l'aimais pas. Mais je sentais sa force sur ma faiblesse. La passion avait jeté ses griffes sur moi, je me révoltais, mais j'obéissais. A certaines heures, il n'y a que les

violences qui puissent dompter la femme. Ta douceur passait sur moi comme le vent, tu me parlais comme à un ange, mais chez la femme la meilleure, il y a du démon, et c'est le démon qu'il faut dominer.

— Et, au lieu de te repentir, tu as été plus avant dans ce bourbier !

— Je suis indigne de ton pardon. J'ai été aveuglée jusqu'ici ; je ne me reconnaissais plus, je ne retrouvais plus rien de bon en moi. Mais tout à l'heure, quand je t'ai vu pleurer, la lumière s'est faite. Je te le demande encore en grâce, tue-moi !

Une heure sonna, un silence terrible se fit dans cette chambre qui avait abrité tant de joies amoureuses.

Raoul, attendri par les derniers mots de sa femme, se rapprocha d'un pas, lui tendit la main et murmura :

— Je te pardonne !

Anna fut révoltée de ce mot, tant elle comprenait bien son indignité.

Elle ne prit pas la main de Raoul.

— Me pardonner ! s'écria-t-elle, pardonner à ce corps flétri par l'adultère ! Oh ! Raoul,

vous ne m'aimez plus! Si vous m'aimiez encore vous me tueriez!

Raoul, qui était retombé dans toute la lâcheté de son amour, dit d'une voix passionnée :

— Je t'aime toujours! je t'aime à ce point que, si tu veux mourir avec moi, nous mourrons.

— Je ne suis pas digne de mourir avec toi. mais je sais ce qui me reste à faire.

La comtesse prit sous l'oreiller un petit poignard espagnol.

— Depuis que je t'ai trahi j'ai dormi sur ce poignard.

Raoul s'élança et arracha le poignard des mains de sa femme.

— Non, dit-il, ce n'est pas le sang qui efface, ce sont les larmes.

— Donne-moi ce poignard, dit Anna d'une voix sourde.

— Non, dit-il, je le garde : pour moi c'est un témoignage de ton repentir.

Et il baisa la lame.

La comtesse détourna la tête pour cacher ses larmes.

XIII

Le Baiser d'adieu

Raoul vit bien que sa femme pleurait.

— Qui sait? pensa-t-il, tout est sauvé peut-être si je puis tuer Santa-Cruz et le marquis.

Une seconde fois il se pencha sur le lit pour embrasser la comtesse.

Cette fois encore elle éclata en sanglots sur son sein.

— Raoul! tu es un grand cœur; je te remercie de tant de bonté! Ne m'embrasse pas! ne m'embrasse pas! laisse-moi pleurer encore. Quand je serai digne de tes lèvres je te le dirai.

Raoul égarait sa bouche dans la chevelure de la comtesse.

Ce fut en vain qu'il voulut lui baiser les yeux, elle résista de toutes ses forces et se rejeta au fond du lit.

— Non, mon ami! ayez pitié de moi, les émotions me brisent, si vous restez là je vais m'évanouir. Raoul! va-t'en! Mon supplice est trop rude, aie pitié de moi! Tu reviendras tout à l'heure ou plutôt je t'appellerai. Cette fois je te jure que je serai devenue digne de toi, je te jure que tu pourras m'embrasser.

Anna était belle dans son désespoir comme elle avait été belle dans son bonheur.

XIV

Le Songe

Raoul obéit. Brisé par toutes les émotions de cette horrible journée, il n'avait plus la force d'être lui-même. Comme une barque à la dérive abandonnée sans matelots, il se laissait aller à la tempête. Plus d'âme pour gouvernail, plus de bras pour lutter.

Il sortit tristement après avoir dit à Anna par un regard expressif combien il l'aimait toujours.

Anna elle-même lui parla éloquemment par les yeux.

— Tu me diras quand je dois revenir?

— Oui je t'appellerai, je te le jure!

Il rentra dans sa chambre et se jeta sur une chaise longue pour étouffer ses sanglots. Il s'aperçut alors qu'il avait à la main un ruban rouge détaché de la chevelure d'Anna.

Il le baisa et le respira.

— Ces beaux cheveux, dit-il avec passion, comme j'aimais à m'endormir dessus!

Il se trouvait moins malheureux qu'avant d'avoir revu sa femme. C'était une nature faite pour aimer plutôt que pour haïr. Il souffrait horriblement, mais je ne sais quelle vague espérance lui rouvrait des horizons dorés où fatalement il voyait passer la figure de M. de Monthiers et de Santa-Cruz.

— C'est à se casser la tête pour comprendre la femme, — disait-il en se rappelant la pureté et l'amour d'Anna. — Quoi! elle a pu se prendre à ces deux hommes! Qui sait si le marquis n'a pas été son amant comme l'autre! — Non, puisqu'elle ne me l'a pas dit dans sa confession.

Cent fois il l'accusa et il la défendit.

XV

Le Lit de Jacques

Raoul se rappela cette chanson bretonne qui lui peignit presque les impressions de son âme :

Jacques s'en revenait très content de la guerre,
Et sa femme oublieuse à lui ne pensait guère.

Il entre chez sa mère et la voit à genoux.
— Ma mère ! — C'est mon fils ! — Et pour qui priez-vous ?

— Pour toi, mon fils. — Et Jeanne ? — Elle est là haut couchée.
— Pourquoi ? — Ne sais-tu pas que Jeanne est accouchée ?

— Ah ! maudit soit la femme et maudit soit l'enfant !
Et moi qui revenais en soldat triomphant...

— Grâce, grâce, mon fils ! — Ma mère, à la bataille
J'en ai tué plus d'un au-dessus de ma taille.

— Mon fils, Notre Seigneur n'a-t-il point pardonné
A la femme adultère ? — Est-ce le nouveau-né

Qui crie ainsi, ma mère ? — Il prend sa bonne épée,
Dans le sang des Anglais souventes fois trempée.

—Grâce, grâce, mon fils ! — Lui, pâle et chancelant :
— Ma mère, faites-moi couvrir un lit tout blanc.

L'enfant criait toujours. Jacques entr'ouvre une porte :
— O ma femme, pourquoi n'es-tu pas plutôt morte !

Il entre. Et déchirant les grands rideaux à fleurs :
— Ah ! comme je l'aimais ! dit-il avec des pleurs.

— Frappe, frappe, dit-elle. — Oui, créature infâme !
Il lève son épée : — O ma Jeanne ! ô ma femme !

Et c'est lui seul qu'il frappe, en criant : — Mille morts !
J'ai fait mon lit tout blanc et j'y vais sans remords !

— Et moi aussi, quoi qu'il arrive, dit Raoul, j'ai fait mon lit tout blanc et je m'y coucherai sans remords !

Et il remercia Dieu qui lui avait donné le courage du pardon.

Après avoir pendant plus d'une heure repassé par toutes les phases de sa passion avec sa femme, il finit par s'endormir sans penser à vouloir dormir.

Un rêve étrange vint amuser son imagination.

Il se trouvait dans la chambre de sa femme. Elle n'était plus couchée. Il l'entendait qui parlait à sa femme de chambre dans son cabinet de toilette. « Dépêchez-vous donc, disait-elle à cette fille, vous savez bien que Raoul m'attend. »

Tout à coup elle lui apparaissait vêtue de sa robe de mariée avec la couronne de fleurs d'oranger sur le front. Il la revoyait comme autrefois, dans la grâce de ses vingt ans; moins belle peut-être qu'elle ne l'était aujourd'hui, mais parée de cette fleur d'innocence plus belle encore que la beauté. Elle venait à lui, il se jetait dans ses bras. « Oui, lui disait-elle, maintenant tu peux m'embrasser, parce que tout ce que tu as vu n'est qu'un songe. »

Il se réveilla fou de bonheur, mais cette folie-là ne dura qu'une seconde. Il se retrouva dans toute l'horrible réalité. Sa bougie s'était éteinte, le froid lui tombait sur les épaules; c'était la nuit et la solitude pour le corps comme pour l'âme.

— Qu'a-t-elle voulu dire, se demandait-il,

en me disant qu'elle m'appellerait? Je n'ai pas voulu la questionner, est-ce pour cette nuit? Oh! non, sans doute : elle est religieuse, elle voudra se purifier dans l'atmosphère de l'église. Eh bien! nous ferons chacun notre devoir. Voici le jour qui va venir, je tuerai ces deux hommes; si je ne les tue pas je les défigurerai.

Il se leva tout frissonnant et alluma un petit chandelier à deux branches qui était sur son guéridon.

— Voyons, reprit-il, il me reste à écrire quelques lettres; je ne veux pas réveiller ma sœur demain matin, mais je veux lui dire aussi adieu. Je vais lui écrire que je me bats pour Anna, mais je ne lui dirai pas qu'elle était coupable.

Il entendit marcher; c'était la femme de chambre qui ne s'était pas couchée et qui arrivait à sa porte. Elle frappa trois coups.

— Entrez, dit-il.

Cette fille elle-même était glacée.

— Qu'y a-t-il? lui dit-il avec anxiété.

— Madame attend monsieur, répondit-elle en regardant à la pendule.

La comtesse avait dit à cette fille qu'à cinq heures elle devrait avertir son mari. « Vous lui direz que je l'attends. »

La femme de chambre avait été sommeiller dans le petit salon. A cinq heures, elle venait avertir Raoul sans rentrer chez la comtesse.

— Elle m'attend, dit Raoul en respirant avec joie. Je vais donc la retrouver comme dans mon rêve.

Cependant au réveil son rêve lui avait fait peur : songes ne sont que mensonges.

XVI

Parenthèse sur l'adultère

Le monde est un vaste adultère. Le Beau, le Bien, le Vrai, tout a été adultéré, à moins que le Beau, le Bien et le Vrai, ne se soient peu à peu, à la lumière de l'intelligence, dégagés du chaos primitif qui était l'adultère des choses.

C'est la femme surtout qui représente ce mot — Adultère — parce que Dieu avait mis dans la figure de la femme l'image de la candeur et de la vertu ; parce que la femme qui est comme Dieu tout amour, viole sa destinée en violant la pureté de l'amour ; parce que la

femme étant l'honneur de la maison et le génie de la famille, l'adultère ruine la famille et déshonore la maison.

Les deux plus grands législateurs du monde, un Dieu qui s'est fait homme, un homme qui se croyait grand comme Dieu, Jésus-Christ et Napoléon, ont été doux devant l'adultère.

Que disait Jésus aux pharisiens pénétrés de la loi de Moïse qui leur ordonnait de lapider la femme adultère? « *Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre!* »

C'était le pardon : Jésus ne combattait que par la douceur.

Que disait Napoléon? « L'adultère dans un code civil est un mot immense, dans une société ce n'est qu'une galanterie, une suite de bal masqué; l'adultère n'est pas un phénomène, c'est une affaire de canapé. »

Jésus-Christ était divin dans ses paroles : dans les siennes Napoléon était humain.

Jésus-Christ pardonnait à toutes les femmes, Napoléon pardonnait aux femmes de son temps.

Un homme politique, un autre législateur avant la lettre, Montesquieu, est plus sévère

contre la femme adultère : « La violation de la pudeur suppose dans les femmes un renoncement à toutes les vertus. » Il ne veut pas que la femme viole la loi du mariage parce que c'est une révolte fatale; parce que si la femme a brisé la chaîne elle ne sera plus qu'une cavale éperdue; parce que la nature a marqué l'infidélité de la femme par des hontes vivantes : les enfants adultérins.

C'est ici qu'il n'y a pas la peine du talion; le mari qui trompe sa femme revient souvent le soir plus amoureux qu'il n'est parti le matin; la femme qui trompe son mari le bafoue jusqu'au ridicule. Si je parlais comme Molière je dirais que jamais une femme n'a aimé un mari cocu.

Une grande dame de la cour de Louis XIV a pu très bien dire : « Que m'importe que mon mari promène son cœur du matin au soir, si le soir il me prouve encore qu'il a du cœur? » Mais Ninon a très bien dit aussi : « Montespan a beau prouver à sa femme qu'il est irrésistible, il ne lui prouvera jamais qu'elle n'aime pas Louis XIV. »

Louis XIV et Louis XV ont été les héros de

l'adultère; ils l'ont affiché sans vergogne, ils l'on soûlé de royales faveurs. La Montespan, la Pompadour, la Dubarry : l'adultère couronné.

Celui qui disait : « La propriété est le vol, » ne niait pas que la femme ne fût une propriété, car il a écrit : « L'adultère est un crime qui contient en soi tous les autres. » Et il avait raison, parce qu'il parlait non pas d'une de ces « affaires de canapé » qui ont leur réveil et leurs larmes, mais de ces adultères occultes et profonds qui se perpétuent en espérant la mort des trahis et en spoliant les enfants légitimes.

Marie-Joseph Chénier s'indignait bien dans ces vers :

> Tout fier d'un testament par le crime dicté,
> Un adultère insulte au fils déshérité.

Le divin Platon, qui voulait que la courtisane fût une déesse, faisait bon marché de la femme mariée. Aussi sa *République* devait consacrer la communauté des femmes. Lycurgue ne reconnaissant qu'un vrai père à l'enfant — l'État — rejetait lui aussi la femme dans les horreurs de la communauté. Mais à

Sparte seulement ou dans la république idéale de Platon, il n'y avait point de femmes adultères.

Chez les Grecs comme chez les Germains, on avait institué, non pas des vestales pour entretenir le feu sacré, mais une magistrature pour veiller sur les mœurs des femmes ; la femme adultère était honnie en place publique, la mère de famille avait la première place devant l'autel de Junon.

En Égypte on fustigeait les coupables ou on leur coupait le nez; chez les Juifs on les lapidait; à Rome la famille s'érigeait en tribunal, le tribunal toujours sévère condamnait souvent à mort; sous les Empereurs la justice familiale s'amollit, aussi les Romaines eurent-elles une terrible période de déportement; les sénateurs firent une supplique à Auguste pour qu'une loi réprimât ces folies, mais Auguste dit qu'il faudrait édicter cent lois pour punir l'adultère, tant il y a de nuances dans ce crime ; il congédia les sénateurs par ces mots devenus historiques : « Corrigez vos femmes comme je corrige la mienne. » Les sénateurs n'osèrent pas lui de-

mander son secret : était-ce le secret de ce Vénitien célèbre qui avait pris un serrurier pour sauvegarder son honneur ?

Constantin, qui avait une grande idée de la femme, établit la peine de mort contre le crime d'adultère ; Justinien jugea que c'était assez de fouetter la femme adultère sur un échafaud, mais on abandonna cette punition, parce qu'il y avait trop de spectateurs ; on se contenta de cloîtrer la femme dans un monastère.

Dans ses Capitulaires, Charlemagne, lui aussi, prononça la peine de mort ; mais comme c'était un homme politique il permit au coupable — homme ou femme — de se racheter par l'abandon de ses biens. Il faut que tout le monde vive, surtout le gouvernement.

Sous les premiers Capétiens ce furent « les courses à nu » dans les villes. « En certaines provinces la femme adultère était déshabillée par les juges, on enduisait son corps de miel, on la roulait dans les plumes et ainsi on la conduisait par les rues. » Cette coutume carnavalesque s'est perpétuée jusqu'après la Révolution ; j'ai vu encore il y a un quart de

siècle la femme « vêtue de plumes » dans une mascarade du Soissonnais. Avant la Révolution la femme adultère était authentiquée, — Novelles de Justinien, — c'est-à-dire que sous ce nom de *femme authentiquée*, elle était mise au couvent, rasée, voilée et habillée en religieuse.

Elle ne recouvrait sa qualité de femme qu'après la mort du mari. « La mort du mari affranchit la femme adultère. C'est l'absolution du crime, » a dit saint Paul, comme si le mari devait être le seul juge.

La loi de Dieu est toujours fondée sur le pardon.

Au moyen âge, c'était une œuvre pie que d'épouser une femme adultère après la mort du mari. L'abîme n'est jamais si profond qu'on ne puisse en remonter. Voilà pourquoi on lit dans l'Écriture : « Dieu commanda au prophète Osée d'épouser une femme de débauche. » Le prophète Osée épousa une femme que l'adultère avait jetée parmi les plus perverses; elle fut sanctifiée et lui donna trois enfants.

C'est d'après ce précepte que Clément III

compta comme une grande œuvre de charité celle de choisir une épouse dans un lupanar. « Par cette œuvre toute chrétienne, ô pécheur! tes péchés te seront remis, parce que tu auras entraîné dans la voie du salut celle qui marchait dans le chemin de la perdition. »

Chez les sauvages — y a-t-il des sauvages? — l'adultère est tantôt une vertu et tantôt un crime. N'a-t-on pas vu, dans les pays de la neige, comme dans les pays du soleil, chez les Lapons et chez les Samoyèdes, comme chez les Africains du fleuve Rouge, les maris offrir leurs femmes aux étrangers, pour montrer qu'ils connaissent bien les devoirs de l'hospitalité? En même temps que les Hottentots comme les Nubiens punissent les adultères par la torture. Si j'en crois les voyageurs, « chez les Buttas, peuple de cannibales habitant l'intérieur de Sumatra, le mari pardonne à la femme, mais il faut qu'elle mange avec lui son amant dans un repas de famille. » N'est-ce pas la tragédie de Gabrielle de Vergy mangeant le cœur du sire de Fayel?

Nos barons du moyen âge ont inventé plus d'un supplice pour punir la femme adultère

et son complice. On montre encore au château de Presles une cachette murée où la comtesse de Presles fut enfermée vive avec son amant : c'était l'adultère forcé jusque dans la mort.

En 1791, quand on refit la France morale, on parut ne pas s'inquiéter de l'adultère, puisqu'on le passa sous silence; mais d'après le Code Napoléon, l'adultère est un crime. Si le mari se fait procureur impérial, la femme est condamnée à trois mois ou à deux ans de prison, « selon le plaisir qu'elle a eu, » comme disait le président Séguier. En 1850, le philosophe Pierre Leroux fit décider que les hommes convaincus d'adultère seraient privés de leurs droits de citoyens. En a-t-on moins voté pour cela? Pierre Leroux disait sans doute comme ce bon M. Droz : « L'infidélité des hommes est une cause fréquente de la désunion des époux. » Voltaire, qu'on trouve toujours sur toutes les questions, disait la même chose avec un tour moins académique. « Que diriez-vous d'un maître à danser qui aurait appris son métier à un écolier pendant dix ans, et qui voudrait lui casser

les jambes parce qu'il l'a trouvé dansant avec un autre? »

L'Église catholique n'est pas si douce que Jésus aux femmes adultères, elle les excommunie; l'Église grecque a gardé l'esprit politique du peuple hellène, en autorisant le mari d'une femme adultère à se remarier ailleurs.

Dans la France d'aujourd'hui, le mari a le même droit, puisque la loi lui permet de tuer sa femme adultère.

Mais c'est une arme qu'on donne aux enfants avec la défense de s'en servir.

Le mari qui aurait ainsi tué sa femme trouverait-il à se remarier?

L'adultère est la condamnation à mort du cœur de la femme — de l'épouse — de la mère; — mais si la peine de mort est déjà presque abolie, ne l'est-elle pas tout à fait contre la femme?

Chassez la femme adultère, mais ne la frappez que du pardon.

Dans le second cercle de l'Enfer « qui renferme moins d'espace et plus de douleurs que le premier, douleurs plus vives qu'elles arrachent des cris », le Dante a placé les volup-

tueux. C'est là que Francesca di Rimini parle ainsi aux deux poètes : « Ce que tu veux entendre nous te le dirons ; la terre où je suis née est assise sur le rivage de la mer, l'amour qui se rend aux nobles cœurs, rendit celui que tu vois épris du beau corps dont je suis dépouillée pour ma flétrissure. L'amour qui ne fait grâce d'aimer à nul être animé m'enivra si bien du bonheur de mon amant que comme tu le vois il ne peut pas m'abandonner. l'amour nous a conduits à la même mort. Mais le cercle de Caïn attend celui qui nous a ôté la vie. » Ainsi, selon Dante, celui-là qui ne fait pas grâce n'aura pas sa grâce là-haut. Le grand poète ajoute : « Telles furent leurs paroles ; dès que j'eus entendu ces âmes blessées, j'inclinai le front et je le tins si longtemps penché qu'à la fin Virgile me dit : — A quoi penses-tu ? — Je m'écriai : — Que de pensées amoureuses, que de désirs voluptueux ont mené ceux-là à leur fin malheureuse ! — Puis je me retournai vers eux : Francesca, dis-je, tes tourments me font pleurer de tristesse et de pitié ; mais dis-moi, au temps des doux soupirs, à quoi et comment l'amour vous per-

mit-il de connaître l'heure fatale? — Et Francesca raconta toute l'histoire. Et tandis qu'elle parlait son amant pleurait si fort que je défaillis de pitié comme si je mourais. »

Voilà donc toute l'indignation du sévère Dante contre la femme adultère.

Le second cercle n'est pas bien terrible; les douleurs y sont plaintives comme les voix de la harpe éolienne; pourtant : « C'est dans un lieu muet de toute lumière qui mugit comme la mer quand elle est battue par les vents. L'ouragan infernal qui ne s'arrête jamais entraîne les esprits dans son tourbillon; lorsqu'ils arrivent au bord du précipice ce sont des cris, des sanglots, des lamentations. Ils blasphèment la vertu divine. Comme les grues vont chantant leur lai, dessinant dans l'air de longues files, ainsi je vis venir traînant leurs plaintes des ombres emportées par la tourmente. »

Et maintenant que le poète a parlé, écoutons le législateur; au conseil d'État, à la séance du 16 vendémiaire an XI, Napoléon aborda pour la seconde fois la question du divorce :

« N'avais-je pas raison, citoyens, de vous dire que les femmes fussent sévèrement tenues? A présent elles vont où elles veulent, elles font ce qui leur plaît et disent impunément tout ce qui leur passe par la tête. Aussi y a-t-il beaucoup plus de femmes qui outragent leurs maris, que de maris qui trompent leurs femmes. »

Napoléon était un mari modèle.

« Il faut un frein aux femmes qui sont faibles et qui ont les passions vives et le système nerveux trop facile à émouvoir. La plupart d'entre elles ne deviennent coupables que pour des chiffons et des clinquants, des petits vers qui n'ont que la rime, une romance chantée par Garat, un verre de vin de Champagne. »

Les femmes ont-elle beaucoup changé?

« S'il n'y a pas eu préméditation, souvent ce que le mari a de mieux à faire quand on n'a pas jasé, c'est de pardonner. Mais il est telle femme, citoyens législateurs, qui ne saurait faillir impunément. L'infidélité est chez elle comme l'incrédulité chez un prêtre. Ou une femme adultère profane son amour en

continuant d'appartenir à son mari, ou elle rompt tous les liens qui l'attachent à la famille, à la société, en s'abandonnant entièrement à celui qui l'a séduite. Dans l'excès de son aveuglement il faut qu'elle opte, car c'est la seule excuse possible avec sa conscience, sans cela elle vit continuellement entre deux remords. Que voulez-vous que fasse le mari? Qu'il la garde? Impossible. Qu'il demande une séparation pour délit d'adultère? Allons donc! Je vous dis que vous n'en sortirez qu'avec le divorce... »

Ainsi parlait le mari de Joséphine.

Le divorce, — le sacrement de l'adultère, — c'est le dernier mot du mariage.

Tout homme d'esprit devrait mettre dans la corbeille, la veille de ses noces, les articles du Code Napoléon sur le divorce.

XVII

Les Misères de la vie

Qu'avait fait Anna après le départ de Raoul?

Elle avait sonné sa femme de chambre.

— Donnez-moi un livre violet qui est avec mon livre de messe.

Léontine apporta le livre.

C'était *la Vie de Jésus-Christ* par Louis Veuillot.

Elle feuilleta le livre jusqu'à la page 254 où elle lut :

Par instinct de salut, le peuple accourait vers celui qui avait dit dans le Prophète : Je

les prendrai par les liens de l'amour. *Il s'était assis et il les instruisait, lorsque les Pharisiens parurent traînant une femme qu'ils placèrent au milieu de l'assemblée. « Docteur, dirent-ils à Jésus, cette femme est adultère; Moïse nous ordonne de lapider ces coupables : qu'en pensez-vous?* »

Selon ce que Jésus prononcerait, ils se préparaient à l'accuser ou de mépris pour la loi de Moïse ou de dureté envers les pécheurs.

Jésus, gardant le silence, se baissa et écrivit sur la terre avec le doigt. Suivant une tradition, il écrivait les péchés secrets des accusateurs de l'adultère; suivant d'autres, il se contenta de tracer quelque courte sentence de l'Écriture applicable à leur méchanceté, comme par exemple ce verset de Jérémie : Terre, terre, écris que ces hommes sont réprouvés. *Cependant les pharisiens continuaient de l'interroger et voulaient le forcer à répondre. Alors il se redressa et leur dit : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Et sans les regarder, probablement pour ménager leur confusion et leur donner le temps de faire retraite, se*

baissant de nouveau il se remit à écrire. Soit que la parole qu'il avait dite eût suffi pour réveiller ces mauvaises consciences, soit qu'il s'y ajoutât quelque crainte d'être démasqués plus clairement, tous les accusateurs s'en allèrent l'un après l'autre, les plus vieux les premiers. Dans le cercle qui s'était formé, dit saint Augustin, deux personnages seulement restèrent : la misère et la miséricorde. Jésus dit à cette femme : « Où sont ceux qui t'accusaient? Personne ne t'a-t-il condamnée? » — Personne, Seigneur, dit-elle. — « Ni moi, reprit le Sauveur, je ne te condamnerai pas. Va et désormais ne pèche plus. »

Et que fit la comtesse de Kerhoët, après cette lecture où elle voyait pour elle le pardon de Dieu?

Croyait-elle apaiser son cœur en Dieu? Mais on ne triomphe pas ainsi du cœur. Quand la passion l'a pris, Dieu lui-même n'y rentre pas en maître. Les bonnes pensées y reviennent, mais elles meurent en chemin.

Après avoirt enté vaillamment, avec une secousse toute religieuse, la réconciliation avec

Dieu, madame de Kerhoët sentit qu'elle était dominée encore par l'esprit du mal. Elle croyait n'aimer point Santa-Cruz, mais cette figure était là, toujours là, qui s'imposait comme le démon.

Quand un homme comme lui règne despotiquement sur plusieurs femmes, c'est qu'il a une force magnétique et un charme inconnu. Ses vices mêmes sont des soldats aguerris pour ses batailles qu'il livre ; sa mauvaise foi, son dédain de la vertu, sa raillerie contre les femmes, tout le sert en ses aventures. Pour les femmes il n'y a d'hommes supérieurs que ceux qui triomphent d'elles, quelles que soient les causes du triomphe.

Tout à coup la comtesse descendit de son lit et s'en alla prendre dans une chiffonnière, sous ses cartes de visite, une carte photographique représentant Santa-Cruz.

Elle se recoucha et regarda son amant.

— D'où vient, se demanda-t-elle tout bas, qu'il est devenu ainsi maître de moi?

Et après avoir songé :

— Il était maître de moi, dit Anna, mais je ne l'aimais pas.

La pauvre égarée ne savait pas, elle qui avait aimé son mari avec douceur, que l'amour revêt toutes les figures : après avoir aimé dans la sérénité des beaux ciels, on aime dans les fureurs de l'orage.

La comtesse sonna sa femme de chambre.

— Léontine donnez un tour de clef et habillez-moi.

Anna redescendit du lit ; en moins de cinq minutes elle fut toute vêtue pour sortir.

Elle gardait le silence, Léontine n'osait dire un mot, elle sentait que c'était l'heure du drame et se maudissait d'avoir parlé.

La comtesse passa par son cabinet de toilette pour sortir.

— Léontine, dit-elle sur le seuil, vous m'attendrez dans le petit salon. Si mon mari vous voit et me demande, vous lui direz que je l'attendrai à cinq heures.

Quoique très inquiète, Léontine ne put s'empêcher de dire avec une pointe de malice toute émoussée de bêtise.

— Où?

— Chez moi, répondit la comtesse avec dignité.

A peine dans la rue, Anna fit signe de la main à un cocher de fiacre. Elle se fit conduire chez Santa-Cruz.

— Sera-t-il là ? se demandait-elle.

Arrivé devant la porte, elle pria le cocher de demander le duc de Santa-Cruz.

Achille était là, il ne se fit pas attendre longtemps. Il venait de rentrer du club, il était préoccupé d'une perte de jeu, tout en se demandant si le jeu des femmes n'aurait pas aussi ses mauvaises cartes. Il descendit rapidement, ne doutant pas qu'il ne fût appelé par madame de Kerkoët.

Il la trouva tout éplorée dans le fiacre, il monta auprès d'elle et ordonna au cocher de prendre les Champs-Élysées. Ce n'était pas la première fois que Santa-Cruz allait au Bois après minuit.

— Mon mari sait tout : je suis désespérée, je veux mourir.

— Eh bien ! ma chère comtesse, ne pleurez pas, c'était prévu ; quand on prend une femme d'une main, il faut tenir une épée de l'autre. Mais rassurez-vous, ce n'est pas la fin de la comédie : le duel a souvent lieu au troisième acte.

— C'est la fin, dit tristement la comtesse.

— C'est bien, d'être venue me montrer vos larmes.

Et Santa-Cruz essaya d'embrasser sa maîtresse, mais elle le repoussa.

— Pourquoi es-tu venue?

— Je suis venue pour vous dire adieu.

— Adieu! Jamais! Je t'aime. T'imagines-tu que ce duel va nous séparer?

— Vous ne vous battrez pas!

— Alors, tu viens me prier de ne pas me battre?

— Non, je ne vous prie pas, mais vous ne vous battrez pas.

Le fiacre était déjà dans l'avenue Gabrielle; le duc tenta encore d'embrasser Anna.

— Non! s'écria-t-elle, j'ai juré à Dieu que je m'arracherai du cœur ce fatal amour.

Elle éclata en imprécations contre elle-même, et, quand elle se fut jugée la plus indigne des femmes, elle leva la tête vers son amant qui l'écoutait avec quelque impatience.

— Voilà ce que vous avez fait de moi, lui dit-elle.

Il lui prit les mains.

— Ma belle amie, tout cela est dans le répertoire des mélodrames. Les lois du cœur sont plus fortes que les lois du code. Le mariage est une vieille coutume déjà tombée en quenouille, la prochaine révolution en fera justice. Il n'y a que les petits esprits qui s'enchaînent dans les préjugés. Vivre c'est tout braver.

— Tout braver! c'est mourir.

— Mourir! ma chère Anna, c'est le cri des femmes abandonnées. Toi, Dieu merci, tu n'es pas abandonnée puisque tu as un mari et un amant!

La comtesse, toute révoltée, dégagea ses mains. Cette fois, elle jeta toutes ses imprécations à la face d'Achille.

— Sais-tu ce que cela prouve? lui dit-il sans s'émouvoir; cela prouve que tu m'aimes.

— Cela prouve que je vous hais.

— Ma belle amie tout est bon dans l'amour, même la haine. Il faut un grain de sel dans le cœur.

— Adieu, vous ne m'avez jamais aimée, vous ne me comprenez pas, adieu !

Et elle ouvrit la portière; on était dans

l'avenue des Champs-Élysées, entre la rue du Colisée et la rue de Morny.

— Vous me mettez à la porte? demanda Achille.

— Non ! c'est moi qui descends.

Il la retint :

— Quand nous reverrons-nous ?

— Jamais !

— Jamais ! c'est-à-dire demain.

— Jamais !

Santa-Cruz ne comprenait pas. Il avait adoré Anna comme il adorait toutes les femmes, mais il ne l'aimait pas.

La comtesse essayait de descendre.

— Ma belle amie, encore une fois, pourquoi êtes-vous venue ?

— Pourquoi ? J'ai voulu me prouver que je ne vous aimais plus. J'ai voulu vous dire que moi non plus je ne vous ai jamais aimé.

— Je n'en crois pas un mot, car vous n'êtes pas de ces perverties qui se donnent sans amour.

— Je ne me suis pas donnée : vous m'avez surprise.

Santa-Cruz ressaisit Anna comme pour la

surprendre encore. Il l'étreignit dans ses bras et chercha sa bouche de ses lèvres amoureuses. Mais elle lutta avec une force inespérée, elle se dégagea et roula sur la chaussée.

Santa-Cruz enfin attendri voulut descendre, mais par un de ces hasards qu'on appelle providentiels je ne sais pourquoi, le pan de son habit était pris dans l'autre portière, ce qui donna le temps à madame de Kerhoët de fuir jusqu'à la rue de Morny.

— Qu'elle aille au diable ! s'écria le duc, comme s'il craignait d'être humilié devant le cocher.

Il lui avait demandé deux fois pourquoi elle était venue le trouver.

— C'est une femme plus sérieuse que je ne croyais. Elle est venue pour me dire adieu.

Et Anna, le savait-elle bien pourquoi elle était venue? Était-ce cette ardente curiosité qui vous pousse à toutes les émotions ? Voulait-elle savoir ce que lui dirait son cœur repentant en face de celui qui l'avait perdue ? Voulait-elle se prouver à elle-même qu'elle avait regagné assez de vertu pour résister à

l'amour, pour braver sa passion face à face, pour l'insulter par le dédain ?

Quand elle rentra, elle demanda à sa femme de chambre si elle avait vu son mari.

— Non, madame.

— Venez tout de suite me déshabiller.

Et quand ce fut fini.

— Faut-il avertir monsieur le comte ?

— Non, pas encore.

La comtesse regarda à la pendule.

— Deux heures ! Vous allez retourner dans le petit salon, à cinq heures vous direz à mon mari que je l'attends.

XVIII

Le Rendez-vous

Cependant Raoul était allé en toute hâte à la chambre de sa femme.

Cinq heures avaient sonné depuis deux minutes.

Il ouvrit doucement la porte et la referma sans bruit.

La chambre était éclairée par les bougies des candélabres de la cheminée.

Les rideaux du lit portaient ombre sur la figure de la comtesse. Sa belle main était étendue sur la soie du couvre-pieds: il sem-

blait que cette main attendit un baiser, le baiser de paix, le baiser de pardon.

Raoul allait la saisir, mais il voulait que la comtesse lui parlât.

— Que va-t-elle me dire ? pensait-il.

Et comme elle ne lui disait rien, il attendit.

C'était le moment solennel. Il se demandait quelle douce parole allait apaiser son cœur, quel mot d'amour allait les rattacher à jamais.

— Voyons, dit-il dans ses lèvres, est-ce qu'elle se serait endormie en m'attendant ? Pourquoi cette fille ne m'a-t-elle pas averti plus tôt.

Et il regardait la comtesse. Il lui semblait entendre son souffle cadencé, il lui semblait voir le mouvement de son cœur.

— Elle dort en vérité, la pauvre femme ! C'est comme moi, les émotions l'ont brisée et endormie.

Il ne se sentait pas le courage de la réveiller.

Il posa un genou sur une petite chauffeuse qui était devant le lit et effleura des lèvres la main tendue vers lui.

Il remarqua alors l'anneau nuptial qu'elle ne portait plus depuis quelque temps.

— Elle a bien fait, dit-il, c'est l'anneau de rédemption.

Il pensa au lendemain. La vie lui réservait encore bien des beaux jours. Il résolut de voyager comme pour mettre l'oubli sur cette année maudite. Il irait vivre avec sa femme toute une saison auprès de sa mère. Son malheur était profond, mais dans la générosité de son cœur il se disait que le pardon effaçait comme le repentir.

— Anna! dit-il en pressant la main de sa femme.

Anna ne répondit pas.

— Pauvre petite main, dit-il, elle a froid!

Et il la glissa sous le couvre-pieds.

Il lui sembla qu'Anna le remerciait par un mouvement de tête.

— Anna, est-ce que tu souffres?

Anna ne répondit pas.

Effrayé du silence, Raoul souleva le rideau et le jeta en arrière pour voir la figure de sa femme.

Elle était belle comme toujours. Mais il fut effrayé de la voir toute blanche.

— Anna! cria-t-il.

Anna ne répondit pas.

Raoul se jeta sur la morte ; il l'embrassa, il lui parla, il la prit dans ses bras, il la prit sur son cœur.

— Anna! mon adorée Anna! parle-moi! mais parle-moi donc!

Il laissa retomber la morte sur le lit.

— La malheureuse femme! dit-il, c'est dans la mort qu'elle m'attend.

Dans son désespoir il tomba à genoux.

C'était le pardon de Dieu.

XIX

Le Duel

Toute cette histoire a été le grand bruit d'un jour.

Ce fut Monjoyeux qui la conta chez la duchesse de Montefalcone.

Il avait fait le buste de M. de Kerhoët, il ne pouvait pardonner à Santa-Cruz d'avoir jeté la mort dans le cœur de ce brave homme — ce qui est bien pis—d'avoir tué un bonheur.

—Il est vrai, disait-il, que c'est le marquis de Monthiers qui a fait tout le mal, car celui-là a l'audace dans le mal. C'est égal, Parisis n'eût pas fait cela!

On a dit dans le monde parisien que la comtesse de Kerhoët était morte de la rupture d'un anévrisme. Mais Ricord qui avait été appelé en toute hâte dit à Raoul : « Votre femme avait donc bien mal aux dents pour respirer tant de chloroforme? »

Raoul savait bien que le point noir n'était pas aux belles dents de la comtesse.

On ne s'est pas expliqué, — hormis Monjoyeux et quelques initiés, — pourquoi le lendemain des funérailles Raoul s'est battu avec le marquis de Monthiers et le duc de Santa-Cruz.

Il traversa le bras de Santa-Cruz d'un rude coup d'épée, mais le marquis de Monthiers le frappa en pleine poitrine tout en ne voulant pas l'atteindre.

O la justice par le duel!

La duchesse de Montefalcone ferma son salon pendant un mois, ne voulant pas voir ni le marquis de Monthiers, ni même le duc de Santa-Cruz. Elle emmena Violette à Versailles pour vivre, selon son expression, avec les figures de la cour de Louis XIV.

— Ah! Violette, ma chère Violette, nous

sommes venues au monde deux siècles trop tard.

—Oui, dit Violette qui pensait vaguement à mademoiselle de La Vallière.

— Et pourtant, dit Bianca, n'aurions-nous pas retrouvé les mêmes hommes sous d'autres habits? Ce Santa-Cruz que je hais maintenant, il se fût appelé Lauzun ou tout autre.

—Je le hais aussi, dit Violette.

Comment s'appelle la haine dans l'amour?

LIVRE X

MADAME PÉNÉLOPE

La sévérité des femmes est un fard qu'elles ajoutent à leur beauté.

LA ROCHEFOUCAULD.

L'amour croit tout ce qu'il craint.

HÉLOÏSE.

Quiconque aura regardé une femme avec un désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur.

JÉSUS-CHRIST.

Plus les femmes ont hasardé, plus elles sont prêtes à sacrifier encore.

DUCLOS.

Aimer, c'est prendre du plaisir dans la perfection.

LEIBNITZ.

Qu'importe le nombre des maîtres? Il n'y a qu'une vraie servitude, celle d'une maîtresse.

***

Le mariage est souvent une sottise faite à deux, puis une galère à trois.

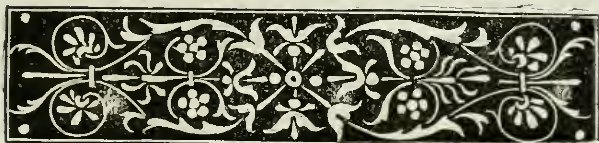
SHAKSPEARE.

L'adultère est la curiosité des plaisirs d'autrui.

PLUTARQUE.

La grâce de la femme est une tromperie.

SALOMON.



Madame Pénélope



N parla quelque peu dans Paris de madame Pénélope, embobinant une barbe d'or.

Madame Pénélope, c'était madame Caroline Andamy.

La barbe d'or arrivait tout droit d'Angleterre, train express.

Madame Caroline Andamy promenait toujours sa tristesse dans les trois ou quatre salons parisiens où elle se sentait des amies. On souriait quelquefois devant elle de son étrange

veuvage, mais avec une vraie sympathie. Elle n'avait pas voulu admettre que l'homme qui avait volé les diamants de la duchesse fût celui qui les lui avait mis dans sa corbeille de mariage. Plus d'une fois elle était revenue sur ce sujet avec Bianca. Dans son esprit, le voleur de diamants les avait vendus à son mari. Elle ne désespérait toujours pas qu'il ne reparût bientôt pour expliquer cette aventure, et pour lui donner au moins une seconde nuit nuptiale.

Mais cette espérance n'était point partagée dans le monde où elle allait. On croyait fermement que ce Rodolphe Andamy, qui n'avait fait que passer dans le monde parisien, n'y reparaîtrait pas. On croyait tout au moins que c'était là un de ces esprits désordonnés qui, après avoir joué leur fortune, vivent sur celle des autres, qui prennent des femmes où ils les trouvent, à quelque prix que ce soit, qui vont même jusqu'à les épouser, parce qu'ils n'ont souci de rien, ni des lois écrites, ni de la foi jurée, ni de la dignité humaine.

N'a-t-on pas vu cette année même, dans une cause célèbre, un étranger marié tout à la

fois à New-York, en Russie, à Paris? Qui aurait cru jamais que cette adorable créature (cherchez un nom de mois printanier), que tout le monde admirait au Bois dans cette pâleur qui était déjà la réverbération du tombeau, donnerait sa main tant enviée à cet homme qui prenait une femme comme une maîtresse, — je me trompe, — je voulais dire qui prenait une dot.

La pauvre créature est morte de chagrin; on annonce que l'étranger s'est déjà marié en Espagne et en Italie.

Qui sait, Rodolphe Andamy était peut-être un spécialiste de la même école? On prend la femme d'une main, la dot de l'autre; on part, on s'enfuit, on va chercher une autre nationalité pour continuer le même jeu.

Les habitués du salon de la duchesse faisaient tous la cour, plus ou moins, à la belle Caroline Andamy. On lui avait dit qu'elle devrait reprendre son nom de famille, mais elle avait l'héroïsme de porter le nom que le mariage lui avait donné. On lui conseillait de faire casser ce mariage, ou tout au moins de demander une séparation, mais elle répondait

qu'elle ne voulait pas se remarier et qu'elle ne doutait pas que son mari ne revînt à elle.

On l'avait surnommée madame Pénélope, parce qu'elle avait beaucoup de talent pour parfiler des ornements d'or et de soie sur des étoffes des Indes. Elle était presque toujours silencieuse au milieu de la causerie. Comme Violette, elle ne parlait que pour dire quelque chose. Elle n'osait marquer son opinion dans les questions d'art et de littérature. Elle écoutait bien, elle souriait à propos, mais elle avait toujours les yeux sur son travail. Quand elle s'interrompait, c'était moins pour parler que pour écouter les méandres de sa rêverie.

On perdait son temps à lui faire la cour. Elle ne se fâchait pas. Elle dit un jour en montrant son cœur : — Frappez, frappez, on ne vous ouvrira pas, parce qu'il n'y a personne. — Ou plutôt parce qu'il y a quelqu'un, dit Santa-Cruz.

Et une demi-heure après, quand elle fut partie :

— Je parie, continua-t-il, que madame Andamy a une passion qu'elle ne confie qu'à elle-même.

— Une passion! murmura la duchesse, vous ne savez ce que vous dites. Elle est obstinée dans son ancien amour.

— N'en croyez rien, reprit Achille. Depuis quelques semaines il se passe quelque chose de nouveau en elle. Ne remarquez-vous pas qu'elle s'en va toujours de bonne heure. Autrefois elle ne pouvait pas s'arracher d'ici, parce qu'elle avait horreur de rentrer chez elle.

— Eh bien, dit Bianca, tant mieux si elle a une autre passion; elle était trop malheureuse dans le souvenir de cet homme abominable qui la charmait.

— Il faut aller à la découverte, dit le prince Rio qui, lui aussi, avait tenté vainement de consoler madame Pénélope.

Le surlendemain, il n'attendit pas que madame Andamy fût partie pour dire tout bas à l'oreille de la duchesse :

— J'ai trouvé ! Il y a un amoureux.

— C'est impossible ! s'écria Bianca.

— Chut! reprit le prince, elle vous regarde. Je vous dis qu'il y a un amoureux, un amoureux aussi blond que le marié était brun.

— Je suis confondue, murmura la duchesse

en interrogeant Violette. Désormais je ne veux plus avoir une seule opinion. Décidément, le monde est un carnaval, où tout le monde change d'habit et de masque à chaque fête nouvelle.

— On a toujours une opinion; la preuve, c'est que vous venez d'en rédiger une qui est la mienne, reprit le prince Rio.

— Contez-moi donc cela.

— Je vous conterai cela quand elle sera partie. Vous verrez qu'elle s'en ira avant onze heures, comme hier.

En effet, ce soir-là, madame Andamy, qui n'avait pas apporté son travail, s'envola sans dire un mot à l'heure où on servait le thé.

— Et maintenant, dit le prince en imposant silence par la vibration de sa voix, je vais vous conter l'histoire de madame Pénélope. Quand je dis l'histoire, je veux dire le second chapitre, puisque vous savez le premier.

Il y avait huit personnes dans le salon.

— Non! dit la duchesse, cette histoire ne regarde pas les profanes. Vous nous la direz quand nous serons seules avec Violette et la chanoinesse.

— Et moi? dit mademoiselle de Saint-Réal.

— Vous, ma belle, vous êtes trop curieuse.

— Le prince me dit tout, dit la jeune artiste sans s'apercevoir qu'elle se trahissait.

— Eh bien, il vous la dira dans votre atelier, puisqu'il pose par-là.

Mademoiselle de Saint-Réal était bien trop brave pour rougir; pourtant elle se donna des airs d'éventail. Tout le monde avait entouré le prince; tout le monde écoutait.

— Honni soit qui mal y pense! dit le prince, je vais parler. Je vais dire comment aujourd'hui madame Pénélope défait la nuit ce qu'elle fait le jour.

— Dites cela, mon cher prince, interrompit la duchesse, mais avec les périphrases les plus savantes. Songez aux oreilles de mademoiselle de Saint-Réal.

Le prince s'inclina avec un air grave et austère en signe d'assentiment.

— Donc, le jour, madame Pénélope file de la laine en attendant son mari, comme si elle filait une robe pour sa vertu, tandis que la nuit elle déchire sa robe pour un amoureux.

Il y a déjà quinze jours que dure ce beau manége. D'où vient cet amoureux? Il est blond comme les blés. Nous l'appellerons Barbe-d'Or, si vous voulez. Tous les soirs, vers onze heures et demie, son petit coupé débarque au bout de la rue d'Aguesseau. Barbe-d'Or descend, rapide comme l'espérance, il rase la muraille, il disparaît par la porte de la maison où demeure madame Andamy. Que se passe-t-il alors chez elle? *That is the question.* Si on juge du dehors, il est reçu d'abord dans le salon, peut-être prend-il le thé. Ce qui est hors de doute, c'est qu'entre minuit et une heure on passe dans la chambre à coucher.

— Shocking! s'écria la duchesse ; moi qui vous avais recommandé les périphrases.

— Après cela, reprit le prince, si on passe dans la chambre à coucher, c'est peut-être pour filer de la laine ou pour filer le parfait amour.

— C'est une calomnie, dit la duchesse gravement. Cette Barbe-d'Or est peut-être son frère.

— Ou son cousin à la mode de Bretagne.

Je dis ce que je sais bien ; si vous y tenez, je vous en dirai davantage.

— N'avez-vous pas tout dit?

— J'aurais pu tout dire par un seul mot. Pénélope a un amant. Beau sujet de tragédie pour Eschyle.

La duchesse était pensive. Elle secouait la tète en signe de doute, mais elle ne s'indignait pas, parce qu'elle ne s'indignait plus.

— Pauvre femme! murmura Violette.

— Pourquoi ? dit mademoiselle de Saint-Réal. Ne fallait-il pas qu'elle se consumât dans ses larmes comme une veuve du Malabar ! Ce n'est pas sa faute, c'est la faute de son mari.

— Comment savez-vous cela? demanda Bianca au prince.

— C'est bien simple : j'ai voulu le savoir. Sans doute la belle madame Andamy, qui s'ennuyait, a rencontré Barbe-d'Or au spectacle, au Bois, au concert des Champs-Élysées, partout où elle allait; elle a fini par le rencontrer chez elle. Elle n'a pas de confidente, mais il n'y a pas de secrets bien gardés. Sa femme de chambre a tout conté à mon piqueur au

bal des gens de maison, cette fête que se donnent ces demoiselles avec les robes de leurs maîtresses.

— Nous arriverons, dit la duchesse, à ne nous plus servir que de domestiques muets. Mais, prenez-y garde, le jugement des femmes de chambre n'est pas un jugement sans appel. Parce que M. Barbe-d'Or va prendre le thé chez madame Pénélope, ce n'est pas une raison pour accuser cette jeune femme.

— Je vous jure, ma chère duchesse, que M. Barbe-d'Or a retrouvé l'arc d'Ulysse. Puisque vous voulez des périphrases, en voilà.

Les femmes se voilèrent le front sous l'éventail, tout en riant entre elles.

— C'est égal, dit la duchesse, il y a là un secret que je demanderai à Pénélope elle-même.

II

Comment finissent ces demoiselles

La duchesse ne passait jamais une semaine sans aller au Parc des Princes. Elle prenait pour compagne de route la chanoinesse ou madame Andamy, mais le plus souvent elle allait seule avec Violette.

On rencontrait alors au Parc des Princes deux femmes perdues et sauvées par l'amour; l'une s'appelait Reine ***, l'autre s'appelait Mathilde d'Arcy.

Elles donnaient l'exemple de la charité évangélique et de l'amour de Dieu.

Reine avait accueilli Mathilde frappée mor-

tellement, elle lui avait donné sa maison, elle ne voulait pas qu'elle mourût seule sur un grabat ou dans les pâles multitudes de l'hôpital.

Un jour que la duchesse avait pris Violette à la porte de son jardin pour se promener dans le Parc des Princes — la chasse aux souvenirs — elles virent la pâle figure de Mathilde souriant à une fenêtre avec la poétique mélancolie de ceux qui vont mourir.

Violette et Bianca connaissaient un peu l'histoire de Mathilde.

— Après tout, dit la duchesse, cette pauvre fille meurt en Dieu, même sans songer à se repentir. Qui sait si elle n'aura pas été plus heureuse dans le tourbillon des folies que nous autres qui avons peur de l'amour, qui cherchons et qui ne trouvons pas!

— J'y pensais, dit Violette. Quand je me suis jetée violemment dans les folies de la vie parisienne, c'était peut-être la sagesse! Vivre au jour le jour sans se regarder passer dans le tohu-bohu de l'action, c'est peut-être accomplir sa tâche! En serons-nous plus blanches si nous avons été souillées par le désir?

Mathilde avait traversé les fortunes et les passions les plus diverses. Qui de vous n'a été plus ou moins son amant? Un amour sans lendemain qui ne laisse après soi qu'un vague souvenir. A distance, on voit passer sans presque les reconnaître celles qu'on a presque aimées, comme des figures qui apparaissent dans la comédie des songes.

Ceux qui avaient rencontré Mathilde ne l'avaient peut-être pas tant oubliée que cela. C'est qu'elle était fort belle avec ses cheveux noirs, ses yeux veloutés et profonds, une bouche toujours souriante, trop grande, « un arpent de gueule », disaient ses amies; mais avec de belles lèvres et des dents blanches bien enchâssées. Elle parlait beaucoup, le plus souvent pour ne rien dire, elle vivait au jour le jour, sans souci du lendemain, comme toutes celles destinées à mourir jeunes.

On l'avait connue à pied et à cheval; elle avait débuté dans le luxe des robes à queue et des voitures, elle avait sauté d'une petite boutique où elle faisait des chapeaux dans une calèche à huit ressorts; elle avait ouvert ses salons rue Mont-Thabor, où elle faisait des

envieuses et bravait ses rivales; elle était tombée de là dans un pauvre appartement de la rue des Martyrs; elle s'était relevée ailleurs, elle était retombée plus bas; mais ni dans ses voitures ni dans ses beaux appartements, ni même dans les plus tristes, elle n'avait jamais rien possédé, pas même son lit.

La vie avait été pour elle une auberge toujours pleine, toujours ouverte pour entrer et sortir. Elle louait ses meubles comme sa voiture; que dis-je! il lui arrivait même de louer ses robes. Cette femme qui était à tous n'avait rien à elle.

On s'étonnait en la voyant si belle qu'elle n'eût pas conquis son chez soi comme tant d'autres. Que lui importait son chez soi? Elle dînait au Café Anglais, elle soupait à la Maison d'Or, elle couchait çà et là; s'il lui restait quelques heures, elle les passait au Bois. Elle croyait que la vie était ainsi faite; jamais elle ne songea, je ne dirai pas à sa fortune, mais à sa fortune du lendemain.

Un jour on la vit pâlir en pleine luxuriance. Elle commença à tousser, elle perdit presque la voix, mais elle ne fit pas de quartier à sa

jeunesse; elle la poussa plus que jamais en avant, lui disant comme Dieu au Juif-Errant : « Marche et cours après tes cinq sous. »

Et comment aurait-elle pu s'arrêter! Elle avait tant d'amis qu'elle n'en avait pas un seul. Qui donc le lendemain, si elle ne se fût pas levée, serait venu à son lit lui ouvrir une main pleine d'argent et une main pleine de consolation! On avait beau lui dire dans le dernier hiver : « Chaque nuit que tu passes te prend un an de ta vie. » Quand on est jeune, on ne compte pas les années. C'est surtout de cette fortune-là qu'on est prodigue.

Au dernier carnaval, elle en était venue à ne plus vouloir se coucher, tant elle pressentait qu'une fois dans son lit, — je me trompe : dans un lit, — elle ne se relèverait pas.

Elle se coucha pourtant. Nul ne vint la voir, sinon ses créanciers. Ses amis reçurent des lettres toutes écrites de diverses écritures; c'était sa blanchisseuse, c'était sa modiste, c'était sa lingère qui écrivaient pour elle; mais c'était la même formule :

« *Venez donc me voir si vous m'aimez encore.*

Aucun n'alla la voir.

Combien pourtant lui avaient dit : « Je t'aime ! » avec le cri de la passion, comme on dit cela après souper à toute belle créature.

C'en était fait, il lui fallait boire le calice. Elle se laissa conduire à l'hospice Beaujon, sur le conseil d'un carabin de ses amis qui lui promit une chambre.

C'est à madame de Pompadour que les malades des hospices ont dû de ne plus être deux dans le même lit, car alors on mettait souvent sous le même drap la mort et la vie. Aujourd'hui, la mort et la vie sont encore trop près l'une de l'autre. Ce n'était pas pour les prisonniers qu'il fallait inventer le régime cellulaire, c'était pour les malades.

Mathilde eut la consolation d'ètre transportée dans une chambre où il n'y avait que trois autres femmes.

La douceur est une vertu, la douceur est une force ; Mathilde éveilla toutes les sympathies ; une sœur de charité fut sa vraie sœur.

Quand ses amies du beau temps apprirent qu'elle était à l'hôpital, elles comprirent que c'était sérieux, elles vinrent la voir et la trouvèrent résignée.

— Que je vive ou que je meure, dit-elle, ce sera bien.

Elle était déjà presque méconnaissable tant le mal l'avait ravagée. Le médecin qui la voyait disait qu'elle ne passerait pas le mois d'avril. Mais voilà qu'un beau jour on lui apporte un bouquet comme pour aller au Bois. Elle respire les fleurs, elle renaît à toutes ses folies, elle met les pieds hors du lit, elle s'habille, elle dit qu'elle va se promener dans le jardin, mais elle sort par la grande porte, elle monte dans un fiacre et va au Bois avec son bouquet.

Au Bois elle rencontre une de ses amies.

— C'est toi! je te croyais morte! D'où viens-tu?

— De l'hôpital Beaujon; et je n'y rentrerai plus, à moins que je n'aille embrasser la religieuse qui m'a veillée, un ange sur la terre.

— Viens donc dans mon coupé.

Mathilde descend du fiacre et monte dans le coupé.

On s'en revient à Paris. L'amie donne une place chez elle à l'amie.

C'est comme un miracle, Mathilde se sent

renaître. La jeunesse se révolte contre la mort. Mathilde s'écrie :

— Je veux vivre.

Par malheur l'amie n'est pas plus riche qu'elle; une femme malade, c'est une mauvaise enseigne dans une maison où il faut s'amuser. La pauvre Mathilde a l'effroi de l'hôpital.

Que fera-t-elle?

C'était aux beaux soirs de Mabille. Un samedi on la voit apparaître à une fête de nuit — comme un fantôme, — toute blanche avec ses yeux encore plus noirs tant ils sont enfoncés sous l'arcade sourcilière.

Elle arrivait avec une beauté terrible au milieu de toutes ces femmes peintes et rieuses. C'était un pastel effacé dans une galerie de portraits vénitiens ; c'était une tête de Vierge ascétique égarée parmi des comédiennes et des courtisanes en gaieté.

Ce fut autour d'elle une grande émotion. Comme son amie du bois de Boulogne, tout le monde la croyait morte.

— Oui, dit-elle, je suis un revenant, je viens chercher ici de quoi me faire enterrer! Je n'ai

jamais été chez moi dans la vie, je veux être chez moi dans la mort. Ne me laissez pas tomber dans la fosse commune!

Elle souriait avec sa douceur charmante tout en tendant la main.

Sa main se referma sur vingt-cinq louis; les femmes donnèrent comme les hommes.

Le lit mortuaire était payé, mais la mourante ne mourut pas sitôt. Elle eut la douleur de voir mourir sa mère qui était venue à elle de bien loin.

Elle reparut une seconde fois à la fête de nuit de Mabille. Ce soir-là, elle était tout en noir, grande robe de laine qu'elle traînait encore avec sa grâce accoutumée.

Ce soir-là encore elle ouvrit la main : c'était pour la tombe de sa mère.

Elle recueillit à peu près la même poignée de pièces et de piécettes d'or. Elle remercia par des larmes et disparut pour jamais de ce jardin où elle avait eu ses heures de souveraineté.

— Ah! dit-elle en sortant, si je pouvais mourir sur un air de Métra!

C'était sur la musique de Métra qu'elle

avait aimé. Car si on ne l'avait aimée qu'un jour elle avait eu ses passions d'une semaine.

Elle eut alors la bonne fortune de rencontrer Reine ***, sans quoi il ne lui restait qu'une porte ouverte : celle de l'hôpital.

On dit de l'hôpital — l'Hôtel-Dieu, — mais sur la terre on aime mieux la maison du diable.

Reine, touchée jusqu'au fond du cœur de voir une si belle créature traîner la mort dans la vie, l'emmena dans sa jolie villa du Parc des Princes.

Ce fut le paradis pour cette pauvre Mathilde; non-seulement on lui donna une chambre fort jolie tendue avec luxe, les fenêtres sur le jardin, mais sur son lit et sur sa chaise longue elle trouva toujours les plus beaux fruits. Reine ouvrait sa porte à toutes les amies de Mathilde qui venaient de temps en temps lui faire aimer les perspectives du ciel, car elle avait vu la lumière du jour et elle la plaignait de vivre dans la nuit.

Elle mourut dans tout le contentement du repentir, croyant qu'elle allait trouver Dieu et retrouver sa mère.

Le soir de sa mort, parmi les visiteuses de la dernière heure, il se présenta une de ses amies des nuits joyeuses. C'était une jeune Flamande fort traduite en français, jusque dans son nom : — on l'appelait Elisa Van-der-Proom à Bruxelles, à Paris on l'appelait Elisa Vend-des-Pommes. — Le masque était menteur, on eût dit une jeune fille du faubourg Saint-Germain, en voyant sa figure pâle, délicate, sentimentale. L'âme s'était trompée de porte, l'âme avait pris un château pour un cabaret et elle y faisait orgie. Aussi, comme cela ne pouvait durer longtemps, la mort frappa vite ses trois coups.

Quand Mathilde vit venir Elisa elle la regarda avec effroi et s'imagina que c'était la mort elle-même. Vainement Elisa se penchait sur Mathilde pour l'embrasser, Mathilde se jetait au fond du lit et s'écriait :

— Pas encore ! pas encore !

Elisa Vend-des-Pommes rentra chez elle pour ne plus se relever.

A son convoi, — chevaux blancs, draperies blanches comme pour les vierges. — Un amant qui passait se jeta sur le corbillard et arracha

le drap mortuaire couvert de violettes. Sacrilége d'amour, de folie ou de vengeance !

Mathilde mourut une heure après la visite funèbre de son amie.

Elle est couchée à cette heure dans le cimetière de Boulogne où tous les dimanches Reine lui porte un bouquet de violettes.

Bianca et Violette allèrent s'incliner sur la fosse de Mathilde.

— J'aime la mort, comme j'aime l'hiver, dit tristement Bianca. La mort, c'est la vraie fête de la Purification. Cette femme perdue est aujourd'hui plus pure que nous devant Dieu, parce que la neige du linceul a tombé sur elle.

Violette fit le signe de la croix.

— Mathilde, Mathilde, Mathilde, priez pour moi, murmura-t-elle.

III

Le Charbon ardent

Antonia se partageait toujours entre la duchesse et Violette; à Paris elle était folle de musique, au Parc des Princes elle était folle de jeunesse. Son cochon était devenu proverbial. Mais c'était tout une arche de Noé que le jardin de Violette : des chats, des chiens, des tortues, un aquarium, une volière, enfin un cochon qui était la vraie poupée de cette grande fille joueuse et fantasque.

Un soir que la duchesse l'emmenait à Paris, Antonia lui dit :

— Je ne sais pourquoi, mais il me semble

qu'il me faut veiller sur vous ces jours-ci. J'ai vu la Judith en rêve.

La maîtresse du duc de Montefalcone n'avait pas fait un long séjour en Angleterre. Elle était retournée bien vite à Florence, où le duc l'attendait patiemment d'ailleurs, parce qu'il se consolait plus facilement de l'absence de sa maîtresse qu'il ne se consolait de la perte de sa femme.

Quoiqu'il n'eût pas eu pour elle une passion profonde, quoiqu'il ne l'eût jamais aimée qu'à *fleur de peau,* comme disait Rivarol, il éprouvait un vrai déplaisir à n'être pas avec elle. Bianca répandait autour d'elle je ne sais quel charme et quelle lumière qu'il ne trouvait plus ailleurs. C'était le cœur et l'intelligence. On a beau n'aimer point la maison, on y respire en passant je ne sais quelle douceur qui rassérène et fortifie l'esprit. On y retrouve sa conscience, on y retrouve son âme. Dans la vie dissipée qu'il menait, le duc ne s'amusait qu'à demi. L'image de sa femme lui apparaissait non pas attristée et dédaigneuse. Il sentait bien qu'elle n'était plus à lui, il aurait donné tout au monde pour la reconquérir.

Il écrivit une première lettre tout à la fois tendre et fière. Bianca ne répondit pas. Il écrivit une seconde fois avec des prières et des menaces. Ce fut le même silence. La troisième lettre ne contenait que ces seuls mots :

« *Reçu deux cent mille francs.* »

Fut-ce pour ne pas lui renvoyer le reçu que la duchesse envoya deux cent mille francs?

Judith ne dit pas un mot au duc de ses tentatives de meurtre. Elle lui raconta qu'elle avait failli être engagée au Grand-Opéra pour jouer *la Juive*. Elle lui parla de la duchesse, elle lui avoua qu'elle avait chanté chez elle pour voir de plus près cette femme qu'elle haïssait.

Le duc questionna beaucoup Judith sur l'intérieur de Bianca, sur son salon, sur ses amis. La cantatrice lui dit que sa femme déployait un luxe insolent qui scandalisait tout Paris. Selon elle, tous les hommes qui venaient la voir vivaient de sa table et de sa bourse.

Le duc se mit en fureur et dit encore :

— Pourquoi ne l'ai-je pas tuée du même coup ?

— Rassure-toi, lui dit Judith, un de ces jours tu apprendras qu'elle est morte, car cette femme-là a quelque chose de fatal dans la figure.

Mais la Vénitienne ne s'en rapporta sans doute pas à la destinée, car un soir il se passa cette scène étrange chez la duchesse :

Bianca s'était couchée, selon son habitude, vers une heure et demie du matin. Elle sommeillait déjà. Antonia, accroupie devant son lit, lui contait encore des contes.

Jamais Antonia ne quittait la duchesse avant qu'elle ne fût endormie.

Quoique cette nuit-là la duchesse écoutât bien peu ce que disait Antonia, elle fut surprise de ne plus l'entendre tout à coup.

— Ma petite Antonia, va donc te coucher, lui dit-elle de sa voix caressante.

Antonia ne répondit pas.

La duchesse souleva la tête.

— Antonia! tu es donc endormie?

La jeune fille était renversée sur le tapis, agitant ses bras comme dans un mauvais songe.

— Antonia! Antonia!

La duchesse voulut se lever, mais sa tète retomba lourdement sur l'oreiller. Elle voulut appeler, mais la voix mourut sur ses lèvres. Il lui sembla qu'elle était elle-même la proie d'un de ces rêves qui vous montrent l'abîme sans qu'on puisse rebrousser chemin. Elle se sentait enchaînée et poussée fatalement.

Mais comme la dominante de son caractère était l'énergie, elle se révolta comme pour briser les liens du sommeil.

Elle eut à peine la force de sonner et retomba une seconde fois sur son lit, ne voyant plus et ne respirant plus.

La femme de chambre ouvrit la porte. Elle poussa un cri en voyant la duchesse pâle et inanimée sur son lit, en voyant Antonia renversée plus pâle encore devant le lit de la duchesse. Après avoir appelé, elle leur fit tour à tour respirer des sels à plusieurs reprises sans les ramener à la vie.

Il lui sembla bientôt qu'elle éprouvait elle-même un malaise insurmontable.

— Il y a ici une odeur de charbon, dit-elle en cherchant des yeux.

Elle ne trouva pas.

Elle courut ouvrir une des fenêtres.

— Oh! oui, c'est cela, reprit-elle en respirant l'air vif.

La seconde femme de chambre était entrée.

— Courez bien vite dire à Mathieu ou à Joseph qu'il aille chercher un médecin.

Cette femme cherchait toujours des yeux.

Le grand air qui vint frapper le visage d'Antonia la ranima peu à peu. Comme sa tête était sur le tapis, elle vit le feu sous le lit.

— Le feu! le feu! cria-t-elle.

Elle se leva, mais elle retomba se tordant les bras avec désespoir.

La fumée commençait à se répandre dans la chambre. La femme de chambre criait de toutes ses forces. Elle vit bien que la fumée venait du lit; elle saisit la duchesse et l'entraîna dans le petit salon.

— Antonia! Antonia! sauvez Antonia, dit la duchesse.

Bianca avait vaguement compris le danger.

La femme de chambre courut à Antonia. Elle la traîna à son tour jusqu'aux pieds de la duchesse.

— C'est la main de la Judith qui a allumé le charbon, dit la jeune fille à son amie.

La duchesse prit la tête d'Antonia et la baisa.

— C'est encore toi qui m'as sauvée, Antonia, car si je ne t'avais pas vue moitié morte, je me fusse laissé mourir moi-même.

Qui donc avait pu, après minuit, pénétrer dans la chambre de la duchesse et y cacher sous le lit un réchaud, qui ne devait être tout à fait allumé qu'une heure plus tard?

Sans doute la maîtresse du duc de Montefalcone était revenue à Paris.

Qui donc est en sûreté dans cette auberge des cinq mondes, dans cette capitale des capitales, quand on est servi par deux femmes de chambre et deux filles de cuisine, c'est-à-dire quatre amoureux de hasard qui changent tous les jours?

Tout Paris s'endort sur les deux oreilles, sans songer qu'un amoureux de ces demoiselles pourrait si facilement, à toute heure de la nuit, l'empêcher de se réveiller!

IV

Ce que disent les étoiles

Le lendemain, après une soirée passée gaiement au Palais-Royal, on veilla tard chez la duchesse. On reparla de l'histoire du charbon, on évoqua les figures de l'autre monde.

— J'ai failli descendre dans l'Enfer du Dante; je me trompe, j'ai failli aller au Paradis.

C'était Bianca qui parlait ainsi.

— Je crois, dit Santa-Cruz, que vous auriez bien subi quinze jours de purgatoire pour vos péchés.

— Peut-être, dit la duchesse; car si j'en

crois le Dante il n'y a pas de justice au ciel. Témoin le supplice de Francesca de Rimini.

Le prince Rio, avec son rare esprit, défendit la justice de Dante, il se complut à peindre cette figure du moyen âge qui, comme une aurore de pourpre, annonçait le soleil de la Renaissance.

Violette dit qu'il fallait se familiariser avec l'Enfer puisque, entre le Paradis et l'Enfer, il n'y a que la main.

On arriva à cette idée que l'enfer le plus désolé ce n'était pas le plus grand supplice.

— Le plus grand supplice, dit Violette, c'est la solitude.

— Souffrir à deux, dit le prince Rio en regardant la comtesse, c'est encore une volupté.

— On n'est jamais seul si on emporte le souvenir, dit un musicien qui voyait Orphée aux enfers.

Le comte Nigro, qui est par excellence l'homme de la légende quand il a fermé Machiavel et les autres unitaires de l'Italie, raconta cette belle histoire :

Deux amants s'adoraient. Vint la mort, la

mort jalouse qui emporta l'homme. La femme voulut mourir, on avait pris son cœur, on avait pris son âme, pourquoi traîner misérablement sa dépouille mortelle comme on fait d'une robe de bal à l'aurore nouvelle ?

La mort lui fit la grâce de venir à elle. Elle se jeta dans ses bras comme si elle se fût jetée dans les bras de sa mère.

— O mort ! je te remercie, mais dis-moi où il est.

La mort ne parle jamais. Trois fois l'amoureuse s'écria :

— Où est-il? — Où est-il? — Où est-il?

Trois fois le silence tomba sur son âme.

Elle alla frapper à la porte du Paradis. La voyant si belle dans son linceul de neige, saint Pierre ouvrit la porte, sans voir que le péché l'avait marquée au front.

— Entrez, dit saint Pierre.

Mais elle s'arrêta sur le seuil du Paradis :

— Saint Pierre ! saint Pierre ! dis-moi s'il est entré ici.

— Qui ? demanda saint Pierre.

— Celui que j'ai aimé sur la terre, celui que je veux aimer au ciel !

— Non! dit saint Pierre.

Saint Pierre chercha.

— Cherchez bien, saint Pierre. Il est mort le jour de Sainte-Marthe, à l'heure de la grand'messe.

Saint Pierre chercha encore :

— Peut-être, il n'est pas entré au Paradis.

La porte était toujours ouverte.

— Ferme la porte, dit l'âme en peine, puisqu'il n'est pas entré au Paradis, je veux aller en Enfer.

Saint Pierre se signa.

L'âme courut à la porte de l'Enfer.

— Ouvrez-moi la porte.

Mais le démon qui était à la porte, regarda l'âme pour voir si elle était marquée du signe fatal.

Le démon parla du haut de son dédain :

— T'imagines-tu qu'on entre ici comme chez soi? L'Enfer est un tribunal auguste. Tu n'es pas appelée, tu ne seras pas élue.

— O démon! fais-moi la grâce de me dire si mon amant est ici. Je viens du Paradis où il n'est pas. Il est mort le jour de Sainte-Marthe, à l'heure de la grand'messe.

Le démon ricana jusqu'à faire trembler l'Enfer.

— J'ai bien peur, dit-il, que le sacrifice de la messe n'ait effacé les péchés de ton amant. Retourne au Paradis.

— Ouvre-moi la porte, que je le cherche dans l'Enfer.

— Es-tu morte en état de grâce?

— Non! je suis tombée à la renverse au moment où je voulais baiser le crucifix.

— Eh bien! entre et cherche. Si tu trouves ton amant tu subiras le supplice des flammes; si tu ne le trouves pas tu retourneras au Paradis, parce que nous n'avons pas la puissance de retenir une âme que Dieu appelle.

L'amoureuse entra dans l'Enfer. Elle chercha partout, elle ne le trouva pas et elle reprit le chemin du Paradis.

Elle souffrait toutes les douleurs dans son épouvante de la solitude.

Or, où était l'amoureux?

Lui aussi avait été frapper à la porte du Paradis et à la porte de l'Enfer, mais il avait refusé d'entrer, disant :

— Je l'attendrai ici ou là-bas. Mon âme en

peine l'attendra jusqu'à l'heure de sa mort.

Et mille fois il avait fait le voyage du Paradis à l'Enfer et de l'Enfer au Paradis, ayant, lui aussi, l'épouvante de la solitude.

Enfin, loué soit Dieu! ils se rencontrèrent.

Le choc de ces deux âmes fut si vif, l'embrassement de ces deux amours retrouvés fut si éclatant qu'il jaillit au haut des cieux une lumière nouvelle.

Une étoile de plus était née. »

Tout le monde admira la légende.

La duchesse rêveuse, repliée sur elle-même, se disait :

— Ah! que je voudrais être une étoile!

— Chaque âme, murmura Violette comme si elle ne parlait que pour elle-même, chaque âme qui aime allume une étoile au ciel.

— Et voilà pourquoi, reprit le comte Nigro, les étoiles parlent si éloquemment aux amoureux.

— Et que disent les étoiles? demanda un homme politique, qui regardait deux beaux yeux.

Le prince Rio répondit par ce sonnet, qu'il n'avait pas mis en musique :

LES ÉTOILES

Quand on vous a soufferts, tourments délicieux,
De déchirer sa lèvre aux coupes savoureuses,
Quand votre âme a subi les heures douloureuses,
La mort vient et lui donne un éclat précieux.

Ces étincelles d'or qui jaillissent des cieux,
Ces lis épanouis des plaines bienheureuses,
Les étoiles, — ce sont les âmes amoureuses
Versant au ciel nocturne un pleur silencieux.

« Ainsi que nous, montez à Dieu par le martyre
Des passions ! » Voilà ce que semblent nous dire
Avec de longs regards leurs yeux de diamants.

C'est pourquoi, dans l'azur transparent et sans voiles,
Enchantement des nuits sereines, les amants
Avec des yeux brûlants regardent les étoiles.

— Je ne comprends pas, dit l'homme politique.

La chanoinesse, qui avait ses quarts d'heure de poésie, murmura avec impatience :

— Il n'y a pas assez d'alinéas pour vous dans les vers alexandrins.

— Oui, je comprends, dit la duchesse.

— Moi, reprit l'homme politique en regardant les yeux de la duchesse, je ne connais que ces étoiles-là.

— Oui, mais elles ne sont pas de notre ciel, dit le prince Rio.

On parcourut les mondes avec l'esprit un peu subtil de Fontenelle. Il y a toujours une heure de la soirée où l'âme se dégage et monte les spyrales de l'infini. Elle s'égare le plus souvent, mais enfin elle se baigne dans la lumière divine.

Mademoiselle de Saint-Réal regardait le prince Rio.

— Moi, dit-elle, ce n'est pas dans les étoiles que je vais chercher mon idéal. J'aime mieux les comètes que les étoiles.

— Pourquoi? demanda la duchesse.

— Parce que les comètes viennent nous visiter la nuit. Demandez plutôt à madame Andamy.

Tout le monde se regarda. La mariée sans mari leva la tête avec une certaine dignité.

— Moi, dit-elle, je ferme ma fenêtre. C'est vous qui dormez les fenêtres ouvertes.

C'était l'heure où madame Andamy allait à son rendez-vous nocturne, avec la Barbe d'Or. Elle quitta la table où elle travaillait à sa tapisserie pour se mettre au piano. Mais c'était une fausse manœuvre. Dès qu'on n'eut plus les yeux sur elle, madame Pénélope disparut comme dans une féerie.

— Voyez-vous, reprit mademoiselle de Saint-Réal, c'est l'heure et le moment, Barbe d'Or a failli attendre.

LIVRE XI

UNE CAUSE QUI NE SERA PAS CÉLÈBRE

Je veux bien le croire : jadis, sous le règne de Saturne, la Chasteté habita la terre. Elle y prolongea son séjour tant qu'une caverne sombre renferma l'humble foyer, les dieux Lares, le troupeau, les maitres ; alors que la femme ne préparait à son rude compagnon qu'une couche d'herbe et de feuilles, sous des peaux de bêtes fauves, leurs dangereux voisins. — O belle Cynthia! Et toi, Lesbie, dont les claires prunelles se mouillent pour la mort d'un moineau, cette âpre fille des montagnes ne vous ressemblait guère! Plus inculte que son mari, on la voyait livrer ses puissantes mamelles à ses enfants.

JUVÉNAL.

On disait de madame de Tencin, qui était capable de tous les crimes, puisqu'elle abandonnait ses enfants, mais qui avait des manieres d'ange : « Rassurez-vous, si elle a intérêt à vous empoisonner, elle le fera, mais avec le poison le plus doux. »

SAINT-LAMBERT.

Les femmes donnent toujours plus qu'elles ne promettent, à l'inverse des hommes.

***

L'amour est un grand enfant, la femme est sa poupée.

***

La raison contrarie le cœur et ne le persuade pas.

VAUVENARGUES.

L'amour est comme les liqueurs fortes : on a beau dire qu'elles tuent, on y revient.

***

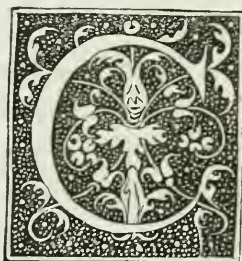
Le mariage : miel et aloès. D'où vient que la femme verse le miel et qu'il ne reste sur ses lèvres et sur les lèvres de son mari que l'amertume de l'aloès?

SOCRATE.



I

Les Conseils de Don Juan



EPENDANT, madame de Campagnac était sur le point d'obtenir sa séparation de corps, malgré toutes les oppositions de son mari. Elle sortit du couvent et courut chez Santa-Cruz.

— Eh bien! lui dit-elle en se jetant dans ses bras, je vais être libre de t'aimer. Cet odieux mariage n'enchaîne plus mes mains et ne glace plus mes lèvres.

La première expansion fut un délire.

Pour quiconque avait connu madame de Campagnac dans ses jours de dignité conjugale, le tableau de cette nouvelle rencontre avec son amant eût été la plus grande de toutes les surprises. On n'eût pas compris comment cette femme abdiquait ainsi ses vertus.

C'est que si l'amour parle haut dans notre cœur, tout se tait en nous.

Trouva-t-elle qu'Achille répondait mal à son enthousiasme? Il lui parut moins brûlant qu'à leur première rencontre. Il était charmant encore, mais elle eut peur de ne pas trouver cette mine inépuisable d'amour qui lui semblait la vraie fortune du cœur.

Ce fut bien pis le lendemain quand Santa-Cruz lui dit, après les plus douces caresses:

— Croyez-moi, ma chère Valentine, gardez votre mari. C'est encore le meilleur abri contre les intempéries du scandale.

— Je ne vous comprends pas, dit madame de Campagnac presque indignée.

— Si vous viviez quelques mois parmi les femmes séparées, qui ne sont plus d'aucun monde, ni du bon, ni du mauvais, vous me comprendriez.

— C'est que vous ne m'aimez pas.

— C'est parce que je vous aime que je vous parle ainsi. Vous finirez par me comprendre. Qui vous empêche de vivre avec votre mari sans l'aimer, presque sans lui parler, presque sans le voir? Votre hôtel n'est-il donc pas assez grand?

— Mon hôtel! mais le monde me semble trop petit pour vivre avec M. de Campagnac.

Le lendemain, Santa-Cruz fut plus tendre, parce qu'il voulait décider sa maîtresse à rentrer dans le domicile conjugal. Il joua si bien la passion, qu'il y réussit. Il promit à madame de Campagnac de la voir tous les jours, mais il fut inflexible contre la séparation, menaçant toujours de ne la plus voir si elle tombait dans ce scandale.

Voilà pourquoi quinze jours après tout Paris s'étonna de voir monsieur et madame de Campagnac commencer une seconde lune de miel

Mais qu'eût-on dit si on fût allé voir ce qui se passait chez eux?

— Ah! comme je vous aime pour supporter une pareille existence! dit-elle bientôt à Santa-

Cruz. Vous ne savez pas ce qui m'arrive? Mon mari, pour avoir les rieurs de son côté, vient de prendre une maîtresse.

— Et vous vous imaginez que c'est la première fois que ces aventures-là lui arrivent?

— Jusqu'ici cela s'est passé dans le demi-jour, mais aujourd'hui il s'affiche avec une fille à la mode, avec mademoiselle Lucia, qu'on a surnommée Phryné ou Tournesol.

— Bravo! Il est en bonnes mains. Laissez-la faire, ma belle amie, vous serez bientôt veuve.

Un éclair de joie jaillit des yeux de madame de Campagnac.

— Qui sait, se dit-elle à elle-même, si Santa-Cruz ne m'épousera pas un jour?

Mais plus d'une autre femme se disait alors la même chose, car Achille se multipliait.

II

Du premier au troisième baiser

Écoutez plutôt ce dialogue dans un salon très parisien.

— Monsieur, je vous dis que je suis très heureuse.

— Madame, cet adverbe est de trop; si vous étiez heureuse, vous ne diriez pas que vous êtes — très — heureuse.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

—Madame, vous me comprenez; le bonheur est un oiseau rare à qui il ne faut pas trois ailes pour voler dans le ciel. Si vous êtes si heureuse que cela, peignez-moi le tableau de votre bonheur.

— Mon bonheur est d'être adorée par mon mari et d'adorer mon mari.

— C'est une chanson que chantent toutes les femmes. Si vous voulez, je vous prouverai mathématiquement que votre mari ne vous aime plus et que vous n'aimez plus votre mari.

— Mathématiquement! C'est donc une règle de trois? Je suis curieuse d'avoir ces preuves-là.

— Je n'ai qu'un seul mot à vous dire. Vous êtes mariée depuis quinze ans, vous vous êtes aimés cinq ans; pendant cinq ans encore vous vous souveniez que vous vous étiez aimés. C'est comme le soleil qui dore encore l'horizon quand il est parti. Enfin, depuis cinq ans vous vous enchaînez dans l'habitude, qui est le tombeau de l'amour. L'habitude, madame, un lit mortuaire où on dort toujours et où on ne se réveille jamais.

— Voilà comment vous faites des mathématiques?

— Oui, madame. J'ai eu le premier prix au lycée. Et votre mari, est-il fort en addition et en multiplication?

— Oui, monsieur, il est si fort en addition

puisqu'il a fait une vraie fortune; il est fort en multiplication, — si j'ose m'exprimer ainsi sous mon éventail, — puisqu'il m'a donné quatre enfants.

La dame qui parlait ainsi était madame de Stavillier, née Pauline Jouffroy. Celui qui la faisait parler était Achille Le Roy, duc de Santa-Cruz.

Ce petit dialogue se débitait dans le salon d'une marquise renommée par sa beauté et pour son art de ne réunir chez elle que de jolies femmes. Elle n'était sévère que contre la laideur. Elle aimait la vertu chez les autres, mais disait, comme madame de Sévigné, que les femmes qui ne sont pas belles sont des Pénélopes à trop bon compte.

Comme l'avait dit impertinemment Achille, il y avait quinze ans que madame de Stavillier traînait son bonheur. Pendant qu'elle courait le monde, son mari courait le demi-monde. L'ennui frappait bien un peu à sa porte les jours de pluie et les soirs d'automne, mais elle tenait bon dans sa vertu, se promettant toujours de prendre sa revanche dans les fêtes du carnaval. Quand une fois Paris était

en fête, elle était tous les jours, je veux dire toutes les nuits en fête, aimant qu'on lui fît la cour, fière de ses diamants encore plus que de sa beauté. Elle était renommée pour sa chevelure opulente, et surtout pour la splendeur de ses épaules, marbre rosé, resplendissant sous les lumières, plus beau encore dans le voisinage des roses et des camélias.

Tout le monde était quelque peu amoureux de madame de Stavillier. Elle craignait d'autant moins de payer toutes ces adorations platoniques par des œillades, des serrements de main, des propos presque galants, qu'elle se croyait inattaquable dans sa vertu.

Déjà elle s'était hasardée en quelques aventures mystérieuses, simple agitation d'un cœur oisif et d'un esprit qui cherche. Elle avait accepté un soir un bouquet, sachant bien qu'elle y trouverait un billet doux. Rentrée chez elle, elle s'était enfermée pour lire cette déclaration de guerre. Elle n'avait pas beaucoup dormi cette nuit-là ! Le lendemain, appelant sa femme de chambre, elle lui avait dit en lui donnant une plume et en lui montrant le revers du billet.

— Écrivez : *Fait double entre nous.*

Elle avait remis le billet sous enveloppe à l'adresse du donneur de bouquet, — et puis c'était tout. — Une autre fois, elle s'était aventurée au bal de l'Opéra, se promettant d'y surprendre son mari. La vérité, c'est qu'une fois arrivée, elle s'était fort amusée à faire damner par son esprit diabolique un autre de ses adorateurs, qui ne la reconnut pas, — et puis c'était tout. — Elle ne croyait pas qu'elle pût jamais franchir le Rubicon ; elle trouvait que c'était déjà bien assez de s'amuser sur la rive.

Or, si aucun de ses adorateurs n'avait pu l'entraîner sur le navire tout pavoisé des folles passions, ce fut peut-être parce qu'ils avaient une trop haute idée de sa vertu. Chez la femme il faut vaincre d'abord ce fantôme idéal. Combien d'hommes qui ne saisissent que le fantôme au lieu de saisir la femme ! Ils attendent pendant des années l'occasion, qui ne vient jamais parce qu'ils n'osent pas la provoquer. Voilà pourquoi les amoureux pacifiques perdent toujours leur temps.

Voilà pourquoi Santa-Cruz alla d'un seul

coup plus loin que les autres : il fit le pas des dieux de l'Olympe. Sa brutalité toute caressante indigna et charma les curiosités de madame de Stavillier.

On n'est jamais plus seul que dans le monde; chez soi il y a les gens, les coups de sonnette, le mari toujours présent même quand il est loin, jusqu'à la pendule qui sonne toujours l'heure du devoir. Dans le monde la femme est affranchie, elle est protégée par la folie de tous contre la sévérité de son mari; elle n'a peur de rien; elle ne songe plus à la dignité de sa maison : la pendule ne marque plus les heures, les violons chantent des airs d'amour; la valse, ce mariage de cinq minutes qui donne si intimement une femme à un homme, convie tous les cœurs à tous les appareillements.

Santa-Cruz et madame de Stavillier étaient masqués par les danseurs pendant le quadrille. Et pendant la valse, qui eût songé à les regarder? Le vrai spectacle n'était-il pas celui de la jeune fille s'abandonnant, la tête penchant, frisures éparses, yeux noyés d'amour, seins agités, aux éperduments du tourbillon?

Autrefois on enlevait les femmes, aujourd'hui pourquoi les enlever puisqu'on valse avec elles? N'est-ce pas l'enlèvement par excellence?

Achille parlait si bien que madame de Stavillier ne savait plus où elle était; jamais une voix n'avait retenti si profondément dans son cœur, jamais elle n'avait abandonné son esprit à cette caresse d'une heure où on s'embarque pour les pays inconnus.

Quand elle demanda ses gens, elle trouva Santa-Cruz dans l'antichambre; elle eut beau s'en défendre, il lui fallut accepter son bras jusqu'à sa voiture; peu s'en fallut qu'il ne montât dedans.

— Mais à quoi bon? pensa-t-il. Madame de Stavillier demeure si près d'ici que j'aurais à peine le temps de lui dire une fois de plus que je l'aime. Et puis, s'il faut surtout respecter une femme, c'est devant ses gens. Ce n'est pas à Dieu qu'une femme veut faire illusion; la vertu est une image visible seulement sur la terre.

Achille, en disant cela, avait oublié qu'il avait une mère et une sœur.

Madame de Stavillier était encore tout à son rève quand on l'avertit que M. de Stavillier était rentré à moitié paralysé. Il s'était endormi au club, il s'était réveillé en poussant un cri, on venait de le rapporter presque mort à l'hôtel.

L'image de Santa-Cruz s'effaça comme par enchantement : madame de Stavillier se rejeta dans son devoir, elle redevint un ange pour son mari. Six semaines durant elle le veilla avec héroïsme, lui sacrifiant tout, jusqu'à sa beauté : on ne la reconnaissait plus, tant elle était pâlie et ravagée. Quoiqu'elle eût été mère quatre fois, les choses s'étaient passées si naturellement qu'elle n'avait presque pas eu à souffrir. Et puis, quelle est la mère qui souffre de la douleur de la maternité? Plus la douleur est vive, plus la joie est grande. Mais cette fois elle souffrait des douleurs de son mari qui trouvait tout simple qu'elle lui consacrât toutes ses heures. N'était-ce pas le devoir de sa femme? Il ne la remercia jamais.

Il était resté paralysé; il finissait par se lever et se traîner d'une pièce à l'autre, en-

nuyé de tout, disant sans cesse, même devant sa femme, qu'il avait la vie en horreur. A peine si le dimanche ses enfants, — tout un bouquet de fête épanoui sous ses yeux, — obtenaient un sourire.

Sa vie n'était pas là : il subissait, même de loin, la domination d'une maîtresse qui n'avait ni la beauté ni le cœur de sa femme. Mais c'était une créature fort gaie qui l'amusait à peu près comme madame Dubarry amusait Louis XV en l'initiant à la grammaire de la langue verte.

Quand un homme n'est plus sensible à toutes les délicatesses du beau langage, quand l'heure est venue où il s'impatiente de ces beaux mots jaillis du cœur que les poètes ont consacrés depuis qu'il y a de l'amour et des poètes, il faut, pour qu'il se ravive dans la passion, qu'il entende chatouiller son oreille par ces beaux mots qui peignent toute la fin du règne de Louis XV : « La France, ton café f... le camp. »

Rien ne pouvait remplacer pour M. de Stavillier la gaieté de mademoiselle Eugénia Duclos, surnommé Trente-six-Vertus. Saturne

dévorait ses enfants, il y a des hommes qui dévorent leurs amours, comme il y en a qui font le cortége de leur vie. Pour M. de Stavillier, l'amour filial, l'amour de sa femme, l'amour de ses enfants, il avait dévoré tout cela. Il lui restait à peine l'amour de l'or, il lui restait surtout l'amour pour sa maîtresse. Ce n'était pas un méchant homme, mais il avait tant vécu le jour et la nuit qu'il ne lui restait plus qu'un vague sentiment du bien et du mal.

Tant que ses fils avaient été tout petits, il les avait adorés, mais dès qu'ils furent revêtus de l'uniforme du lycée, il ne vit plus que des petits citoyens pour la patrie, pour la famille universelle. C'était un esprit fort au milieu de toutes ses faiblesses.

Il aimait encore un peu sa fille, mais il trouvait qu'elle jouait trop à la demoiselle. Elle arrivait à cet âge où le premier rayon de coquetterie perce chez les filles. Or, si elles vont devenir coquettes, c'est que l'amour de la famille ne remplit plus leur cœur. Déjà, comme l'oiseau qui essaie ses ailes, elles songent à s'envoler

Cette légère peinture du caractère de M. de Stavillier fera comprendre peut-être pourquoi il s'ennuyait chez lui en face d'une femme charmante que depuis longtemps déjà il regardait sans la voir, pareil à ces amateurs de tableaux qui ont des chefs-d'œuvre retournés contre le mur.

J'oubliais. Un jour il regarda sa femme et la vit. Elle était pâle et défaite, mal peignée, avec une robe de chambre frippée; la pauvre femme avait passé la nuit et ne se trouvait pas la force d'aller jusqu'à son cabinet de toilette; elle était là, devant le lit, qui prenait du chocolat en parlant de sa fille.

— Ma chère amie, dit M. de Stavillier à sa femme, faites attention à vous, car vous devenez bien laide.

— Pas tant que cela, j'imagine.

Elle était furieuse ; il lui vint dans la pensée que si elle était devenue si laide c'était à force de le veiller.

Jusque-là, elle s'était imaginé, quoiqu'elle connût bien les aventures de son mari, qu'il avait gardé pour elle un vif souvenir. Elle croyait qu'en prenant une maîtresse il avait

plutôt obéi à la mode qu'à son cœur; elle ne doutait pas qu'entre cette fille et elle, il ne fît aucune comparaison. Les mauvaises passions lui prenaient son mari, mais son cœur était toujours dans la maison.

Cette dernière illusion tomba comme les autres; l'arbre était dépouillé avant les premiers jours de l'automne.

Elle se regarda dans la glace de la cheminée et dit à son mari :

— Je vois bien qu'il faut que je retourne dans le monde, c'est là que je retrouverai ma beauté. Décidément, vous avez raison, monsieur, les femmes ne sont pas jolies chez elles.

Comme tous les maris, M. de Stavillier ne doutait pas que sa femme ne fût vertueuse. Aussi lui dit-il de l'air du monde le plus convaincu :

— Ma chère Pauline, vous avez raison, amusez-vous un peu. Si on vous parle de moi, dites que je vais très bien et que je me prépare à entrer en scène avec ma seconde jeunesse.

Là-dessus M. de Stavillier essaya un mouvement du mauvais côté; mais la mort impi-

toyable était là qui maintenait son hypothèque.

— Nous irons aux Pyrénées, dit madame de Stavillier, les Eaux-Chaudes vous enlèveront cela.

— Oui, nous irons aux Eaux, dit le mari, vous à la mer avec vos enfants, moi aux Pyrénées...

Il n'acheva pas sa pensée, car il se promettait d'aller aux Eaux-Chaudes avec mademoiselle Trente-six-Vertus.

Il rugissait comme un lion dans une cage de ne pouvoir sortir pour aller la voir, de ne pouvoir la recevoir chez lui. Il lui écrivait tous les jours, il lisait avec joie les lettres désordonnées de cette fille. Ces lettres étaient écrites sans doute sur une table de la Maison d'Or entre l'amant qui s'en va et l'amant qui vient, mais elles n'en étaient que plus amoureuses. Il ne faut pas qu'une femme galante laisse rouiller l'esprit du cœur.

Au premier bal où alla madame de Stavillier, elle rencontra tout naturellement le duc de Santa-Cruz. Elle joua bien la surprise en le voyant, mais lui, qui ne voulait pas

perdre un atout, ne lui dit pas comme un amoureux confit : « Je suis venu parce que je vous avais pressentie. » Mais il lui dit : « Je suis venu parce que vous vouliez que je vinsse. »

— Comment, je voulais!

— Mais n'avez-vous pas averti la maîtresse de la maison? Vous saviez bien qu'elle m'avertirait moi-même.

On retrouva une bonne place dans un petit salon.

On reprit le roman tout juste à la page déjà lue.

Santa-Cruz dit à madame de Stavillier combien il l'admirait pour son stoïcisme pendant le carnaval. Elle n'avait pas seulement manqué à tout le monde, mais elle avait manqué à elle-même, car une femme aussi belle n'a pas le droit de s'emprisonner dans la chambre d'un mari paralytique.

— Ce n'est pas vous, madame, qui deviez veiller! C'était mademoiselle Trente-six-Vertus. Aussi voyez la récompense : plus vous alliez loin dans votre sacrifice, plus votre mari écrivait des lettres passionnées à sa maîtresse ; on se les passait à la ronde.

— C'est impossible! dit madame de Stavillier avec indignation.

— Si je n'étais pas un galant homme, madame, je vous en montrerais une ou deux, trois ou quatre.

Madame de Stavillier secoua soudainement tous les souvenirs de sa claustration. La musique, les robes, les diamants, les gais propos, les paroles amoureuses de Santa-Cruz l'enivrèrent tout à coup. Elle retrouva cette heure charmeresse du dernier bal dont elle avait conservé une si vive impression.

Quoiqu'elle ne valsât plus depuis longtemps, elle valsa avec son amoureux. Tout le monde l'admira au passage. On disait qu'elle était plus belle encore dans sa pâleur, on ne la reconnaissait presque plus, l'amour l'avait transfigurée. C'en était fait : elle aimait.

Pourquoi aimait-elle Santa-Cruz?

Parce qu'elle avait trente-cinq ans; parce qu'elle touchait à cette seconde jeunesse de la femme qui est mille fois plus épanouie que la première; c'est que le feu courait dans son sang, c'est que l'enfer brûlait son âme. Achille avait répandu sur elle toute une auréole

d'électricité. Les voluptés si cruelles même quand elles sont douces, si douces quoiqu'elles soient toujours cruelles, l'étreignaient dans leurs bras invisibles. Elle avait peur, parce que le bonheur fait toujours peur, parce qu'elle ne pouvait abdiquer encore le sentiment du devoir, parce que la femme a toujours peur de la chute, même quand elle se précipite avec joie.

Il fallut pourtant s'arracher bientôt à ces enivrements. Le bal allait finir, on soupait. Elle était assise à table. Achille, debout au-dessus d'elle, continuait son jeu diabolique. Elle était si égarée qu'elle mangea une pomme d'api qu'il avait déjà mordue.

Ce fut leur premier baiser.

Je ne parlerai pas du second, ni du troisième, ni de tous les autres; les échos du bois de Boulogne vous le rediraient mieux que moi. Je n'ai pas suivi madame de Stavillier quand elle sortait le matin sous mille prétextes féminins, mais je crois qu'on aurait pu la suivre à travers le Bois jusqu'à une petite chambre de l'ancien château de Madrid, où les archéologues — entre deux vins et entre

deux amours — ont voulu inscrire le nom de Diane de Poitiers.

Depuis le commencement du monde, ce n'est pas l'homme qui perd la femme, c'est la femme. Les pécheresses créent les pécheresses. Les femmes les plus vertueuses, si elles n'ont pu trouver toutes leurs consolations en l'idée de Dieu, s'aperçoivent que la vertu est presque toujours raillée, que depuis Ève jusqu'à la dame aux Camélias, les mangeuses de pommes ont toutes une page sympathique dans l'histoire. Et elles font comme madame de Stavillier, elles mordent à la pomme que leur présente Santa-Cruz, même quand elles y trouvent ses dents déjà marquées.

III

Quand un mari soufflette sa femme

La femme qui a un amant, quand elle a un mari, fait bien vite cette réflexion, que si elle est heureuse dans son péché, elle serait bien plus heureuse encore si son amant devenait son mari. Il y en a plus d'une heureusement qui prend son mari pour amant.

La belle Pauline était devenue éperdûment amoureuse d'Achille Le Roy. L'orage avait envahi tout son ciel, elle ne voyait plus ni Dieu ni ses enfants, elle n'osait descendre en elle-même tant elle avait peur d'elle-même. Çà et là le sentiment du devoir la ressaisissait,

elle voulait rebrousser chemin; mais à quoi bon? Retrouverait-elle sa vertu et sa dignité? Elle pleurait, mais elle reprenait sa course avec plus d'emportement, décidée à mourir plutôt que de s'arracher des bras de roses et de flammes de la passion.

Les femmes sont extrêmes en tout, — les moralistes s'accordent sur ce point. — L'homme le plus emporté dans sa folie garde presque toujours, je ne dirai pas le respect de lui-même, mais le respect de l'opinion. Les femmes qui jettent le masque bravent tout. Elles se cachent, il est vrai, parce que l'amour aime les demi-jours bien plutôt que par la peur d'être vues.

Madame de Stavillier n'avait pas encore jeté le masque, mais elle commençait à prouver, par des airs d'affolée, par ses causeries étranges, par ses toilettes bruyantes, qu'elle n'était plus maîtresse d'elle-même.

Quand le duc de Santa-Cruz entrait dans un salon, s'il ne se hâtait pas d'aller à elle, c'était elle qui allait à lui. Elle ne pouvait contraindre son admiration. « N'est-ce pas qu'il est beau? » disait-elle.

Quelques-unes de ses amies lui faisaient remarquer que cette admiration était plus ou moins opportune, mais elle n'écoutait plus personne. On chuchotait autour d'elle, mais elle n'entendait pas ou ne voulait pas entendre. Que lui importait le monde à cette femme qui n'était plus ni une épouse, ni une mère, qui bravait son mari et ses enfants?

Elle n'avait plus qu'un pas à faire pour monter à son tour sur le théâtre du scandale.

Il n'y a qu'une vraie force sur la terre, c'est l'amour. Les anciens en avaient fait un enfant pour prouver qu'ils étaient des hommes, mais le roi des dieux lui-même s'humiliait aux pieds de Cupidon.

On était au mois de mai ; la nature, dans toute son effervescence, répandait le magnétisme du renouveau. Madame de Stavillier subissait dans sa passion les voluptés luxuriantes du printemps. La soif de vivre et la soif d'aimer lui dévoraient les lèvres et le cœur ; elle aurait voulu que son amant fût toujours là.

Mais celui qui était toujours là, c'était son mari.

Et quel mari! Un malade ennuyé et silencieux qui l'indignait par son égoïsme souverain. Quand elle allait le voir, s'il lisait, il ne fermait pas son livre. S'il écrivait à sa maîtresse, il ne jetait pas sa plume. S'il sommeillait, il voulait qu'elle restât là sous prétexte qu'il aimait à dormir en bonne compagnie. La nuit, il l'appelait pour faire la conversation. Et quelle conversation pour elle! Il fallait qu'elle lui rappelât mot à mot les beaux jours qu'ils avaient passés ensemble. Comme tous ceux qui ont un pied dans la tombe, il se retournait vers sa jeunesse; mais comme il n'avait plus guère de mémoire, il fallait que ce fût sa femme qui lui rouvrît le livre du passé.

— Quand je pense, se disait-elle tout bas en le regardant, quand je pense que je l'aimais dans ce temps-là!

Et elle ajoutait avec un soupir vers l'image de son amant :

— Mais je ne l'aimais pas comme *lui*!

Sans doute, M. de Stavillier faisait alors les mêmes réflexions; lui aussi soupirait vers mademoiselle Trente-Six-Vertus. Le passé,

c'était un autre monde. Ils ne vivaient plus de cette vie-là; ils se reconnaissaient vaguement dans les images qu'ils évoquaient, mais ils obéissaient aux métamorphoses. Lui, ce n'était plus lui; elle, ce n'était plus elle. Ils se sentaient si étrangers l'un à l'autre, que celui-ci ou celle-là aurait pu mourir sans faire de chagrin au survivant.

Chose horrible à dire! Il n'y a qu'une chose que l'homme aime toujours : c'est lui-même. Cet amour survit à tout. Il y a un proverbe qui dit : la vie est composée de trois instants, l'amour est composé de trois secondes. Dans la première, l'homme aime sa maîtresse; dans la seconde, il aime son enfant; dans la troisième, il s'aime lui-même. Et s'il a aimé sa maîtresse, s'il a aimé son enfant, c'est qu'il retrouvait son image dans le cœur de la femme comme son portrait dans la figure et dans l'âme de l'enfant. L'homme n'aime que lui-même.

Madame de Stavillier voyait presque tous les jours Santa-Cruz. Un soir, comme elle était venue tard chez une de ses amies où il l'attendait, elle lui dit :

— Figure-toi que j'ai failli ne pas venir! Mon mari a eu une syncope, j'ai cru qu'il allait mourir.

— Ah! tant mieux! dit Achille du même ton qu'il eût dit : Ah! tant pis!

Madame de Stavillier se méprit sur cette expression. Une joie secrète courut de son esprit à son cœur.

— Ah ! se dit-elle à elle-même, s'il mourait, comme nous serions heureux !

C'était la première fois que ce cri lui échappait.

On dit que l'amour est une servitude ; la servitude, n'est-ce pas plutôt tout ce qui nous arrête dans la passion?

Depuis qu'elle aimait Santa-Cruz, madame de Stavillier maudissait son esclavage. Si elle avait une heure d'amour, c'était une heure volée ! Ne viendrait-il donc pas un temps où elle aurait tout un jour à donner à sa passion? Tout un jour! Qu'est-ce que cela! Ne pourrait-elle donc, comme tant d'autres, s'endormir le soir et se réveiller le matin, cachant dans ses cheveux la figure de son amant? N'aurait-elle pas aussi ces douces heures du

farniente amoureux ? Ah ! si un jour elle pouvait voyager avec son amant ! courir avec lui les montagnes et les forêts ! atteindre le bonheur partout où il se montre aux amoureux !

S'il mourait, cet homme inutile à tous, ce fâcheux, qui ne souriait plus, qui jetait l'amertume autour de lui, elle reconquerrait sa liberté, elle redeviendrait maîtresse absolue de ses actions ! Je me trompe : elle irait, esclave nouvelle, s'enchaîner dans les bras de son amant, qui deviendrait son mari.

Ce rêve était le rêve d'une folle. Mais la pauvre femme était folle.

Elle acheva de perdre la tête un jour, en surprenant dans la chambre de son mari mademoiselle Trente-six-Vertus.

Naturellement on ne l'attendait pas à cette heure. Ce n'était pas, d'ailleurs, la première fois que la maîtresse venait voir le mari.

M. de Stavillier avait résisté longtemps au désir d'appeler cette fille ; mais, lui aussi, quoique à moitié mort, il avait senti le réveil du printemps. Sa femme sortait tous les jours de trois heures à six heures, pour aller au Bois ou pour faire des visites. Il avait trouvé tout

simple d'ouvrir sa porte pendant l'absence de sa femme, croyant que son valet de chambre était pour lui et l'avertirait toujours à temps. Mais le valet de chambre aimait le spectacle. Voilà pourquoi madame de Stavillier se rencontra un jour dans la chambre de son mari avec mademoiselle Trente-six-Vertus.

— C'est bien ! dit-elle en toisant cette fille du regard, puisque vous avez une sœur de charité, je n'ai plus que faire ici.

Et elle sortit en faisant quelque bruit avec la porte.

Jusque-là elle avait regardé son mari avec pitié; la haine entra alors dans son cœur.

— Quoi ! dit-elle en s'indignant, il reçoit sa maîtresse ici! Oh! je me vengerai !

Madame de Stavillier ne s'était pas assez vengée comme cela? Il y avait donc encore d'autres vengeances?

Sans doute elle chercha, car une heure après le valet de chambre la surprit seule et silencieuse à son piano :

— Monsieur demande madame.

— Dites à monsieur que madame n'y est pas.

— A quelle heure rentrera madame?

Madame de Stavillier regarda le valet de chambre d'un œil qui le fit trembler.

Quelques minutes après elle entrait chez son mari.

— Que me voulez-vous, monsieur? Il y a si loin de ma chambre à la vôtre, que je ne voulais pas venir, mais enfin j'ai pitié d'un fou.

M. de Stavillier était couché sur le canapé, il souleva la tête et dit d'une voix glaciale :

— Madame, je voulais vous faire une observation. Vous avez agi tout à l'heure en femme mal élevée, il ne faut jamais faire du bruit avec les portes. Voilà, madame, tout ce que je voulais vous dire. Maintenant, vous pouvez faire le voyage au long cours qui va de ma chambre à la vôtre.

Et M. de Stavillier salua sa femme.

— Je comprends, monsieur, vous avez la prétention de donner des leçons parce que vous avez à en recevoir. Mais à qui parlerai-je ici? Où est le cœur, où est l'esprit, où est l'homme?

Madame de Stavillier dit tout cela len-

tement, marquant de plus en plus son dédain.

A cette question : où est l'homme? le mari à moitié mort se leva tout d'un coup, comme s'il dominait pour un instant la paralysie.

— Où est l'homme? madame.

Il avait fait un pas vers elle et lui avait saisi la main.

— Sachez-le bien, madame, il me reste le cœur et l'esprit. Il me reste encore une main.

Et dégageant sa main qui étreignait celle de sa femme, il la souffleta violemment.

— Vous demandiez où était l'homme? Le voilà!

Madame de Stavillier, toute révoltée qu'elle fût de cette injure, demeura comme pétrifiée, tant elle était imprévue.

Son mari était retombé pâle, colère, mourant sur le canapé.

Il vint à la jeune femme une horrible idée : c'était de se jeter sur lui et de l'achever.

Elle se contint et lui dit avec un grand air de mépris :

— Pourquoi m'avez-vous souffletée, monsieur?

— Vous le demandez, madame! Mais depuis

trois mois j'aurais dû vous souffleter tous les jours.

— Depuis trois mois?

Madame de Stavillier commençait à comprendre.

— Oui, jouez la surprise! depuis trois mois vous êtes le scandale de Paris. Vous vous imaginez que je ne sais rien ici; vous vous dites que je suis mort et enterré. Ah! vous me faites-là une belle épitaphe! Mais Dieu me rendra la force de me venger.

— Vous venger?

— Oui, madame, reprit le mari avec amertume. Moi j'ai si peu de chose à risquer, je puis me battre à bout portant, je suis presque invulnérable. Mais lui! lui que vous aimez, lui qui vous aime! Je le tuerai.

Il se fit un silence funèbre.

— C'est mademoiselle Trente-six-Vertus qui vous a dit cela?

— Oui, madame, c'est elle qui veille sur l'honneur de ma maison.

— Je vous en fais mon compliment, mais elle n'entrera plus dans la maison.

— Madame, jusqu'à l'heure de ma mort, je

serai le maître dans ma maison. Si vous voulez que le scandale que vous avez fait dehors éclate ici, tentez l'aventure. La femme dont vous parlez n'a pas à rougir devant la femme adultère. Elle viendra donc ici tous les jours. Si vous n'ètes pas contente vous pouvez vous en aller.

Madame de Stavillier s'en alla — dans sa chambre. — Que lui restait-il à faire? Quitter la maison? mais c'était tout avouer à la face du monde; c'était se donner tort devant ses enfants. N'était-elle pas aussi coupable que son mari? plus coupable encore?

Elle s'enferma pour pleurer. Elle demanda à Dieu la résignation. Elle écrivit à son mari une longue lettre fort incohérente où elle parlait de tout, hormis de son péché.

Ce fut avec quelque surprise qu'elle lut la réponse de son mari. Il n'y avait qu'un seul mot, un mot de pardon : « *Revenez.* »

Elle se regarda dans la glace sans y penser, elle s'étonna de voir que la joue souffletée était encore plus rouge que l'autre :

— Il me pardonne, dit-elle; mais moi, je ne lui pardonne pas.

Elle retourna vers son mari, on se réconcilia à peu près ; la femme avoua qu'elle avait eu ses quarts d'heure de coquetterie ; le mari soutint qu'au milieu de toutes ses distractions il n'avait pas cessé d'être digne du seul amour sérieux de sa vie.

— Qu'est-ce que cela fait, dit-il, que je m'amuse aux divagations de mademoiselle Trente-six-Vertus? La vie n'est pas un cloître, je puis bien rire de mon côté, quand vous riez du vôtre. Est-ce que je me suis jamais offensé des billevesées que vous débitaient tous ces petits bonshommes des salons?

Madame de Stavillier fut presque contente de son mari, mais quand elle rentra chez elle, elle remarqua encore que sa joue droite était plus colorée que l'autre. C'est que la fièvre de l'indignation était là : il n'y a que le Fils de Dieu qui a pardonné à ceux qui l'ont souffleté.

A quelques jours de là madame Stavillier lut dans la *Gazette des Tribunaux* un procès en adultère où le poison avait un rôle. C'était le mari qui voulait épouser sa maîtresse et qui avait tenté d'empoisonner sa femme. Par bonheur la femme n'avait pas eu soif.

Madame de Stavillier se laissa prendre aux idées d'empoisonnement comme ces voleurs et ces assassins, familiers au Palais de Justice, qui étudient les vols et les crimes pour mieux faire leur coup.

L'opinion publique condamne deux fois ceux qui se sont laissé prendre : une fois pour leur crime, une fois pour leur bêtise. On s'imagine toujours qu'on ne tombera pas « dans les mêmes loups. »

Madame de Stavillier de plus en plus esclave, partant de plus en plus malheureuse, songeait avec effroi que son amant pourrait bien lui échapper un jour. Il était charmant quand il la voyait, mais il ne paraissait pas bien malheureux pour avoir été tout un jour sans la voir. Elle tremblait qu'une autre femme ne vînt se jeter à la traverse. Perdre son amant c'était perdre son âme, son cœur, sa vie.

Un soir, elle dit :

— Il faut en finir.

IV

Ni toujours ni jamais

Pour madame de Stavillier, sa maison était devenue un enfer. Trouvait-elle le paradis dehors? Non, sans doute; mais elle respirait mieux. Il lui venait des bouffées d'air vif qui avaient traversé l'orage; elle se jetait dans les bras de son amant avec ce cri si familier aux femmes :

— Ah! que je suis malheureuse!

Santa-Cruz finissait par être malheureux lui-même de cet amour qui avait trop duré. Il tentait vainement de faire comprendre àmad ame de Stavillier que les plus belles

passions sont celles qui n'ont qu'une heure, mais qui parfument toute la vie par leur divin souvenir. L'homme vit du passé comme de l'avenir, la femme vit du présent. Voilà pourquoi madame de Stavillier n'écoutait pas les maximes de son amant. Elle était gourmande de bonheur, elle croyait avoir à peine touché des lèvres le gâteau doré, elle le voulait mordre à belles dents, — mordre avec lui, — comme déjà elle avait mordu à la pomme.

—Quand je pense, disait-elle en embrassant Achille, que je ne suis séparée de toi que par un fantôme !

L'amant ne répondait rien. Elle soupirait, elle l'interrogeait du regard, elle voulait qu'il fût de moitié avec elle dans son désir de devenir veuve, — même par le crime. — Il n'y a pas de crime pour l'amour.

—Cet homme ne veut pas achever de mourir, disait-elle ; il est le scandale de ma maison depuis qu'il y reçoit sa maîtresse en me bravant.

— Chut ! dit Achille. Voyez donc le beau soleil qui parle d'amour ! Pourquoi rappeler

toutes ces misères? La vie est faite de bien et de mal; cueillons les bonnes heures.

Madame de Stavillier était chez son amant; il la prit à la ceinture et l'entraîna à la fenêtre sur le jardin.

— Les événements de ce monde, les ennuis et les tracas, qu'est-ce que cela quand on peut s'exiler de tout comme nous le faisons à cet instant, sous un ciel resplendissant, devant ce spectacle de la nature, comme on disait dans le vieux style! Rien n'existe pour vous ni pour moi que vous et moi. Et encore nous nous ne faisons qu'un.

Santa-Cruz appuya Pauline sur son cœur.

— Mon cher, vous êtes beaucoup trop philosophe. Moi, je ne suis pas si forte que vous; quand je suis avec vous, je ne suis pas à moi.

Et elle ajouta avec une tendre expression :

— Je sens trop que je ne suis pas à toi.

Et Pauline embrassa vingt fois Achille.

Ils descendirent dans le jardin comme pour obéir à de poétiques impressions. Quoique Santa-Cruz ne fût plus très amoureux, il lui sembla que madame de Stavillier était la plus

belle et la plus savoureuse de toutes les femmes qu'il rencontrât alors. Elle rayonnait. Jamais Achille ne lui avait paru plus passionné. Elle avait le pressentiment que tous ses rêves se réaliseraient bientôt. Elle trouva des mots charmants; ces mots d'amoureuse, plus voluptueux encore quand ils tombent de la bouche d'une pécheresse.

Achille vit partir Pauline avec regret. Il la rappela deux fois, deux fois elle revint d'elle-même; ce fut une pluie de baisers.

— A demain, lui dit-elle.

Santa-Cruz se mit sur le balcon pour la voir monter en voiture.

Ils s'embrassèrent encore des yeux; elle agita la main, ce fut le dernier adieu.

Le lendemain, elle ne revint pas. — Ni le surlendemain. — Ni jamais.

V

La Fleur d'oranger

Que se passa-t-il?

Quand madame de Stavillier rentra chez elle, on l'avertit que mademoiselle Trente-six-Vertus était avec M. de Stavillier.

Au lieu de s'accuser elle-même dans sa conscience, elle qui venait de chez son amant, elle n'accusa que son mari.

Les femmes, emportées par leur passion, s'imaginent trop volontiers qu'elles obéissent à une loi fatale. Quoi qu'elles fassent, Dieu est avec elles. Elles croient garder dans leur péché je ne sais quoi de divin, qui est déjà

pour elles la première auréole de la rédemption. Elles se flattent que leur destinée les condamne à la chute, mais qu'elles se retrouveront toutes blanches dans le repentir.

Une femme de beaucoup d'esprit, une adorable Italienne que j'ai rencontrée cet hiver dans le monde parisien, me disait : « Les hommes les plus dangereux sont ceux qui font des maximes, parce qu'ils vous mènent doucement dans l'abîme avec des airs de sagesse antique. »

Les pécheresses aussi se font des maximes pour elles-mêmes. Elles les trouvent partout, dans la vie des autres pécheresses, dans les moralistes, — ceux-là qui pervertissent le cœur par l'esprit, — jusque dans l'Évangile, où le Dieu du sacrifice pardonnait d'avance.

Donc, ce jour-là, madame de Stavillier oublia ses torts pour ne se rappeler que ceux de son mari. Elle s'était trouvée si heureuse loin de lui! Elle se trouvait si malheureuse en franchissant le seuil de sa maison !

Une seconde fois elle murmura ce mot terrible.

— Il faut en finir!

Elle s'imaginait que ce bonheur qu'elle avait savouré toute l'après-midi elle le savourerait à toute heure si cette odieuse sentinelle de sa vie ne montait plus la garde devant sa conscience.

Mais comment en finir?

C'était surtout le soir qu'elle voyait M. de Stavillier. Deux ou trois fois par semaine elle dînait devant son canapé; presque tous les soirs, même quand elle allait dans le monde, elle venait prendre avec lui une tasse de fleurs d'oranger. On apportait vers neuf heures un joli cabaret de porcelaine de Saxe. Pauline prenait de ses blanches mains la fleur d'oranger, elle versait l'eau de la cafetière, elle choisissait les morceaux de sucre et elle passait la tasse à son mari.

C'était pour ainsi dire le seul moment d'intimité qui leur rappelât des jours meilleurs. Il est vrai que plus d'une fois déjà on s'était querellé la tasse à la main. Un soir que la femme avait déjà sa robe pour aller au bal, le mari, qui gardait la jalousie après l'amour, lança la tasse toute pleine sur la robe de bal. Colère, désespoir, larmes dévorées; tout un

tableau. On se consola, non pas en pardonnant, mais parce qu'on avait une autre robe de bal. Et puis on pardonne toujours les injures de la jalousie. Le lendemain on avait encore bu la tasse de fleurs d'oranger.

Se rappelle-t-on cette conversation de M. de Morny à la veille du coup d'État avec un chimiste célèbre dans un laboratoire?

— Ici, monsieur le comte, ne respirez pas trop et n'ouvrez pas les flacons.

— Donnez-moi de l'acide prussique.

— Pas plus que je ne donnerais un poignard à un enfant.

— Vous me donnerez bien ce joli poison vert qui brille comme une émeraude.

Et M. de Morny montrait un poison plus terrible que la vipère.

— En ces jours de révolution, un galant homme devrait toujours avoir la vipère sous la main, comme Cléopâtre. Quand je dis la vipère, je veux dire le poison.

Le chimiste ferma l'armoire aux poisons et en prit la clef.

— Il y a là toute une encyclopédie, dit le

comte de Morny. Est-ce qu'on y trouve de quoi empoisonner avec des gants, comme Catherine de Médicis empoisonna Jeanne d'Albret?

— Sans doute.

— Avec un bouquet?

— Oui.

— Avec la flamme d'une bougie?

— Oui.

— Et la morphine?

— Elle endort et tue doucement et amoureusement.

Madame de Stavillier connaissait-elle le même chimiste, elle qui avait connu M. de Morny?

Mais puisque ce chimiste n'avait pas voulu donner de poison à M. de Morny, sans doute il en avait refusé à madame de Stavillier.

Mais revenons vite au grand jour.

Madame de Stavillier, quoique son mari l'eût appelée après le départ de mademoiselle Trente-six-Vertus, refusa de dîner devant le canapé.

Sans doute elle craignit de perdre son courage.

Elle fit dire à M. de Stavillier qu'elle irait, selon sa coutume, prendre avec lui une tasse de fleurs d'oranger.

Depuis quelques jours, il était plus malade encore. Sans doute il était trop heureux de revoir sa maîtresse : le bonheur tue. Quand sa femme vint dans sa chambre, vers neuf heures, il remarqua que sous les airs distraits qu'elle essayait elle était dominée par une préoccupation profonde.

— Vous êtes triste, Pauline.

Il y avait quelque temps qu'il ne l'avait appelée par son nom. Il disait froidement « Madame ». S'il ne disait pas madame, il ne disait pas non plus Pauline; il lui répondait par des monosyllabes. Elle ne lui parlait pas beaucoup non plus. S'ils causaient, c'était d'affaires d'argent. On apportait les journaux du soir; il lisait le cours de la Bourse, pendant qu'elle lisait la Chronique du monde et du théâtre. Si la Bourse avait été bonne pour l'Italien, pour le Crédit foncier et pour le Gaz, les trois seules valeurs qui eussent sa confiance, il se sentait moins malade. Tant il est vrai qu'il y a des paralysies morales

comme il y a des paralysies physiques. — L'esprit est immortel — je n'en doute pas — mais pourquoi se laisse-t-il frapper partiellement comme le corps?

Ce nom de Pauline fit tressaillir madame de Stavillier; elle sembla descendre en elle-même et questionner sa conscience, mais l'œil sévère de son mari effaça soudainement cette impression presque douce.

— Ne suis-je pas toujours triste? répondit-elle.

— Oui, voilà pourquoi vous dansez si gaiement toutes les nuits pendant que je vois danser la mort. Il y en a qui dansent sur un volcan, vous dansez sur un tombeau, — vous!

— Ah! vous voudriez bien que je fusse à votre place, — vous!

— Oui, madame, je dis ce que je pense, — moi!

Ce soir-là, madame de Stavillier jeta au feu ce qui restait de fleurs d'oranger dans la boîte de porcelaine et elle sonna pour qu'on en apportât d'autres.

— Pourquoi jetez-vous cette fleur d'oranger? demanda le mari.

— Parce qu'elle n'est plus bonne.

— Et s'il n'y en a pas ici?

— J'en ai acheté aujourd'hui.

La femme de chambre entra.

— Apportez-moi un petit paquet de fleurs d'oranger qui doit être sur ma cheminée. J'en ai pris tout à l'heure une infusion.

— Ah! madame, c'est bien mal d'avoir pris cela sans moi.

C'était le caractère de M. de Stavillier de vouloir toujours exaspérer sa femme par la raillerie conjugale.

La femme de chambre reparut bientôt, tenant le paquet à la main.

Pauline déchira le papier et répandit les fleurs dans la boîte.

— Les autres étaient évaporées, celles-ci ont tout leur parfum, dit-elle d'un air convaincu.

Elle prit deux pincées de ses jolis doigts et les mit dans la théière.

L'eau chantait au feu dans une petite bouilloire d'argent. Pauline la leva au-dessus de la table et elle remplit la théière.

Un doux parfum s'exhala dans la chambre.

Madame de Stavillier avait ouvert un journal.

— Eh bien! vous oubliez de me verser ma fleur d'oranger?

— Ah! c'est vrai, dit-elle.

Et sans détacher ses yeux du journal, elle remplit la tasse.

— En voulez-vous beaucoup?

— Comme d'habitude.

M. de Stavillier remarqua que sa femme ne se versait pas de fleur d'oranger. C'était sa troisième remarque. — Elle était entrée préoccupée; — elle avait apporté un paquet de fleurs d'oranger, quoiqu'il y en eût encore; — elle ne se versait pas à boire.

Un vague souvenir des drames romantiques passa dans l'idée du mari.

— Vous ne buvez pas, madame?

Pauline ne répondit pas, comme si elle fût tout absorbée dans la lecture du journal.

Le mari parla plus haut :

— Gouttez donc à cette fleur d'oranger, elle a été infusée trop longtemps, je crois qu'elle est amère.

— Attendez, répondit Pauline en s'effor-

çant d'être naturelle, je n'ai pas soif; si c'est trop amer je vais recommencer.

— Ah! vous n'avez pas soif? dit le mari en élevant encore la voix.

C'était la quatrième remarque.

Lentement il prit la tasse et il la porta à ses lèvres.

Aucune émotion ne trahit sa femme.

Il lui présenta la tasse.

— Buvez donc! lui dit-il.

Cette fois il fallut bien qu'elle levât la tète et qu'elle montrât sa figure.

Elle se mit à rire.

— En vérité, vous me dites cela comme si cette tasse était empoisonnée.

— Madame! si je croyais que cette tasse fût empoisonnée, je ne vous dirais pas de boire.

M. de Stavillier prononça ces paroles avec une douceur cruelle.

Madame de Stavillier cacha son effroi. Elle ne se trouva plus à la hauteur de son crime, elle voulut battre en retraite devant ce combat à outrance.

— Eh bien! dit-elle, si cette fleur d'oranger est amère n'en parlons plus.

Elle jeta la tasse au feu.

— C'est bientôt fait, dit M. de Stavillier, mais je veux boire ma tasse de fleurs d'oranger.

— Eh bien! dit sa femme d'un air fâché, préparez-la vous-même.

Il n'avait plus de doute : sa femme avait voulu l'empoisonner. Mais il eut l'air d'être à cent lieues de cette idée.

— Ma chère, ce n'est pas généreux de me dire : « Préparez-la vous-même », vous savez bien que je n'ai qu'une main. Mais il y a des grâces d'État, je suis sûr que j'y arriverai.

Le paralytique se souleva, rapprocha le canapé de la cheminée et remit sur les braises la bouilloire qui était encore à moitié pleine.

En moins de deux minutes l'eau bouillait. A son tour il prit deux pincées de fleurs d'oranger, il les répandit dans la théière et il versa l'eau.

— Cette fois, dit-il, la fleur d'oranger sera bonne, vous verrez, ma chère.

Madame de Stavillier lisait toujours le journal comme si elle n'eût pas entendu. Elle ne savait comment cacher son épouvante. Il ne

lui restait qu'une porte de salut dans cette prison de la mort qu'elle venait de bâtir : elle tenta d'ouvrir cette porte.

— Eh bien ! dit-elle tout à coup en se levant, versez-moi ma tasse, puisque vous faites si bien les choses, je vais revenir pour la boire.

Et elle s'éloigna.

Mais M. de Stavillier l'avait saisie par sa robe.

Pauline ressentit cette terrible émotion d'une femme qui traverserait un cimetière et qui serait arrêtée par un revenant, que dis-je ! par la Mort elle-même.

— Non, madame, lui dit-il, vous ne sortirez pas.

— Pourquoi? dit Pauline en voulant se dégager.

— Parce que vous ne reviendriez pas.

— Je vous jure...

— Eh bien ! moi, madame, je vous jure que vous allez boire cette tasse de fleur d'oranger.

— Quelle tyrannie !

— Comment ! quelle tyrannie? mais c'est la peine du talion !

Le paralytique avait presque ressaisi toutes

ses forces pour un instant. Il alla à la porte, s'appuyant sur sa femme tout en la dominant. Il donna un tour de clef et il garda la clef.

Pauline avait perdu la tête.

— Madame, vous allez boire cette tasse de fleurs d'oranger.

— Je vous dis que je n'ai pas soif.

— Ah! vous n'avez pas soif! Savez-vous pourquoi vous n'avez pas soif? C'est parce que la fleur d'oranger a passé par les mains de votre amant, c'est parce qu'il y a mis lui-même le poison.

— Mon amant! le poison!

Madame de Stavillier était pâle comme la mort.

Le mari avait pris un revolver sur un petit chiffonnier en bois d'ébène.

— Buvez, madame, ou je vous tue.

— Eh bien! tuez-moi.

— Vous avouez donc votre crime?

— Mon crime!

Et, tout égarée, madame de Stavillier prit la tasse pleine et la but toute.

Il lui resta encore assez de force pour sourire.

— Eh bien, monsieur, êtes-vous content?

VI

Le Châtiment

M. de Stavillier était content.

— Maintenant, monsieur, donnez-moi la clef, car j'ai promis d'aller ce soir au bal.

— Madame, vous irez danser ce soir la danse macabre.

Et la regardant en face :

— Voyez, la mort est déjà sur votre figure. Vous voudriez sortir, je comprends pourquoi, il y a sans doute un contre-poison. Mais comme il n'y aurait pas eu de contre-poison pour moi, il n'y en aura pas pour vous. Je vous condamne à mourir sous mes yeux.

— Quoi ! dit la malheureuse femme voulant cacher son désespoir, si j'étais réellement empoisonnée, vous seriez encore impitoyable ?

Elle courut à la porte, comme si elle se sentît assez forte pour la jeter hors des gonds, mais la porte résista.

Pauline voulut sortir de l'autre côté, mais le paralytique se redressa devant elle en lui montrant son revolver.

— Vous savez bien, madame, que mon cabinet de toilette n'a pas d'issue.

— Eh bien, je me jetterai par la fenêtre !

— Madame, jetez-vous par la fenêtre.

Elle alla à la fenêtre et l'ouvrit, mais un sentiment de pudeur l'arrêta. Elle revint au milieu de la chambre, tout étourdie déjà.

— Je ne veux pas mourir ici ! cria-t-elle.

— Oui, dit M. de Stavillier, vous voudriez mourir chez lui, dans ses bras, à ses pieds; moi je vous repousse de mes bras, moi je vous foule du pied.

Le poison, tout terrible qu'il fût, ne terrassa cette forte nature que vers une heure du matin.

Le mari fut impitoyable jusqu'au bout. En vain Pauline se jeta à ses genoux ; en vain

elle le supplia par la voix du repentir : il refusa d'envoyer chercher ses enfants, disant qu'elle n'était plus leur mère ; il refusa d'envoyer chercher un prêtre, disant que c'est à Dieu seul qu'on confesse de pareils crimes.

Elle se tordait dans des souffrances infernales. Plus elle souffrait, plus il s'indignait contre elle, disant sans cesse :

— C'est à moi qu'elle réservait de pareilles souffrances !

Elle cria pour qu'on vînt à son secours, mais quand s'annonça le valet de chambre, M. de Stavillier lui cria de ne pas entrer.

Cependant la mourante semblait assoupie ; il eut lui-même une minute de somnolence, tant il était brisé par toutes les émotions de ce drame intime. Elle crut qu'il dormait ; elle ressaisit son courage, elle prit une plume et elle écrivit ces trois mots :

« *Je meurs, je t'aime, adieu !* »

Il vit bienqu'elle écrivait ; il la laissa faire, se promettant de tuer jusqu'à ce dernier cri du cœur.

En effet, ce fut en vain qu'elle mit ce billet

sous enveloppe et qu'elle traça le nom du duc de Santa-Cruz : au moment où elle allait jeter cet adieu par la fenêtre, M. de Stavillier se releva et la repoussa au loin.

Ce fut la dernière douleur de cette femme qui souffrait mille morts.

Le lendemain, on apprit dans tout Paris que madame de Stavillier s'était empoisonnée dans un désespoir amoureux. On savait son aventure avec Achille ; elle avait souvent parlé de sa jalousie; on ne doutait pas que, dans sa désolation d'être abandonnée, elle n'eût obéi à une heure de folie.

Sans doute, mademoiselle Trente-six-Vertus ne fut pas bannie de la maison de la morte, car ce fut elle qui conta le mot-à-mot de toute cette tragique aventure à mademoiselle Lucia.

Mademoiselle Lucia la conta au prince Rio qui aimait trop Santa-Cruz pour la redire à Bianca.

LIVRE XII

LES CAUSERIES DU VENDREDI

Ælia s'est éprise de cet histrion, mais elle est pauvre. Ce n'est qu'à prix d'or qu'on parvient à son cœur. Nos grandes dames ont fait perdre à Chrysogonus sa voix. Hispulla, elle est amoureuse d'un comédien : crois-tu, par hasard, qu'on va se passionner pour Quintilien, le grand orateur?

Juvénal.

Il faut craindre l'amour d'une femme plus que la haine d'un homme.

Socrate.

Il ne faut pas choisir entre les femmes puisque aucune ne vaut rien.

Plaute.

Les femmes, en un mot, ne valent pas le diable.

Molière.

Combien faut-il de temps pour qu'un homme, en tête-à-tête avec une femme, qui n'est pas la sienne, puisse la supposer adultère? — Le temps de faire cuire un œuf à la coque.

Mahomet.

...... Da femina non sim, omnia præstabis.

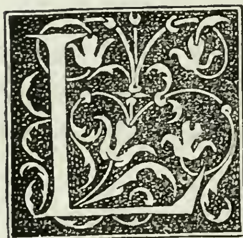
ANTHOLOGIE.

Les femmes applaudissent la tendre Alceste se dévouant à la mort pour son mari. Si pareille substitution leur était offerte, ce sont les jours de leur époux qu'elles donneraient pour sauver leur petite chienne; et regarde, de toutes parts, que de Danaïdes et que d'Eriphyles! Demain, chaque quartier de Rome aura sa Clytemnestre. La différence est que la fille de Tyndare, victime du Destin et de son vertige, tua brutalement, à deux mains, son mari d'un coup de hache, tandis qu'on arrive sans bruit au même but avec le venin d'un crapaud. Ce n'est pas, toutefois, que le fer répugne à nos héroïques Romaines! Si leur Agamemnon, comme Mithridate trois fois vaincu, s'est prémuni d'antidote, elles useront vaillamment du poignard.

JUVÉNAL.

I

Contes et paradoxes



A duchesse avait pardonné à Santa-Cruz en revenant à Paris; mais elle avait fermé sa porte au marquis de Monthiers.

On sait que le grand jour de la duchesse était le vendredi. Nul de ses amis ne manquait à ce tournoi de l'esprit, où on ne combattait pas toujours avec la courtoisie des paladins. La brutalité s'impose aujourd'hui comme une des expressions de la vérité. La causerie, quel que soit le salon, a ses coudées franches; elle

ne craint pas d'élever la voix, de s'indigner, de rire à belles dents, de mettre le poing sur la hanche et de donner un coup de pied énergique, sans s'inquiéter de montrer sa belle jambe. La petite maîtresse à vapeurs s'est effacée du tableau parisien; on se barbouille encore de poudre de riz, mais on ne s'évanouit plus guère.

La duchesse n'était pas bégueule. Il lui fallait pourtant bien çà et là mettre trois points dans la conversation. On avait beau citer ceux qu'elle aimait le plus, Rabelais, Montaigne, Molière, Voltaire, Diderot, Crébillon II, elle répondait à ses hôtes, sans vouloir trop les humilier, qu'ils n'avaient pas encore l'esprit de ces beaux conteurs pour se faire pardonner leurs licences.

On contait une histoire, on peignait un trait de caractère, on s'escrimait avec esprit sur les autres, on disait beaucoup de mal de son prochain. Tous les hommes célèbres, toutes les femmes connues passaient devant ce tribunal, qui ne demandait jamais la mort du pécheur, mais qui le condamnait souvent à quinze jours de ridicule.

Que si on voulait assister à un de ces vendredis, on n'aurait qu'à feuilleter ces pages, confidentes indiscrètes de ces langues de colombes et de serpents.

Ce jour-là Bianca avait appelé quelques nouveaux convives : le Nestor du paradoxe, le docteur Cabanis, Turgot II et un personnage qui prend le chemin le plus long les jours de Sénat et d'Académie.

— C'est le dîner des sept sages, dit la duchesse en s'asseyant à table.

— Les sept sages présidés par Minerve, dit Santa-Cruz.

On dînait dans la plus somptueuse salle à manger. La table y était toute surchargée des merveilles de l'orfévrerie ; les plus belles fleurs, je ne dirai pas de la saison, mais de toutes les saisons, s'épanouissaient dans une jardinière d'argent, sculptée et ciselée par Feuchères. Dans une autre jardinière, des cerises, des raisins, des pêches et des fraises, qui n'étaient pas des fruits de carton, répandaient les parfums du printemps, les couleurs de l'été et le beau rire de la vendange.

Chaque convive avait sept verres devant

soi. Il y eut sept entrées. Chacun des sept sages fut prié d'avoir sept fois de l'esprit, un peu moins qu'à un banquet pythagoricien.

Après avoir trempé sept fois ses lèvres dans l'or et la pourpre des vins, le Nestor du paradoxe déclara qu'il abrogeait les lois de Solon contre l'ivresse; car qui ne sait que le législateur des Athéniens avait établi la peine de mort contre un archonte qui aurait été surpris ivre — même de vin de Champagne.

Cet arrêt ne surprit personne, car tout le monde sait que la coupe de Nestor a été chantée par le divin Homère.

Ce fut le point de départ d'un steeple-chase philosophique. Je redirais mal tout ce qui s'est dit ce soir-là de beau, de spirituel, de bête, de paradoxal. C'était la vérité avant l'heure, se montrant sous le masque carnavalesque : la vérité d'Erasme, de Montaigne et de Brantôme.

— Prenez garde, dit Turgot II, Théophraste, que je représente ici, a dit qu'il valait mieux se fier à un cheval sans bride qu'à une philosophie sans frein.

Le prince Yatowski dit qu'il ne craignait ni

les chevaux sans bride, ni les philosophies sans frein, parce que si les chevaux les plus sauvages marchent à la main, les philosophies les plus aventureuses conduisent toujours à la sagesse.

Parmi les sept sages, il y en avait un qui supportait patiemment et spirituellement un riche héritage.

— Vous, lui dit le prince Rio, vous n'avez pas la parole, car vous n'avez plus de philosophie.

— Moi! cria-t-il, j'en ai beaucoup plus que vous; Chilon a dit : « Les pierres de touche servent à éprouver l'or, » et moi je dis que l'or est une pierre de touche pour éprouver les hommes.

Quoique ce fût la parole d'un riche, c'était la parole d'un sage.

On dit une bêtise — par à peu près. — Le président se couvrit d'un bonnet à la Sainte-Beuve; il était chauve et il craignait un rhume académique, rhume qui tue les immortels.

— Messieurs, dit-il, ne gaspillons pas cette étoffe précieuse qu'on appelle le temps.

— Ah! s'écria son voisin, si je savais où

l'on vend de cette étoffe-là, je courrais en acheter!

— Puisque le temps est précieux, hâtons-nous de courir au souverain bien.

— Cultivons notre jardin, comme Candide, dit Turgot II.

— Vieux style; le souverain bien, c'est le pouvoir, dit le prince Rio.

— Ah! oui, le pouvoir, s'il n'y avait pas les courtisans, et s'il ne fallait pas, quand on a le pouvoir, se faire le courtisan des courtisans.

— Rappelez-vous, dit le comte Nigro, ces belles paroles de Henri IV, qui avait été forcé de faire la cour à Henri III : « Heureux celui qui, content de peu, n'est pas connu de moi et ne me connaît pas! »

Santa-Cruz dit qu'il fallait être roi soi-même, roi de ses passions, pour ne jamais verser d'eau dans le vin pur de la vie.

— Qui parle de mettre de l'eau dans son vin? s'écria un philosophe devenu rêveur. Il faut vouer aux dieux infernaux le nom de celui qui le premier a commis ce baptême sacrilége.

— Pline dit que ce fut Staphylus, ce qui

était indigne de son nom. Athénée affirme que ce fut Amphictyon. Qu'ils soient maudits tous les deux !

Et tout le monde leva son verre.

— Et maintenant, dit la duchesse, qui est-ce qui rédige le Journal du soir?

— Madame, le journal du soir aujourd'hui s'appelle *le Duel*. Il paraît que le gaz n'est pas assez allumé, car tout le monde se marche sur le pied. Notre ami, le cousin de Bismark, n'aura pas un jour de repos cette semaine : sept duels. Il se battra quatre fois et sera trois fois témoin. Quand on pense qu'il a horreur du duel ! Il appelle ça faire des armes.

— Quel malheur si on allait nous le tuer ! dit Bianca, car nous l'aimons tous avec son bouquet de vin du Rhin.

— S'il a toujours l'éloquence de l'épée, en revanche le ténébreux Espagnol est toujours désarmé. Hier on lui donna un soufflet sur le boulevard. Ses amis lui représentent que ce soufflet pourrait bien compromettre un peu sa dignité d'arrière-petit-fils du Cid. Il va trouver Marc-Antoine. — « J'ai été souffleté, est-ce que vous croyez que mon honneur est

atteint? » Marc-Antoine sourit malicieusement. — « Avez-vous été souffleté chez vous ou en public? — Sur le boulevard. — Le jour ou la nuit? — A midi. — Votre honneur n'est pas atteint, le public fait justice de ces choses-là. » Et l'arrière-petit-fils du Cid s'en va content avec ce certificat.

Mais combien d'autres qui ont retrouvé le Pré-aux-Clercs à Bougival, où hier encore j'ai vu deux fous jouer l'absinthe au premier sang avec de vraies épées de combat.

Santa-Cruz prit la parole pour conter ceci :

« J'ai perdu un jour de cette semaine pour empêcher mon ami Boleslas *** de donner une leçon d'armes à mon ami La Chanterie. L'affaire était des plus graves, car on avait bien dîné.

« Boleslas, qui parle le beau français de Pascal et de Saint-Simon, faisait sourire La Chanterie qui ne parle que le français des anglomanes.

« — Mon cher, dit celui-ci à l'étranger, quand on se mêle de débiter des galanteries à nos femmes, il faut savoir parler.

« — Chut! lui dit Boleslas, il faut savoir se taire.

« L'affaire n'était encore qu'à moitié sérieuse; mais l'homme de cheval monta sur ses grands chevaux et il conta cette parabole, croyant humilier Boleslas :

« — Supposez, mesdames, qu'il y ait ici un Anglais, un Français, un Allemand et un Russe. Supposez maintenant que quatre mouches viennent prendre un bain dans leur verre. Il arrivera ceci indubitablement :

« L'Anglais sonnera un laquais et lui donnera son verre.

« Le Français prendra son couteau et sauvera la mouche d'une mort imminente.

« L'Allemand prendra la mouche avec ses doigts.

« Le Russe boira le verre et la mouche. »

Boleslas, qui avait écouté d'un air souriant et ironique, dit à La Chanterie :

« — Quelle mouche vous pique, mon cher? Cette parabole est du temps de Pierre Ier. Aujourd'hui nous savons mieux boire que vous, qui vous vantez d'être des Anglais de Paris. C'est pour nous que vous vendangez

vos meilleures vignes, que vous élevez vos meilleures comédiennes. — Champagne retour de Russie, comédiennes retour de Russie. — Aussi les Français de Saint-Pétersbourg sont-ils plus Français que ceux de Paris.

« Ici la querelle devint, pour La Chanterie qui était gris, une question de nationalité. On convint de se couper la gorge pour prouver qu'on était Français. Moi, qui ne sais pas si je suis Espagnol ou Français, j'ai fini par prouver à Boleslas qu'il était Russe et à La Chanterie qu'il était gris. »

— A la bonne heure, dit la duchesse, voilà Santa-Cruz devenu pacificateur.

Le prince Rio prit la parole pour raconter une aventure galante de M. Capitole :

« M. Capitole est un ténor de je ne sais plus quel théâtre lyrique. C'est un joli-cœur qui porte bien sa tête, et qui retrousse vaillamment sa moustache. Il a foi en lui, il a raison : c'est par là qu'il triomphe des demi-mondaines et des demi-comédiennes. Impertinent comme un marquis Louis XV, il joue toujours cavalièrement son rôle sur la scène

ou dans les salons. On s'est disputé pendant quelques jours les mèches de ses cheveux. Que dis-je! il s'est fait un coussin des mèches prises aux chevelures plus ou moins teintes de toutes les femmes qu'il a roulées à ses pieds : — un vrai massacre de vertus.

« Un jour, il avait chanté au piano avec une vraie femme du vrai monde. Comme elle avait voulu jouer du piano à quatre mains, il s'était imaginé qu'il n'en fallait pas davantage pour que la dame mourût d'amour pour lui.

« Quelques jours après, il la rencontra dans le monde. La dame a beaucoup d'esprit, elle n'est pas bégueule, elle rit volontiers. M. Capitole est convaincu qu'il n'a plus qu'un mot à dire. Il le dit.

« — Comment donc ? répond la dame, vous me faites trop d'honneur.

« Il prend cela pour de l'argent comptant, il n'attend plus que l'occasion pour la prendre aux cheveux — de beaux cheveux blonds, un reflet d'enfer sur des yeux du paradis.

« Le lendemain, il espérait voir la dame au théâtre, — à son théâtre, pour lui voir jouer

les irrésistibles, — tant il la croyait déjà sur son chemin. Mais point. Il n'est pas en peine, il se rabattra sur un autre gibier.

« O miracle! A la porte de l'escalier des artistes, il croit reconnaître la voiture de la dame. C'est elle, à n'en pas douter, dans ce petit coupé avec une couronne de comtesse. On pousse un cri, mais il ne s'arrête pas pour si peu. Il a donné l'ordre au cocher d'aller au Bois : la dame ne veut pas. Mais, quand M. Capitole a parlé, tout obéit. On va au Bois, on fait le tour du lac. — On fait peut-être un second tour. — Pourquoi pas un troisième tour? — On s'en revient.

« — Que vais-je devenir? dit la dame, demain vous ne m'aimerez plus!

« — Qu'importe, si je vous ai aimée aujourd'hui?

« — Je ne m'en consolerai pas.

« — Je vais vous reconduire à votre mari qui vous consolera.

« — Mon mari? Que voulez-vous dire?

« — Chut! ne jouons pas la comédie dans un coupé, la nuit est noire, mais je ne m'y trompe pas.

« Et M. Capitole donne l'ordre au cocher d'aller à l'hôtel du comte ***.

« La dame ne comprenait pas.

« Un quart d'heure après, il la plantait devant l'hôtel du comte ***, en lui parlant comme la morale en action. Elle eut beau lui dire qu'il était fou :

« — Je suis un sage, puisque je vous remets dans votre chemin.

« M. Capitole a toutes les fatuités. Ce fut son dernier mot. Or, quelle était cette dame?

« Tout simplement la femme de chambre de la comtesse qui était en station amoureuse pour un troisième amoureux du théâtre de M. Capitole. Elle n'avait pas fait trop de façons pour s'embarquer avec le premier rôle, ne se doutant pas d'où lui venait cette bonne fortune.

« Pourquoi était-elle dans un coupé de maison?

« Demandez à tous les cochers de bonne maison.

« Et voilà pourquoi on a conté partout l'histoire de M. Capitole avec la comtesse ***. »

A son tour, Monjoyeux conta une histoire

toute parisienne, je veux dire un conte chinois :

« La chose se passe en Chine. C'était sous l'avant-dernier ministre des finances, ou de la justice, ou de la guerre. Le ministre aimait les femmes, ce qui est une vertu toute divine. Un matin, on l'avertit qu'un de ses administrés lui demande une audience par la voix d'or de sa femme, qui a fait tout exprès le voyage à Pékin pour solliciter une grâce. Ce sont toujours les femmes — en Chine — qui devraient solliciter des grâces ; un homme est horrible à voir dans ce rôle, une femme y est charmante.

« Le ministre reçut la dame. Jusque-là, il était dans son rôle et dans son devoir ; il croyait voir arriver quelque provinciale endimanchée ; mais va-t-il en croire ses yeux? Il voit entrer une beauté incomparable, habillée à la dernière mode : menu du jour, sans oublier le dessert dans les cheveux. C'était un spectacle magique.

« Elle arriva lentement vers le ministre qui fit trois pas à sa rencontre.

« — Est-il possible, madame, qu'on habite les bords du fleuve Jaune si loin de Pékin,

si loin du palais d'hiver et du palais d'été ?

« — Voilà pourquoi, ô grand ministre, je viens vers vous. Si vous condamnez mon mari à vivre loin du soleil des élus, vous me condamnez comme lui. Appelez-le dans la ville universelle et je tomberai à vos genoux.

« Comment résister à d'aussi beaux yeux et à une aussi belle voix? Le mari fut appelé à un haut emploi dans le céleste empire, ce qui ne veut pas dire que le ministre ait abusé de son sceau. »

Monjoyeux, qui n'était d'abord venu chez la duchesse que de loin en loin, sous prétexte qu'il n'était pas assez du grand monde, avait fini par se conquérir tous les cœurs. On l'aimait avec son imprévu, on l'aimait avec ses coudées franches. Il risquait tout, parce que l'esprit sauve tout.

Ce soir-là il hasarda des paradoxes sur la Parisienne. Il la peignit en ronde bosse.

— N'est-ce pas que je comprends le relief et la couleur? dit-il avec la vanité de Diderot, son maître pour bien dire. Mais, après tout, mes paradoxes ce ne sont pas des articles de foi.

— Pour peindre la Parisienne, il faudrait cent volumes, dit Santa-Cruz.

— Si je la peins mal, reprit Monjoyeux, ce n'est pas faute de la bien connaître.

Il se vantait toujours de sa naissance comme d'autres qui reviennent des croisades sans y être allés.

— Vous comprenez bien qu'étant né dans la hotte d'une chiffonnière, j'ai été initié dès mon berceau à tous les secrets et à toutes les malices d'une Parisienne.

— Pour moi, dit mademoiselle de Saint-Réal en montrant un petit agenda, je possède le bréviaire d'une Parisienne. Si vous êtes curieux, écoutez.

Et elle débita ces vingt maximes qu'elle avait crayonnées elle-même :

Le Bréviaire d'une Parisienne

I

L'amour c'est la comédie pour la Parisienne. Ce n'est que l'entr'acte pour la provinciale. Ou plutôt

c'est l'épisode pour la provinciale, tandis que c'est le roman pour la Parisienne.

II

La Parisienne n'accepte un mari que pour n'avoir pas la responsabilité d'elle-même. Elle prend une armure pour faire des armes.

III

La Parisienne a trop d'ennemis : l'homme qu'elle a aimé, l'homme qu'elle n'a pas aimé, sans compter que les Parisiennes n'ont pas de plus grand ennemi que les Parisiennes.

IV

A Paris, les Phrynés prennent le procédé des Pénélopes : elles font un ouvrage inutile afin de le recommencer toujours.

V

Une Parisienne meurt quatre fois : — de son premier amour, — de sa beauté, — de son dernier amour, — enfin de sa belle mort.

VI

— Pourquoi Adam et Ève ont-ils quitté le paradis?
— Parce que c'était la maison conjugale.

Ils ont commencé par la séparation des biens. Mais Ève a gardé la pomme.

VII

A quarante ans la Parisienne n'a encore dans le cœur que quarante printemps : mais après quarante ans elle a quarante hivers.

VIII

Les Parisiennes ne s'habituent ni aux injures de l'Amour ni aux injures du Temps, — l'un portant l'autre, comme sur la pendule de ma grand'mère.

IX

A Paris l'amour frappe la monnaie de l'amour, mais c'est un faux-monnayeur qui s'amuse à changer l'or en cuivre et le cuivre en or pour tromper tout le monde.

X

La Parisienne qui parle de sa vertu ne connaît pas la vertu. Elle serait désespérée d'être prise au mot.

XI

Les Parisiennes filent leur toiles pour prendre les hommes : mais les Parisiens traversent la toile comme les bourdons les toiles d'araignée.

XII

La rose est le symbole de la douleur dans la volupté, puisqu'elle est teinte du sang de Vénus.

XIII

La Parisienne qui inspire une grande passion la subit bientôt — quelquefois pour un autre — comme le thermomètre subit les variations de l'atmosphère.

XIV

Les femmes qui ne soulèvent dans notre esprit que des points d'admiration, sont comme les tragédies

de Racine ; trop parfaites! Les Parisiennes soulèvent toujours des points d'interrogation.

XV

Les Parisiennes n'aiment tant l'amant qu'elles aiment, que par regret de l'amant qu'elles n'aiment plus et par désir de l'amant qu'elles aimeront.

XVI

A Paris, l'amour qui s'endort ressemble à Samson : Dalila lui coupera les cheveux dans son sommeil.

XVII

La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. — Pourquoi dire cela? — Souvent elle donne ce qu'elle n'a pas : l'amour.

XVIII

Les Parisiennes sont extrêmes : elles sont meilleures ou pires que les hommes.

XIX

Dans la main d'une Parisienne, l'audace est une arme d'or pour qui veut faire le bien, — surtout pour qui veut faire le mal.

XX

Les Parisiennes sont des jetons qui changent de valeur selon le jeu de celui qui les tient.

Quand on eut bien commenté les maximes de mademoiselle de Saint-Réal, madame Andamy, sur la prière de Bianca, chanta au piano la *Chanson de Prairial*.

Madeleine arrose sa toile,
Riant avec son bien-aimé.
Voici ce que lui dit l'étoile,
Par un beau soir du mois de mai :

« Si doux qu'il soit, c'est une offense,
Le baiser chanteur et vermeil ;
L'amour qu'on donne sans défense
Est un déjeuner de soleil.

« Ta toile blanchira, ma belle,
Mais prends garde à ton amoureux :
Combien de fois a pleuré celle
Qui veut que l'amour soit heureux !

« O vierge aux beaux yeux de pervenche,
Si tu tombais sans ta vertu,
Ta toile ne serait pas blanche
Pour ton lit nuptial, vois-tu ! »

Madeleine dit à l'étoile,
Le premier jour de prairial :
« Je ne crains pas l'amour : ma toile
Sera blanche au lit nuptial. »

On applaudit un peu la chanson et beaucoup la chanteuse.

— Quand on pense, dit le prince Rio, qu'une femme qui chante si bien a été abandonnée par son mari le lendemain de son mariage. Après cela, c'est pour consoler les femmes qui ont deux maris, comme la marquise de Castillan. Et puis la Barbe d'or!

Pendant qu'on parlait d'elle, madame Andamy s'envola comme un oiseau.

— Il faudra pourtant, dit la duchesse, que je pénètre le mot de cette énigme amoureuse.

D'Aspremont conta la dernière histoire de la soirée, une histoire de l'autre monde qui jeta un froid terrible sur ceux qui écoutaient, car il y avait deux groupes : la chanoinesse avait trois auditeurs, — je veux dire trois amoureux.

D'Aspremont arrivait toujours avec une note triste. Il ne voulait plus rire qu'à moitié. Il se complaisait dans les teintes mélancoliques. Aussi lui reprochait-on gaiement de ne pas faire danser les millions de ce bon M. Marvillé, car tout le monde savait les termes du testament.

— Que voulez-vous! disait-il, M. Marvillé a voulu que je fusse heureux en me donnant

sa fortune. Or, je serais le plus malheureux des hommes s'il me fallait jouer la folie quand quand je suis devenu sage.

Le prince Rio dit à Santa-Cruz :

— La sagesse de d'Aspremont m'effraie, il finira par reprendre son pistolet. Il voulait se tuer parce qu'il n'avait pas d'argent, il se tuera parce qu'il en a trop.

— Non, dit Santa-Cruz, il ne se tuera pas, parce qu'il aime Colombe.

II

Le Spectacle imprévu

Il était une heure et demie du matin quand sortit le dernier des philosophes plus ou moins amoureux qui débitaient des paradoxes et des contes chez la duchesse.

C'était Santa-Cruz. Violette était partie à minuit avec Antonia. On voyait fuir vers le rond point le petit coupé de la chanoinesse qui reconduisait Mademoiselle de Saint-Réal.

Bianca était donc restée seule.

Achille s'en alla discrètement de l'autre côté de l'avenue comme s'il voulait s'assurer que tout le monde fût parti ou comme s'il

voulait étudier la vie intérieure de la duchesse à travers les rideaux de ses fenêtres.

Quel ne fut pas son étonnement quand il surprit le prince Rio, masqué par un arbre, en proie à la même curiosité.

— Eh bien! oui, dit le prince, c'est moi, je ne m'en cache pas. Je veux savoir si tout le monde s'en va ou si personne ne revient. Il me paraît impossible que la duchesse n'ait pas d'amant.

— O sceptique! dit Achille. Vous savez bien qu'elle n'aime que les amoureux.

A cet instant un troisième larron qui descendait l'avenue des Champs-Élysées s'arrêta devant la porte de la duchesse au moment où s'ouvrait la fenêtre du balcon.

Fin du troisième volume.



TABLE DU TOME TROISIÈME

LIVRE VIII

LES MYSTÈRES DE PARIS

LIVRE IX

ANNA LA FONTAINE

LIVRE X

MADAME PÉNÉLOPE

LIVRE XI

UNE CAUSE QUI NE SERA PAS CÉLÈBRE

LIVRE XII

LES CAUSERIES DU VENDREDI

PARIS. IMPRIMERIE ALCAN-LÉVY, BOULEVARD DE CLICHY, 62.

